Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [x] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [x] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

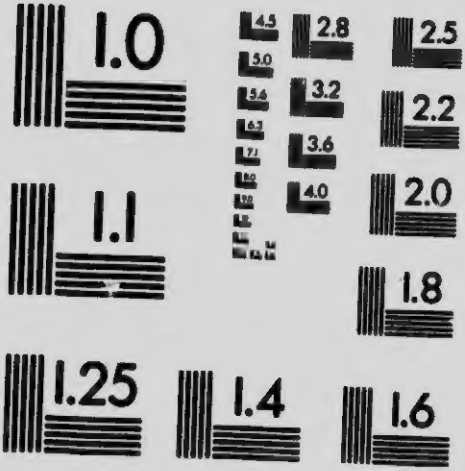
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/ Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Jesus-Christ

Son Enfance

Sa Doctrine

Sa Passion

Imprimerie du Patronage
62, Côte d'Abraham
QUEBEC

Can.
Nunesvais, le
pere Alexandre.

Imprimatur

† L. N. Archiépus Quebecencis.

Quebeci, die 1 Octobre 1901

Imprimatur

Alf. Leclerc, Sup. Gen.

Enrégistré conformément à l'acte du Parlement du Canada l'an 1901 par le R. P. A. Nunesvais, au ministère de l'agriculture.

Jesus-Christ

Son Enfance

Sa Doctrine

Sa Passion

BT 301
N85
1901
P***

PREFACE

Pour moi, dit Saint Paul, je cours mais non au hasard (I Cor. IX. 26.) C'est que le chrétien doit sans cesse jeter les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi. (Ad Heb. XII. 2.) Nous devons copier le modèle qui nous a été donné. " Je vous ai donné l'exemple, nous dit-il, afin que ce que je vous ai fait, vous le fassiez vous aussi. " (Joan. XIII, 15) Ce sera donc avec le plus grand profit que nous relirons le récit évangélique, que nous écouterons les enseignements du Maître. Ces avantages sont résumés par l'Apôtre, dans sa seconde épître à Timothée. (III, 16-17.) "Toute Écriture divinement inspirée est utile pour instruire, pour raisonner, pour toucher, pour façonner à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait, prêt à toute bonne œuvre. "

Dans la méthode adoptée par le Sauveur nous trouvons que la pratique précède l'enseignement. Il a prêché par l'exemple d'abord, par la parole ensuite. Il n'est pas une circonstance

de cette vie divine qui n'ait inspiré quelque peintre de génie ; aussi la vie de Notre-Seigneur est-elle mieux connue que son enseignement.

Cette prédication si simple mais féconde dans sa simplicité mérite bien toute notre attention. Elle est ce grain de sénevé presque imperceptible qui croît rapidement et devient un grand arbre. Répandre cette doctrine contenue surtout dans les paraboles, la rendre plus intelligible au moyen des explications fournies par les Pères de l'Église et surtout Saint Jean Chrysostôme, confirmer cette doctrine par des exemples empruntés autant que possible à l'Evangile, tel est le but de cet ouvrage. *L'Enfance* du Sauveur nous servira d'entrée en matière, *la Passion* empruntée au récit de M. l'Abbé Fouard en sera le couronnement ; *les Paraboles* formeront la partie principale, et à notre point de vue la plus intéressante. Notre ambition serait de faire connaître notre Divin Sauveur et de le faire aimer davantage, car suivant St. Jérome (In Is. Prol.) : " l'ignorance des Écritures, c'est l'ignorance du Christ. "

Nos frères dans le sacerdoce trouveront dans ce livre un aliment à leur piété et un sujet fécond pour leurs méditations ; les âmes religieuses pourront y apprendre, à la suite des

Saints Pères et des auteurs ecclésiastiques que nous citons, à savourer les fruits cachés sous la lettre de la parole inspirée. Il n'est pas jusqu'aux pieux fidèles qui n'en puissent retirer de grands avantages. Nous dirons même qu'en préparant cet ouvrage nous avons songé aux élèves les plus avancés de nos écoles ou des pensionnats. Eux aussi gagneraient, durant les années de l'adolescence, à mieux connaître Celui qui a tant aimé les enfants, qui les a défendus avec tant de vigueur contre le danger du scandale. Donnons Jésus-Christ aux âmes en leur rendant plus familiers ses enseignements et sa vie: car ainsi que le dit Sa Sainteté Léon XIII, dans son encyclique "*Providentissimus Deus*", en parlant de la Sainte Écriture: "Là, on voit comme vivante et agissante, l'image du Fils de Dieu; ce spectacle, d'une façon admirable, soulage les maux, exhorte à la vertu et invite à l'amour divin."

A. NUNESVAIS.
Prêtre de la Cong. des FF. de St-Vincent de Paul.

Québec, 27 Septembre 1901
En la fête du Trépas de St. Vincent de Paul.

Ire PARTIE
L'ENFANCE

NAISSANCE DE ST JEAN-BAPTISTE

Au nombre des lévites de ce temps-là était un prêtre nommé Zacharie, de la famille d'Abia, la huitième des classes (1) qui vaquaient à tour de rôle au service divin. Peu nombreux au retour de la captivité, les fils de Lévi ne tardèrent pas à se multiplier et durent chercher une résidence hors de Jérusalem dans les vieilles cités sacerdotales. Hébron et Youttah avaient vu revenir à elles leur population lévitique, et c'est probablement la dernière de ces villes qui était la demeure de Zacharie. Située au midi et à peu de distance d'Hébron, elle s'élevait sur le penchant d'une colline, au milieu des montagnes de Juda. Zacharie vivait dans cette retraite avec sa femme Élisabeth, de race sacerdotale comme lui : les deux époux " étaient justes devant Dieu et marchaient sans reproche dans les commandements et les lois du Seigneur ". Mais ils voyaient leur piété mise à une dure épreuve, car ils étaient sans enfants, et tous deux avancés en âge.

Le temps était venu pour Zacharie de se joindre à ses compagnons de la classe d'Abia,

(1) Les prêtres et les lévites étaient divisés en 24 classes.

et de remplir son ministère dans le temple; il prit donc le chemin de Jérusalem. Chaque classe avait coutume de tirer au sort les divers offices; celui de brûler de l'encens échut à l'époux d'Elisabeth. C'était la plus haute des fonctions sacerdotales, et elle s'accomplissait avec une solennité dont il convient de rappeler ici le détail.

L'autel d'or, où s'offrait le sacrifice des parfums, était au milieu du saint, entre le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition: un simple voile le séparait du saint des saints, vide, au temps de Zacharie, de son arche d'alliance. Tout dans le sanctuaire devait être préparé à l'avance, les flammes des lampes ravivées, les cendres enlevées de l'autel, le feu nouveau apporté avant que le prêtre entrât. Dès qu'il paraissait, tous s'écartaient, et le peuple repoussé sous les portiques y priait en silence. Le ministre officiant pénétrait seul dans le saint, et, au signal donné par un prince des prêtres, jetait les parfums sur le feu; puis s'étant incliné vers le saint des saints, il s'éloignait lentement, marchant en arrière pour ne pas tourner le dos à l'autel. Une cloche annonçait sa sortie et la bénédiction qu'il répandait sur le peuple. Aussitôt les lévites entonnaient les hymnes sacrés, et la musique du temple se joignant à leurs voix formait une symphonie si puissante, au dire des rabbins, qu'elle s'entendait de Jéricho.

Quoique cette cérémonie s'accomplît deux fois chaque jour, le matin et le soir, les Juifs

n'y assistaient jamais sans une secrète inquiétude, car le prêtre qui entrait dans le sanctuaire était leur représentant, et l'encens brûlé par ses mains figurait les prières de tous : que Jéhovah rejetât son offrande, qu'il le frappât pour punir quelque impureté légale, Israël était atteint du même coup. De là l'impatience de la foule, et la promptitude avec laquelle le ministre s'acquittait de ses fonctions pour ne pas prolonger l'émotion générale.

Ce jour-là, les craintes furent vives, car Zacharie demeura longtemps dans le lieu saint. Il apparut enfin tremblant, muet : sa langue soudainement enchaînée, ses signes, son trouble, tout disait qu'une scène redoutable venait de frapper ses regards. Ecrivit-il à l'heure même sa vision merveilleuse ? Le texte sacré ne semble pas l'insinuer. "Il resta muet," dit-il ; ce qui signifie apparemment que son cœur, aussi bien que sa langue, se refusa d'abord à révéler l'apparition céleste, et qu'il attendit, pour la publier, que Dieu lui-même ouvrît ses lèvres. Or voici ce qu'alors Zacharie raconta.

Il venait d'entrer dans le sanctuaire, quand, à la droite de l'autel, d'où s'élevaient des nuages d'encens, un ange apparut. A sa vue la frayeur s'empara du prêtre, mais l'ange lui dit : " Ne craignez point, Zacharie : votre prière est exaucée, votre femme Élisabeth concevra un fils, et vous lui donnerez le nom de Jean. Cet enfant sera votre joie et votre ravissement, et

la multitude se réjouira à sa naissance. Car il sera grand devant le Seigneur ; il ne boira point de vin, ni de tout ce qui peut enivrer, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu, et lui-même marchera devant lui dans l'esprit et la vertu d'Élie pour ramener les cœurs des pères vers leurs enfants, (1) les incrédules à la prudence des justes, et préparer au Seigneur un peuple parfait."

Dieu ne demandait pas à Zacharie de s'élever plus haut, et de voir clairement ce que l'ange annonçait, mais de croire à sa parole, si mystérieuse qu'elle fût. Trop superbe encore, le lévite s'y refusa ; il osa même demander un signe avant d'ajouter foi au message : "Comment saurai-je la vérité de ces paroles ? répondit-il, je suis vieux, et ma femme est avancée en âge." Pour triompher de cette incrédulité, il fallut que l'ange se dévoilât "Je suis Gabriel, dit-il, un des esprits assistants devant Dieu, que le Seigneur a envoyé pour vous parler et vous annoncer ces heureuses nouvelles. Or voici que vous serez muet et ne pourrez parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que vous n'avez pas cru à mes paroles, qui s'accompliront dans leur temps." Zacharie s'humilia sous la main qui le châtiait ; il sortit du sanctuaire, muet, ne répondant que par des signes d'épouvante à la foule émue de ses

(1) Les fils, c'est-à-dire les Juifs, comprendront la loi comme leurs pères, c'est-à-dire comme les prophètes la comprirent. (St Augustin.)

retards, et tout le peuple connut qu'il avait eu une vision dans le temple.

"Le temps étant venu pour Élisabeth d'enfanter, elle mit au jour un fils, et ses voisins et ses parents apprirent que Dieu avait déployé ses miséricordes envers elle, et ils partagèrent sa joie : au huitième jour, tous se réunirent pour circoncire l'enfant."

Quand on voulut, selon l'usage, donner un nom à l'enfant, et l'appeler Zacharie comme son père, celui-ci n'entendit pas, mais Élisabeth s'y opposa : "Non, dit-elle, il s'appellera Jean." "Mais personne de ta parenté, lui répondit-on, ne porte ce nom." Elle n'en persista pas moins dans son dessein. Se tournant alors vers le père, muet témoin de cette scène, ils lui demandèrent par signes quel nom il fallait donner à l'enfant. Zacharie, prenant des tablettes y écrivit : "Jean est son nom."

Tandis qu'ils s'en étonnaient, voici que tout à coup les lèvres du vieillard s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parla, bénissant le Seigneur. A ce prodige, l'admiration se changea en effroi, de la demeure chérie de Dieu l'émotion se répandit sur tous ceux qui l'entouraient : bientôt, dans les montagnes de Juda, il ne fut bruit que de ces merveilles, et ceux qui entendirent le récit le mirent dans leur cœur en disant : "Que pensez-vous que sera cet enfant ?" Car la main de Dieu était sur lui.

Avec l'ouïe et la parole, Zacharie recouvra les faveurs divines, et rempli de l'Esprit il prophétisa.

" Béni soit le Seigneur, dit-il, le Dieu d'Israël, parce qu'il a regardé et délivré son peuple ;

" Il nous a suscité dans la maison de David, son enfant, une force invincible, notre salut ;

" (Selon qu'il l'avait promis par la bouche des saints prophètes, dès l'origine des temps ;)

" Ce salut, loin de nos ennemis, hors des mains de ceux qui nous haïssent (il l'opérera),

" Pour accomplir sa miséricorde envers nos pères, pour se souvenir de son alliance sainte, du serment qu'il a juré à Abraham notre père ;

" De faire qué, sans crainte, arrachés aux mains de nos ennemis, nous l'adorions dans la justice et la sainteté, en sa présence, et tous les jours de notre vie.

" Et vous, enfant, vous serez appelé prophète du Très-Haut ;

" Vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer les voies, pour montrer à son peuple le salut dans le pardon de ses péchés, le pardon par les entrailles de miséricorde de notre Dieu.

" Par elles, un astre se levant au plus haut des cieux nous a visités ;

" Pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort.

" Pour diriger nos pas dans les voies de la paix."

LA VISITATION

En ces jours-là, Marie se levant alla en hâte dans le pays des montagnes.

Quelques jours lui suffirent pour aller de Nazareth à Youttah. Elle traversa la Judée, sous le voile d'une humilité déjà parfaite, oubliant qu'élevée au-dessus de toutes, elle s'abaissait à prévenir d'honneur sa parente. Aussi, dès qu'Élisabeth eut ouï dans sa maison la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle et lui révéla la présence du Dieu incarné : " Vous êtes bénie entre toutes les femmes, s'écria-t-elle,et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ceci que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? " Cette connaissance des secrets du ciel, Élisabeth la devait au Précurseur qui s'éveillait dans le sein maternel pour saluer Jésus ; c'est là ce qu'elle voulut faire entendre en ajoutant : " Sitôt que la voix d votre salutation est venue à mes oreilles, l'enfant que je porte a tressailli dans mon sein."

Puis songeant à l'incrédulité et au châtiment de son époux, qui relevaient la foi sereine de Marie :

" Heureuse, s'écria-t-elle, celle qui a cru que ce que lui disait le Seigneur s accomplirait ! "

A ces transports de surprise et de joie, Marie

demeurait recueillie : ses lèvres s'ouvrirent enfin, et ce fut pour louer Dieu de ses bienfaits envers elle, de ses jugements sur le monde, de ses miséricordes envers Israël : ces trois mots renferment tout le *Magnificat.*

" Mon âme glorifie le Seigneur,

" Et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.

" Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante.

" Et voici que toutes les générations me proclameront bienheureuse.

" Car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses :

" Et son nom est saint ;

" Et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. "

Du prodige accompli en elle par la sainteté éternelle et l'éternel amour, le regard de Marie se porta sur le monde : il lui apparut comme abattu aux pieds du Tout-Puissant qu'elle allait mettre au jour :

" Il a déployé la puissance de son bras, poursuivit-elle.

" Il a dissipé ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées de leur cœur.

" Il a renversé les puissants de leur trône et relevé les humbles.

" Il a rassasié les affamés, et renvoyé les riches les mains vides.

Ce grand bouleversement des choses humaines doit tourner au triomphe du véritable Israël, et c'est par là que finit le sacré cantique.

" Il a pris en protection Israël son serviteur,
" Se souvenant aux siècles des siècles de sa miséricorde envers Abraham et sa race. "

LA NATIVITÉ

Nazareth, qui devait servir de séjour à Jésus pendant de longues années, ne fut pas son berceau. Les prophéties réservaient cette gloire à Bethléem, et le monde, à l'heure marquée, s'ébranla pour les accomplir. " En ces jours, dit le texte sacré, un dénombrement de l'empire amena Joseph et Marie à Bethléem ; l'édit qui le prescrivait émanait d'Auguste. Ce prince remplissait alors l'univers de sa puissance ; fils adoptif de César, il avait hérité de ses projets, dont un des plus vastes consistait à mesurer le monde romain. Ce cadastre général permettait d'apprécier les ressources des provinces, et de répartir l'impôt. Interrompue un instant, l'œuvre de César fut reprise par Auguste, qui, à la description des terres, joignit le dénombrement de ses sujets. Vingt commissaires que leur probité désigna au choix du prince furent envoyés dans les pays soumis à son obéissance, et consacrèrent vingt-cinq années à ce travail. Le résultat en fut

transcrit de la main même d'Auguste dans un livre appelé par Suétone : *La statistique de l'empire.* " C'était, dit Tacite, le tableau de la puissance publique ; on y voyait combien de citoyens et d'alliés étaient en armes; le nombre des flottes, des royaumes, des provinces, l'état des tributs et des péages, l'aperçu des dépenses nécessaires et des gratifications. "

Pour s'inscrire aux régistres publics, le charpentier de Nazareth quitta donc ses montagnes de Zabulon. Sa jeune épouse fit aussi ce voyage ; tout l'appelait à Bethléem, une secrète inspiration des cieux, son affection pour Joseph, peut-être l'obligation de paraître en personne au recensement comme héritière de sa famille.

Quatre jours de marche séparent Nazareth de la cité de David. Marie franchit lentement cette distance, car l'hiver rendait les chemins difficiles, et la sainte Famille voyageait sans doute à pied comme les pèlerins indigents.

Bethléem est bâtie sur une longue et blanche colline, dont le penchant couvert de vignes, d'oliviers et de figuiers, forme un cirque de terrasses aux courbes régulières comme des degrés de verdure. Au sommet s'élève aujourd'hui un amas de sombres édifices : c'est l'église de la Nativité abritant la sainte grotte, et autour d'elle les trois couvents bâtis par les Latins, les Grecs et les Arméniens. De ces hauteurs, le regard plonge sur les vallées fertiles, domaine de Booz et de Jessé, et sur les pâturages lointains, où, défendant leurs troupeaux contre les

lions de la montagne, se forma cette race intrépide de bergers qui fournit à Israël ses meilleurs capitaines.

A l'entrée de Bethléem se trouvait l'hôtellerie, dont le khan des villages orientaux demeure l'image ; un vaste carré ceint de portiques ; sous le toit de ces galeries grossières, le sol élevé d'un ou deux pieds, et les voyageurs étendant leurs nattes sur cette estrade, tandis qu'au-dessous d'eux les bêtes de somme encombrent la cour : tel était l'aspect du lieu où Joseph et Marie se présentèrent.

L'affluence des étrangers dans ces jours de recensement, la pauvreté des nouveaux venus, l'état de Marie, tout promettait aux deux époux un triste accueil. Ils reçurent en effet cette réponse, " qu'il n'y avait point de place pour eux, " et malgré leur fatigue ils durent chercher ailleurs quelque asile. Les montagnes calcaires de Judée sont percées d'innombrables grottes ; près de l'hôtellerie une de ces excavations tenait lieu d'étable aux animaux, que les bâtiments trop étroits ne pouvaient contenir. Marie, au témoignage de la tradition, ne trouva que ce refuge. Là, sur la paille qui servait de litière aux bêtes, loin de toute assistance, dans une froide nuit d'hiver, l'heure vint pour elle d'enfanter, et elle mit au monde Jésus.

L'ADORATION DES BERGERS.

A l'orient de Bethléem, s'étend, vers la mer Morte, une vallée verdoyante Jadis s'y élevait " la tour du Troupeau " près de laquelle Jacob planta sa tente pour pleurer sa bien-aimée Rachel. Ruth avait glané dans ces champs, et David enfant y paissait les troupeaux de son père. Aujourd'hui dans cette même vallée, des oliviers ombragent une crypte déserte consacrée aux saints anges ce sanctuaire marque le lieu où les cieux s'ouvrirent pour annoncer à la terre son Sauveur.

" Des bergers, dit saint Luc, gardaient leurs troupeaux et veillaient pendant la nuit. Tout à coup l'ange du Seigneur leur apparut, la gloire du Seigneur les enveloppa de lumière et ils furent saisis d'une grande crainte ; " car, pour les fils d'Israël, nulle splendeur ne tombait des cieux qui ne leur rappelât les sommets enflammés du Sinaï et le Jéhovah qu'on ne voyait pas sans mourir. L'ange les rassura. " Ne craignez point, dit-il, je vous annonce une grande joie pour vous, pour tout votre peuple ; aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, le Christ, le Seigneur, et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche."

Une crèche, un enfant pour salut! Quelle étrange nouvelle! l'Admirable, le Dieu fort, le le Père de l'Éternité, le Messie qu'Israël attendait dans la gloire, se révélant nu, délaissé, sur la paille d'une étable; quel soudain renversement des espérances les plus chères aux Juifs! Il fallait des cœurs simples et dociles pour accueillir ce message. Aussi l'ange ne le porta-t-il ni aux docteurs ni aux grands, mais aux bergers, et il trouva en eux ce qu'il cherchait, la foi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Leurs âmes naïves s'ouvrirent à ces paroles, leurs yeux aux clartés célestes; tout à coup il virent que l'ange n'était point seul: une multitude d'esprits, toute l'armée des cieux l'entourait, et le chœur angélique entonna le chant dont l'écho résonne chaque jour dans nos sacrés mystères: " Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes chéris de Dieu! " Les bergers écoutèrent ravis ce concert des anges; quand il se perdit dans les profondeurs des cieux, et que les messagers de Dieu disparurent: " Allons à Bethléem, se dirent-ils aussitôt, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous fait connaître. "

Et s'étant hâtés de partir, ils montèrent la colline. Au sommet, ils trouvèrent la grotte; dans une mangeoire d'animaux, un enfant couvert de langes et reposant sur la paille; autour de lui, une jeune mère, un homme recueilli et silencieux; c'était le signe donné d'en haut, ils le reconnurent et leur foi éclatant en joyeux transports, ils racontèrent à ceux qui les entouraient ce qui leur avait été dit sur cet

enfant. La soudaine arrivée des bergers, leurs recherches dans le village avaient éveillé l'attention ; le concours se grossit bientôt pour les entendre, et "tous étaient dans l'admiration de ce que les bergers racontaient." Ce témoignage rendu à la crèche, "les pasteurs s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient ouïes et vues comme il leur avait été dit."

Au milieu de ce concert d'acclamations, la mère de Jésus se taisait. "Conservant toutes ces choses, elle les repassait en son cœur," jusqu'au jour où saint Luc les écrivit, inspiré par elle ; car il semble bien que, dans cette partie de son évangile si différente des autres, nous entendons les paroles même de Marie. Ce récit à la fois sobre et tendre décèle la main d'une vierge et le cœur d'une mère.

LA CIRCONCISION ET LA PRÉSENTATION AU TEMPLE

Au huitième jour l'enfant fut circoncis. Le Christ pour accomplir toute justice, devait subir cette humiliation, et porter en son corps la marque du péché qu'il prenait ; mais il ne recevait la circoncision que pour nous affranchir, y substituant une purification plus haute, toute spirituelle, celle du cœur et de ses désirs mauvais.

C'était le temps de donner à l'enfant son nom. L'ange avait apporté des cieux celui

de Jésus, nom plein de salut qui rappelait aux Juifs l'entrée de la terre promise et le retour de la captivité. (1) Le titre plus sublime de Christ, de Messie, ne renferme en soi que les grandeurs du Fils de Dieu, l'onction qui le consacre prophète, roi et pontife : le nom de Jésus signifie Celui qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous : il porte dans l'âme une impression plus profonde d'amour, une suavité céleste, un goût secret du salut et le pressentiment de la délivrance.

La Loi commandait de présenter au temple ce premier-né, et il fallait aussi purifier la mère. Pendant quarante jours si c'était un fils, quatre-vingt pour une fille, il lui était défendu d'approcher le sanctuaire. La coutume des mères d'Iraël était de passer ce temps renfermées dans leur demeure, jusqu'au jour où le sacrifice expiatoire les purifiait. Elles offraient alors un agneau d'un an en holocauste, et un petit de colombe ou une tourterelle pour le péché. Douce aux pauvres, la Loi permettait, à la place d'un agneau qui leur eût trop coûté, qu'ils présentassent seulement deux tourterelles ou deux petits de colombe. Telle était l'obligation à laquelle la Vierge se soumit, quoiqu'elle n'eût point connu l'impureté des enfantements vulgaires.

Au quarantième jour qui suivit la Nativité, " le temps de leur purification se trouva accom-

(1) En figure du véritable Sauveur, il a été porté par Josué, fils de Nun, qui introduisit le peuple dans la terre sainte, et par Josué, fils de Josedec, qui, avec Zorobabel, le ramena de la captivité de Babylone.

pli. Le texte sacré étend à Jésus l'expiation prescrite pour sa mère, car la Loi, réputant souillé tout ce que la femme touchait durant ce temps, l'enfant qu'elle portait dans ses bras était excommunié comme elle. Joseph et Marie vinrent donc à Jérusalem pour consacrer Jésus au Seigneur : l'aumône faite au sanctuaire le racheta de l'obligation de demeurer au service des autels, et le sacrifice des pauvres fut offert pour la purification.

"Or, il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël. Le Saint-Esprit était en lui et il lui avait été révélé par cet Esprit de Dieu qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur."

A l'heure où Marie et Joseph approchaient du sanctuaire, l'Esprit qui habitait dans le cœur du saint vieillard le conduisit au temple. Rien d'extérieur n'y frappa ses regards ; une pauvre famille faisant son offrande, entre les bras de la mère un enfant ; c'en fut assez : aux yeux du voyant, cet enfant parut ce qu'il était, le salut, la consolation attendue, l'unique objet de ses vœux. Siméon le prit entre ses bras, et, dans le transport de l'Esprit divin, entonna ce cantique :

" C'est maintenant, Seigneur, que vous délivrez votre serviteur ;

" Selon votre parole, il s'en ira en paix,

" Car mes yeux ont vu votre salut

"Ce salut préparé à la face de toutes les nations,

"Comme la lumière qui se révèlera aux gentils, et la gloire d'Israël votre peuple."

Cependant "le père et la mère de l'enfant étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui, et Siméon le bénit"; mais lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur Marie, il aperçut dans une lumière prophétique tout ce que cette mère aurait à souffrir. Alors, lui montrant l'enfant: "Celui que vous voyez, dit-il, est pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël. Il sera l'homme repoussé et contredit. Pour vous, un glaive de douleur percera votre âme." Puis revenant au fils de Marie et aux épreuves qui l'attendaient, il révéla ce qui s'ensuivrait: "Par là, ajouta-t-il, les pensées que plusieurs cachent dans leurs cœurs seront découvertes," c'est-à-dire que devant le Christ, scandale et mépris du monde, les sentiments secrets se dévoileront. On distinguera alors ceux qui rêvent dans le Messie richesses, gloire et bonheur temporel, et ceux qui le cherchant pour lui-même sont prêts à l'accueillir, sous quelque forme qu'il paraisse.

Marie écoutait en silence cette menaçante prédiction. Telle elle nous apparaît au temple, telle elle demeurera dans tout l'Evangile, enveloppée de sa modestie, le cœur inondé parfois de ces joies qu'aucun langage ne peut rendre, mais plus souvent résignée sous le glaive qui déchire par avance son cœur maternel.

« Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, d'un âge fort avancé. Elle avait vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité, et était demeurée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, ne bougeant du temple et servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et la prière. » Ce zèle pour la maison de Dieu lui mérita d'y adorer le Sauveur. Comme elle vint au temple dans ce même instant, elle reconnut l'enfant que bénissait Siméon, rendit grâce au ciel de lui dévoiler ce mystère, et louant son Seigneur, son Dieu, elle parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Le Seigneur, le Dieu loué ici par la prophétesse, est visiblement Jésus ; Anne, fille de Phanuel, eut donc l'insigne honneur d'annoncer la première dans Jérusalem la divinité du Christ, que de plus illustres témoins allaient bientôt proclamer.

L'EPIPHANIE

MINISTRES d'une religion supérieure aux diverses formes du paganisme, les Mages paraissent avoir adoré de tout temps une divinité suprême, à laquelle ils rendaient un culte austère : ni autels ni statues dans leurs temples ; les chœurs ne s'y formaient que pour marcher gravement, en faisant monter vers Dieu des chants et des prières.

Ces croyances demeurèrent intactes chez les Perses, jusqu'au temps où ils descendirent, à la suite de Cyrus, dans les plaines de la Mésopotamie. Là, mêlés aux Mages chaldéens, s'ils ne gardèrent plus la pureté de leur foi, ils subirent du moins l'influence que les Israélites captifs exerçaient alors sur leurs vainqueurs, et en particulier celle de Daniel. En effet, nous savons par l'Écriture que ce prophète, introduit dans le palais de Nabuchodonosor, se montra dix fois plus sage que les prêtres et les devins de Chaldée, et qu'il fut placé à leur tête par la faveur du prince. Son ascendant ne fit que croître sous quatre princes et trois dynasties, et fut confirmé par le triomphe des Perses, car ces nouveaux conquérants partageaient la haine d'Israël pour l'idolâtrie.

Soumis ainsi à l'autorité de Daniel, les Mages tant chaldéens que perses ne purent ignorer ses prédictions sur le Messie, où il va jusqu'à marquer les années, les semaines, l'heure de sa naissance. Ils apprirent de lui que le Saint des saints qui recevrait l'onction divine était celui-là même que Balaam avait contemplé se levant de Jacob comme une étoile. Des Mages, ces prophéties se répandirent dans le peuple, et, au temps de Jésus, c'était par tout l'Orient une opinion constante qu'un roi allait sortir de Judée pour conquérir le monde.

Au milieu de cette attente, un astre inconnu brilla tout à coup vers le levant. Les

Mages suivaient attentivement la marche des étoiles : dans l s nuits pures de l'Orient, où le ciel étale tous ses feux, ils virent l'astre et y reconnurent un signe merveilleux. Mais en même temps que leurs regards, leur cœur s'ouvrait à la lumière du Christ ; ils se rappelèrent l'étoile de Jacob et la Judée, et trois d'entre eux résolurent d'aller au loin chercher Celui que le ciel annonçait.

Qu'ils partissent de Babylone, de Persépolis ou de quelque autre ville de l'empire des Parthes, alors maîtres de l'Orient, les Mages furent de longs mois en route. La ville sainte était habituée à voir dans ses murs les caravanes de l'extrême Orient, aux costumes eclatants,aux longues files de chameaux chargés de bagages. Mais grande fut la surprise quand on entendit ces étrangers demander : " Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous venons l'adorer. "

Cette questi n, volant de bouche en bouche, vint aux oreilles d'Hérode. Nul n'en fut plus troublé que lui. Il sentait qu'une fortune inesperée et trente années de règne n'avaient pu consacrer sa royauté. En vain pour faire oublier son origine, il avait épousé la fille des derniers rois de Judée ; le sang d'Ismaël et d'Esaü n'en coulait pas moins dans ses veines, et les scribes aimaient à rappeler qu'il avait été " le serviteur des Asmonéens ". Impuissant à calmer cette sourde haine, l'usurpateur ne connut plus de repos, et, dans la crainte de quelque riva-

lité, il versa à flots le sang de sa famille. Aucun débris ne subsistant de la race des Machabées, il espérait enfin régner sans conteste, quand le bruit se répandit que des étrangers cherchaient dans Jérusalem un roi des Juifs nouvellement né. La jalousie du tyran se réveilla plus farouche que jamais ; ce n'était plus seulement la race éteinte des Machabées, mais celle de David qui le menaçait, car cet enfant inconnu, destiné au trône, ne pouvait être que le Messie, et il était facile de voir, au trouble qui agitait la ville, qu'elle l'entendait de cette manière.

Dissimulant sa crainte pour frapper à coup sûr, Hérode assembla les grands prêtres avec les scribes, et leur demanda où devait naître le Messie. La réponse ne pouvait être douteuse : " A Bethléem de Juda, dirent-ils, car il est écrit : Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière parmi les principautés de Juda, car de toi sortira le chef qui doit paître Israël mon peuple. " Les sanhédrites citaient moins les paroles du prophète Michée qu'ils n'interprétaient sa pensée ; mais Hérode n'en voyait que plus clairement ce qu'il voulait savoir, et son parti fut bientôt pris.

Il résolut d'écarter les Mages, non seulement des Juifs, qui devaient naturellement s'enflammer à leurs récits, mais même de ses familiers, qui eussent pu les prévenir contre son hypocrisie. Il les manda en secret, et feignant d'entrer dans leurs recherches, il s'enquit avec soin de l'étoile, surtout du temps où elle était appa-

rue. Quand il n'eut plus rien à apprendre : " Allez à Bethléem, leur dit-il, recherchez avec soin l'enfant, et dès que vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. " Et il les envoya sur l'heure, sans guides, sans escorte, pour ne pas donner l'éveil, et afin que personne, ni à Jérusalem, ni à Bethléem, ni dans la compagnie des Mages, ne pût soupçonner ses intentions et lui dérober sa victime. La nuit était venue ; Hérode y vit un temps favorable pour couvrir ses desseins : elle ne devait servir qu'à les confondre.

A peine les Mages eurent-ils franchi les portes de Jérusalem, que l'étoile brilla de nouveau à leurs regards : " Cette vue les remplit d'une grande joie, " car l'astre guidant leurs pas les précéda vers Bethléem, et s'arrêta sur le lieu où était l'enfant. Ils n'y rencontrèrent que Marie et Jésus. Cette nuit vit alors un étonnant spectacle : aux pieds d'une vierge pressant dans ses bras un enfant, les trois sages étaient prosternés dans la poussière, et adoraient le Dieu caché dans cette pauvre demeure. Cependant leur suite s'empressait à l'entour, les chameaux avaient plié les genoux et les serviteurs déchargeaient les riches fardeaux. Les Mages ouvrant ces trésors, les offrirent en présent à Jésus : c'était de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Ce pieux devoir accompli, les Mages n'eurent garde de tenir leur promesse à Hérode, car Dieu qui les avait amenés de si loin, prit soin de leur retour ; avertis en songe de ne plus

revoir le roi, ils rentrèrent en leur pays par un autre chemin.

FUITE EN EGYPTE—LES SAINTS INNOCENTS—RETOUR DE LA STE. FAMILLE.

DÈS que les Mages se furent retirés, l'ange du Seigneur apparut à Joseph durant son sommeil : "Levez-vous, lui dit-il, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte. Vous y demeurerez jusqu'à ce que je vous avertisse, car Hérode va chercher l'enfant pour le perdre." Il était encore nuit ; Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère, et partit.

Le départ précipité des Mages rompait les mesures d'Hérode : la jalousie du tyran, peu habitué à se voir joué, tourna en fureur. A défaut d'avis précis, se rappelant ce qu'avaient dit les Mages sur l'apparition de l'étoile, il ordonna d'égorger tous les enfants de deux ans et au-dessous, à Bethléem et dans les environs.

Cet ordre cruel fut exécuté sur l'heure, avec une brutalité qui rendit plus poignante la douleur des mères, car saint Matthieu nous fait entendre leurs plaintes retentissant dans les montagnes ; Rachel elle-même se réveille de la tombe, où elle dormait au pied de Bethléem, pour mêler ses cris à ceux des femmes désolées. Alors fut accompli ce qui avait été prédit par le prophète Jérémie : " Une voix a été

entendue sur les hauteurs ; c'étaient des pleurs et des hurlements infinis ; Rachel pleurant ses enfants et ne voulant point se consoler, parce qu'ils ne sont plus." Au sens littéral de ces paroles, c'est sur les Juifs, captifs de Nabuzardan et rassemblés à Rama pour l'exil, que la Judée se lamente par la voix de Rachel, l'épouse bien aimée de Jacob ; mais, avec raison, saint Matthieu y a vu prédites les larmes qui devaient couler sur les saints Innocents. En effet, rien n'arrivait aux Israélites qui n'eût un secret rapport avec le Messie : souffrances et joies, abaissements et triomphes, tout en eux était une figure de ce qui s'accomplirait parfaitement en Jésus. Le deuil célébré par Jérémie était donc réellement une prophétie des lamentations qui accompagnèrent les prémices de nos martyrs.

Ce massacre fit peu de bruit en Judée, et Rama seule entendit le cri déchirant des mères. Qu'était-ce dans ces temps qu'un petit nombre d'enfants immolés ! L'antiquité avait peu de respect pour cet âge ; d'ailleurs le règne qui finissait n'avait été qu'un long tissu de meurtres, de supplices, de si atroces cruautés, que, selon la parole des ambassadeurs Juifs à Auguste, les vivants enviaient le sort des victimes. Dans de telles circonstances, on conçoit que les historiens profanes aient passé sous silence un acte indifférent à leurs yeux.

Auguste néanmoins paraît en avoir eu connaissance, car Macrobe nous a conservé de lui

ce trait : A la nouvelle que parmi les enfants âgés de deux ans qu'il fit égorger en Syrie, Hérode avait sacrifié son propre fils : " Mieux vaut, dit l'empereur, être le porc d'Hérode que son fils."

Dieu n'avait pas attendu ce moment pour frapper le tyran. Un mal affreux, que le ciel garde aux persécuteurs, le rongeait peu à peu. La plume se refuse au tableau qu'en a tracé Josèphe ; qu'il nous suffise de dire que la corruption du tombeau le dévorait tout vivant. En proie à d'insupportables douleurs, il demanda quelque soulagement aux bains chauds de Callirhoë, mais il fut contraint de rentrer dans le palais superbe qu'ombrageaient les palmiers de Jéricho, et de s'étendre sur un lit de tortures. De fâcheuses nouvelles y vinrent irriter son mal ; le bruit de sa mort avait couru dans Jérusalem, et l'aigle d'or placé par lui sur la porte du temple avait été renversé. Les coupables étaient deux scribes fameux, Judas et Matthias ; amenés à Jéricho avec quarante disciples, ils furent brûlés vifs ; mais leur trépas ne fit qu'accroître les terreurs d'Hérode. Succombant enfin à l'excès des souffrances, il tenta d'en abréger la durée et ne revint à lui que pour ordonner le supplice de son fils. Sa dernière pensée fut digne d'une telle vie : il voulut avoir des pleurs à ses funérailles, et ne pouvant les attendre de l'affection, il rassembla dans l'hippodrome de Jéricho les chefs des grandes familles juives, afin qu'on les égorgeât à l'heure de sa mort.

La fin d'Hérode était si impatiemment attendue, que la nouvelle dut bientôt s'en répandre au loin ; mais l'ange du Seigneur la prévint en Égypte. Il apparut à Joseph durant le sommeil, et lui dit : " Levez-vous, prenez l'enfant et la mère, et retournez dans la terre d'Israël, car ceux-là sont morts qui cherchaient la vie de l'enfant. " Joseph se leva aussitôt, et partit pour la Judée. Saint Matthieu toujours attentif à montrer dans Jésus l'accomplissement des prophéties, rapporte à cet endroit le passage d'Osée : "J'ai appelé mon fils de l'Égypte," dont les termes convenaient tout ensemble à l'exode d'Israël et au retour de l'enfant Jésus. L'habitude qu'avait le peuple juif de regarder sa vie et son histoire comme une ébauche des traits du Messie, rendait le rapprochement frappant pour les premiers lecteurs de cet évangile.

L'intention de Joseph était de s'établir à Bethléem ; ses souvenirs l'y rappelaient, et d'ailleurs ne convenait-il pas que l'enfant destiné à l'empire du monde vécût près de Jérusalem et de son temple ? Mais dans le chemin, la sainte Famille apprit qu'Archélaüs régnait à la place de son père. La Judée n'avait fait que changer de tyran, car, pour son coup d'essai, le fils d'Hérode avait déjà livré au glaive, dans le temple même, trois mille de ses sujets. Joseph n'osa exposer à de tels périls le trésor qui lui était confié. Il tourna ses regards vers le ciel, et le ciel lui répondit en songe de se retirer dans la Galilée.

Hérode mourant avait légué cette province à un autre de ses fils, Hérode Antipas. Sous ce maître corrompu, mais indifférent, l'enfant divin courait moins de dangers : Joseph revint donc habiter Nazareth, et ainsi s'accomplit ce qui avait été dit par les prophètes, " que Jésus serait appelé Nazaréen."

JÉSUS AU MILIEU DES DOCTEURS.

Vers douze ans, l'enfant juif se trouvait en une certaine mesure soustrait à l'autorité paternelle. Introduit dans la synagogue, il commençait dès lors à ceindre son front de longues bandes de parchemin couvertes de textes sacrés, et devenait " fils de la Loi ", soumis à ses prescriptions, dont une des principales était de visiter Jérusalem à la fête de Pâque. Les parents de Jésus s'acquittaient fidèlement de ce devoir ; bien que la coutume n'exigeât pas la présence des femmes, Marie accompagnait son époux. Le Sauveur avait douze ans, quand pour la première fois sans doute il fit avec sa famille le voyage de Jérusalem.

La sainte Famille passa dans cette ville les sept jours de la Pâque. Dès le lendemain, les caravanes se rassemblèrent pour le départ ; celle de Galilée, qui comprenait plusieurs milliers de personnes, ne fut prête qu'au milieu du jour, car la tradition indique

Beeroth comme le lieu où, en arrivant le soir, Joseph et Marie s'aperçurent de l'absence de Jésus. On s'explique difficilement, au premier abord, qu'ils aient tant tardé à s'en inquiéter ; mais il faut se rappeler que Jérusalem, pendant le temps de la Pâque, était occupée par deux ou trois millions de pèlerins, et que, par suite, les caravanes se formaient au milieu d'une extrême confusion. C'était seulement quand la longue file des voyageurs, des chameaux et des mulets s'éloignait des portes, qu'il devenait possible de se reconnaître et de garder quelque ordre. Les proches et les amis se réunissaient alors, les femmes et les vieillards montés sur les bêtes de somme, les hommes à pied guidant la marche, et tous en cheminant chantaient les hymnes consacrés. Les parents de Jésus, ne le voyant pas, crurent qu'il s'était mêlé à une autre troupe, et poursuivirent leur route, comptant le rejoindre quand au soir la caravane s'arrêterait. Mais en vain cherchèrent-ils autour d'eux : Jésus ne s'y trouvait pas ; et leur alarme fut vive, car la Judée était alors pleine de séditions. L'exil d'Archélaüs, récemment déposé par Auguste, avait entraîné la réduction de son royaume en province romaine et l'imposition de taxes nouvelles. A cette marque d'asservissement le peuple s'était révolté, et l'agitation causée par les soulèvements de Sadoc et de Judas le Gaulonite durait encore. Dans cet état de trouble, au milieu des bandes qui couraient le pays, quel péril ne menaçait pas un enfant égaré !

Joseph et Marie retournèrent aussitôt à Jérusalem. Pendant deux nuits et deux jours, sur la route, dans la cité sainte, leurs recherches furent inutiles. Au troisième jour seulement, ils rencontrèrent l'enfant, " assis dans le temple, au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant, et tous ceux qui l'entendaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses."

Comment Jésus se trouvait-il en ce lieu et en si noble compagnie ? Les docteurs juifs avaient coutume de se tenir, aux jours de sabbat, dans une des salles du temple, et de résoudre les difficultés que présentait l'interprétation de la Loi. Au temps de Pâque surtout, où les Juifs du monde entier accouraient à Jérusalem, on se pressait autour des maîtres fameux pour recueillir leurs leçons. Le divin enfant s'était mêlé aux auditeurs ; ses questions, si profondes dans leur simplicité, attirèrent l'attention des docteurs, qui se réunirent bientôt pour l'interroger et l'écouter. Et tel fut le charme de ses entretiens qu'il captiva les sages d'Israël.

Toutefois l'étonnement où cette scène jeta Marie ne put lui faire oublier ce qu'elle venait de souffrir, et de son cœur s'échappa ce tendre reproche : " Mon fils, pourquoi nous traiter ainsi ? Votre père et moi affligés vous cherchions. " Jésus se contenta de rappeler à Marie que son unique Père était dans les cieux : " Pourquoi me cherchiez-vous, dit-il, ne saviez vous pas que je dois être tout entier

aux affaires de mon Père ? " Mais cette réponse même, la première parole du Sauveur qui soit venue jusqu'à nous, ni Joseph ni Marie ne la comprirent. L'humble Vierge en fait elle-même l'aveu dans ce texte de saint Luc : " Et ses parents ne conçurent point ce qu'il leur disait. " Tout ce qu'elle put alors, fut de garder le souvenir de ce qu'elle voyait et entendait. Quant à Jésus, il se renferma de nouveau dans le silence, et le voile qui avait couvert son enfance retombe sur les dix-huit années qui suivirent.

II. PARTIE
LES PARABOLES

LA SEMENCE

De Capharnaüm vint une grande troupe qui s'amassa autour de Jésus, et debout sur le rivage attendit qu'il parlât. Une barque était près de la grève, le Sauveur y monta et s'assit. Au delà du peuple qui occupait la rive, il avait devant les yeux les champs descendant vers le lac, le sentier battu à travers ces riches campagnes, çà et là le roc nu et le buisson d'épines s'élevant au milieu des moissons. " Écoutez, dit Jésus, montrant de la main les côtes voisines de Génésareth : Le semeur s'en alla semer, et pendant qu'il semait quelques grains tombèrent le long du chemin, et les oiseaux du ciel vinrent et les mangèrent. D'autres tombèrent dans un endroit pierreux où ils n'avaient pas beaucoup de terre, et ils poussèrent aussitôt, parce qu'ils n'avaient pas un sol assez profond. Mais le soleil s'étant levé, ils furent brûlés, et comme ils n'avaient point de racine, ils séchèrent. D'autres tombèrent dans les épines, et les épines crûrent et les étouffèrent. D'autres enfin tombèrent dans la bonne terre et ils donnèrent du fruit, les uns cent, d'autres soixante, d'autres trente pour un. Qui a des oreilles pour entendre qu'il entende. "

Et il se tut, laissant ses auditeurs scruter la signification cachée de cette parabole. Rien n'en donnait le sens ; elle demeura une énigme non seulement pour les Juifs étrangers à sa doctrine, mais pour les douze eux-mêmes. Ces derniers s'étant approchés, et lui demandant pourquoi il parlait ainsi, Jésus leur expliqua aussitôt sa conduite

"Pour vous, continua Jésus, heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent. En vérité, je vous le dis : beaucoup de prophètes et de justes ont désiré de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et d'entendre ce que vous écoutez et ne l'ont pas ouï. Vous donc, entendez la parabole du semeur. " Mais l'esprit des apôtres n'était pas assez clairvoyant pour pénétrer le sens de cette allégorie ; Jésus s'en étonna d'abord " N'entendez-vous pas cette parabole, et comment pourrez-vous comprendre toutes les autres ? " Puis il eut pitié de leur faiblesse et commenta ses propres paroles.

Celui qui sème, sème la parole. Il en est qui sont le long du chemin où la parole est semée, et lorsqu'ils l'ont entendue, Satan vient aussitôt, et enlève la parole qui avait été semée dans leurs cœurs. Il en est d'autres, pareillement, qui reçoivent la semence en des endroits pierreux : quand ils entendent la parole, ils la reçoivent aussitôt avec joie ; mais, n'ayant pas de racine en eux-mêmes, ils ne durent qu'un temps ; et lorsqu'il survient une tribulation et une persécution à cause de

la parole, ils sont aussitôt scandalisés. Il en est d'autres qui reçoivent la semence parmi les épines : ce sont ceux qui écoutent la parole ; mais les sollicitudes du siècle, l'illusion des richesses, et les autres convoitises, entrant en eux, étouffent la parole et elle devient infructueuse. Enfin, ceux qui ont reçu la semence dans une bonne terre, sont ceux qui écoutent la parole, la reçoivent et portent du fruit, l'un trente pour un, l'autre soixante, et l'autre cent.

Réflexions

Jésus-Christ dit à dessein cette parabole à ses disciples, pour les fortifier par avance et pour les avertir que si dans la suite des temps ils voyaient beaucoup de ceux à qui ils auraient prêché l'Évangile, se perdre, ils ne devaient pas pour cela se décourager, puisque la même chose était arrivée à Jésus-Christ, qui, sachant le peu de succès que devait avoir la divine semence, n'avait pas néanmoins laissé de semer.

Mais comment peut-on concevoir, me dites-vous, qu'on sème sur des épines, sur des pierres et dans des chemins ? Je vous réponds que cela serait ridicule à l'égard d'une semence matérielle qu'on jette sur la terre ; mais à l'égard de nos âmes et de la parole de Dieu, c'est une chose qui ne peut être que très louable. On blâmerait très justement un laboureur s'il perdait ainsi sa semence, parce que les pierres ne peuvent devenir de la terre et

que les chemins ne peuvent cesser d'être des chemins, ni les épines d'être des épines. Mais il n'en est pas ainsi de nos âmes. Les pierres les plus dures peuvent se changer en une terre très fertile. Les chemins les plus battus peuvent n'être plus foulés aux pieds, ni exposés à tous les passants, mais devenir un champ bien préparé et bien cultivé. Les épines peuvent disparaître pour faire place à la semence, afin que le grain croisse et pousse en haut, sans qu'il trouve rien qui l'empêche de monter.

Si ces changements étaient impossibles, le semeur divin et adorable n'aurait jamais rien semé dans le monde. Et s'ils ne sont pas arrivés dans toutes les âmes, ce n'est point la faute du laboureur, mais de ceux qui n'ont pas voulu se changer. Il a accompli avec un soin entier ce qui dépendait de lui. Si les hommes, au lieu de correspondre à son ouvrage, l'ont au contraire détruit en eux-mêmes, il n'est point responsable de leur perfidie, après qu'il a témoigné tant de bonté et tant d'affection envers les hommes.

St. Jean Chrysostome

Exemple

Vocation de St. Matthieu

La vocation de cet apôtre nous fournit une preu[illegible] magnifique de la puissance de la p[illegible]ivine tombant dans un cœur bien [illegible]préparé.

Matthieu était publicain. Cette qualification désignait les chevaliers qui prenaient à ferme les impôts des provinces. Ces opulents citoyens ne doivent pas être confondus avec les publicains de l'Évangile. Ceux-ci n'étaient que des commis de bas étage percevant les taxes au nom des compagnies romaines, car dans la suite des temps ces entreprises étaient devenues trop considérables pour qu'un seul chevalier en soutînt la charge. Un administrateur résidant à Rome représentait les associés, et dirigeait les subalternes employés à surveiller l'entrée ou la sortie des marchandises et à en fixer plus ou moins justement la valeur. On choisissait de préférence pour ce dernier office des habitants de la provinde conquise; leur connaissance de la langue, des mœurs, des ressources de leur patrie, les rendant plus propres que des étrangers à ces fonctions difficiles.

Le discrédit de cet emploi en écartait tout ce qui avait quelque mérite dans le pays, et réduisait les collecteurs romains à tirer leurs commis de la populace. Livré à de pareilles mains, le pouvoir des fermiers dégénérait naturellement en abus et en exactions qui rendaient le nom de publicain synonyme de voleur. Cicéron n'hésite pas à les appeler les plus vils des hommes ; Stobée, à les regarder comme les loups et les ours de la race humaine.

A l'aversion générale qu'inspirait un tel métier se joignait en Judée une indignité particulière. Tout payement de tribut à des maîtres étrangers était aux yeux des Israélites un acte

défendu, une transgression de la loi de Jéhovah ; les publicains, en prêtant leur concours à ce sacrilège, passaient donc non seulement pour traîtres à leur patrie, mais pour impies et apostats, méprisables au même titre que les criminels, les prostituées et les païens. C'est dans ce rebut de la société que Jésus allait prendre un nouveau disciple.

Capharnaüm, située à la rencontre des routes de Damas, de Tyr, de Séphoris et de Jérusalem, constamment traversée par des caravanes, était un des centres les plus favorables à la perception des droits : de nombreux publicains s'y trouvaient donc réunis. Jésus descendant sur les bords du lac vit l'un d'eux, nommé Lévi, fils d'Alphée, au lieu du péage. "Suivez-moi," lui dit-il. Le publicain se leva, laissa tout et suivit le Seigneur.

On s'est étonné d'une si prompte obéissance ; mais Lévi n'ignorait pas qui l'appelait : il n'avait pu rester indifférent aux paroles du prophète qui remuait la Galilée, son cœur était déjà secrètement touché et attiré vers Jésus. Aussi, quand le divin Maître, loin de se détourner du publicain, comme l'eût fait le commun des Israélites, lui adressa cet appel : "Suivez-moi," Lévi, objet de mépris jusqu'alors, céda à la grâce qui le prévenait et s'attacha pour toujours au Sauveur.

L'IVRAIE

Pour figurer les développements futurs de l'Église Jésus s'exprima ainsi :

" A quoi comparerons-nous le royaume des cieux, disait-il, et par quelle image le représenter ? " Et pour peindre les persécutions qui l'attendaient, il proposa la parobole de l'ivraie : " Le royaume des cieux est semblable à l'homme qui a semé de bon grain dans son champ. Or pendant que ses gens dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du froment, et il s'en alla. L'herbe ayant donc poussé et donné son fruit, l'ivraie aussi commença à paraître. Et les serviteurs du père de famille lui vinrent dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? D'où vient qu'il y a de l'ivraie ? Il leur dit : C'est l'ennemi qui a fait cela. Les serviteurs reprirent : Voulez-vous que nous l'allions arracher ? Il dit : Non, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous ne déraciniez en même temps le froment. Laissez-les croître jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson, je dirai au moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie et liez-la en bottes pour la jeter au feu, mais recueillez le froment dans mon grenier. "

Alors Jésus, ayant renvoyé les foules, vint dans la maison ; et ses disciples s'approchèrent de lui, en disant : Expliquez-nous la parabole de l'ivraie du champ. Et leur répondant il leur dit : Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme. Le champ est le monde ; le bon grain, ce sont les enfants du royaume ; l'ivraie, ce sont les enfants d'iniquité. L'ennemi qui l'a semée, c'est le diable ; la moisson, c'est la fin du monde ; les moissonneurs, ce sont les anges. Or, comme on arrache l'ivraie, et qu'on la brûle dans le feu, il en sera de même à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise du feu. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.

Réflexions

Il appelle le démon " un homme ennemi ", à cause du mal qu'il fait aux hommes. C'est nous qu'il attaque par tous ses efforts, et néanmoins l'origine de cette guerre irréconciliable qu'il nous fait, n'est pas tant l'aversion qu'il a pour nous, que la haine qu'il a conçue pour Dieu. Et nous voyons, mes frères, par le soin que Dieu prend de nous défendre d'un tel ennemi, que Dieu nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Mais considérez encore la malice du démon. Il ne sème point cette

semence de mort avant la semence de la vie, parce qu'il n'aurait rien eu à perdre. Mais aussitôt que le champ a été semé, il s'efforce de ruiner en un moment les travaux du divin laboureur, tant il se déclare en toutes choses l'ennemi de Dieu ! Considérez aussi l'affection de ces serviteurs envers leurs maître. Aussitôt qu'ils aperçoivent cette ivraie, ils pensent à l'arracher. Leur zèle, quoiqu'un peu trop indiscret, témoigne le grand soin qu'ils avaient de la bonne semence, et montre que leur unique but était non de faire punir l'ennemi, mais de prévenir la perte du bon grain. Ils ne cherchent que les moyens de rémédier à un si grand mal.

Il leur ordonne d'épargner l'ivraie tant qu'elle sera mêlée parmi le froment, pour lui donner lieu de se changer, et de devenir froment elle-même. Que si ces hommes représentés par l'ivraie, ne font aucun usage de la bonté et de la patience du maître du champ, ils tomberont alors nécessairement dans les mains de l'inévitable justice : " Je dirai aux moisson-" neurs : Cueillez premièrement l'ivraie." Pourquoi " cueillez-vous premièrement l'ivraie ? " Afin de ménager les auditeurs qui se seraient effrayés si le bon grain eût été indifféremment cueilli avec le mauvais : " Liez-la en bottes pour " la brûler ; mais amassez le blé dans mon gre-" nier."

St. Jean Chrysostome

Exemple.

Cette séparation de l'ivraie d'avec le bon grain se fera d'une façon définitive au Jugement dernier, comme Notre Seigneur l'annonce lui-même :

Or, lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, avec tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa majesté. Toutes les nations seront assemblées devant lui ; et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs ; et il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche.

Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'établissement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger ; avoir soif, et que nous vous avons donné à boire ? Quand est-ce que nous vous avons vu sans asile, et que nous vous avons recueilli ; ou nu, et que nous vous avons vêtu ? Ou quand est-ce que nous vous avons vu malade, ou en prison, et que nous sommes venus à vous ? Et le Roi leur dira : En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous

l'avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.

Il dira ensuite à ceux qui seront à gauche : Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel, qui à été préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais sans asile, et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. Alors ils lui répondront, eux aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou avoir soif, ou sans asile, ou nu, ou malade, ou en prison, et que nous ne vous avons pas assisté ? Alors il leur répondra : En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait. Et ceux-ci iront au supplice éternel, mais les justes à la vie éternelle.

LE GRAIN DE SÉNEVÉ, LE LEVAIN

Voulant répondre à l'objection que ses Apôtres pouvaient lui faire sur la disproportion qui existait entre leur faiblesse et la tâche surhumaine qu'il devait leur confier, il leur proposa une autre parabole, en disant : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé, qu'un homme à pris et semé dans son champ. C'est la plus petite de toutes les semences ; mais lorsqu'elle a crû, elle est plus grande que tous les autres légumes, et elle devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent habiter sur ses branches.

Il leur dit encore une autre parabole : Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme a pris et mêlé dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée.

Jésus dit toutes ces choses au peuple en paraboles ; et il ne leur parlait pas sans paraboles, afin que s'accomplît ce qui avait été dit par le prophète : J'ouvrirai ma bouche en paraboles, je publierai des choses cachées depuis la création du monde.

Réflexions

Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout, vos villes, vos îles, vos châteaux, vos bourgades, vos conseils, vos camps, vos

tribus, vos décuries, le palais, le sénat, la pla
publique : nous ne vous laissons que vos tem
ples. Ne serions-nous pas bien propres à
guerre, même à forces inégales, nous qui no
laissons tuer si volontiers, si ce n'était une
nos maximes qu'il vaut mieux souffrir la mo
que de la donner? Sans même prendre l
armes, sans nous révolter, nous pourrions vou
combattre simplement en nous séparant
vous ; car si cette multitude d'hommes vou
eût quittés pour se retirer dans quelque cou
trée éloignée, la perte de tant de citoyens
tout état aurait décrié votre gouvernemen
et vous eût assez punis ; vous auriez été effrayé
de votre solitude, du silence, de l'étonnement d
monde, qui aurait paru comme mort : vou
auriez cherché à qui commander; il vous seraı
resté plus d'ennemis que de citoyens. A présen
la multitude des chrétiens fait que vos ennemi
paraissent en petit nombre.

TERTULLIEN

—Comme ce levain répand sa force invisibl
dans toute cette pâte, vous de même, mes dis
ciples vous changerez et vous convertirez l
monde entier. Mais considérez ici le sagesse du
Sauveur. Il tire toutes ses comparaisons de
choses ordinaires et naturelles, pour marquer
que si la nature dans ses ouvrages agit cer
tainement et infailliblement, lui qui est le
maître de la nature agira de même.

Et ne dites point : Que pourrons-nous faire
n'étant que douze, lorsque nous serons mêlés
avec tout un monde? Car c'est en cela même

qu'éclatera votre force, qu'étant mêlés avec le monde, vous vaincrez le monde. Comme le levain ne montre sa force que lorsqu'on l'approche de la pâte, et que non-seulement on l'en approche, mais qu'on l'y mêle et qu'on l'y confond, puisque non-seulement cette femme l'y met, mais qu'elle " l'y cache, " de même, lorsque vous serez au milieu des peuples et qu'ils vous environneront de toutes parts pour vous perdre, ce sera alors que vous en serez les vainqueurs. Et comme le levain se répand dans toute la pâte sans rien perdre de sa force, mais que peu à peu, il la change toute en lui-même, votre prédication aussi changera tous les peuples et les rendra semblables à vous. Ne craignez donc point tous les maux que je vous prédis. Tous ces obstacles seront votre gloire et vous surmonterèz tous vos ennemis.

St. Jean Chrysostome

—Ce n'est pas un spectacle peu étonnant que le triomphe de la religion chrétienne, et la chute du paganisme, après un combat qui tint le monde attentif durant trois cents ans. Que douze hommes nés au sein de la plus basse condition chez un peuple haï de tous les autres peuples, entreprennent de changer la face de l'univers, de réformer les croyances et les mœurs, d'abolir les cultes superstitieux qui partout étaient mêlés aux institutions politiques, de soumettre à une même loi ennemie de toutes les passions, les souverains et les sujets, les esclaves et leur maître, les grands, les faibles, les riches, les pauvres, les savants et

les ignorants ; et cela sans aucun appui ni de la force, ni de l'éloquence, ni du raisonnement, et au contraire, malgré l'opposition violente de tout ce qui possédait quelque pouvoir, malgré les persécutions des empereurs et des magistrats, la résistance intéressée des prêtres des idoles, les railleries et le mépris des philosophes, les fureurs du fanatisme : que ces hommes, en montrant aux nations l'instrument d'un supplice infâme, aient vaincu et le fanatisme de la multitude, et les philosophes, et les prêtres, et les magistrats, et les empereurs ; que la croix se soit élevée sur le palais des Césars, d'où étaient partis tant d'édits sanglants contre les disciples du Christ, et qu'en souffrant et mourant ils aient subjugué toutes les puissances humaines : c'est, dans l'histoire, un fait unique, prodigieux, et qui frappe d'abord comme une grande et visible exception à tout ce que l'on connaît de l'homme.

LAMENNAIS

EXEMPLE

Le jour de la Pentecôte étant venu, comme ils étaient tous assemblés en un même lieu, on entendit tout à coup venir du ciel comme le bruit d'un vent impétueux ; et toute la maison où ils faisaient leur demeure en retentit. Au même moment ils virent paraître comme des langues de feu dispersées, qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Tous alors furent remplis du Saint-Esprit, et commencèrent à parler en diverses

langues, selon que l'Esprit saint les faisait parler. Or il se trouvait dans Jérusalem des Juifs de toutes les nations qui sont sous le ciel, gens attachés à la religion. A ce bruit qui s'était fait, un grand monde s'assembla, et fut tout interdit de ce que chacun entendait les disciples parler en sa langue. Tous étaient dans l'étonnement, et, pleins d'admiration, ils disaient : Ces gens que voilà qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Et comment chacun de nous les avons-nous entendus parler la langue du pays où nous sommes nés.

Ils étaient donc tous dans l'étonnement, et se disaient avec admiration les uns aux autres : Que veut dire ceci ? Mais d'autres, se moquant, disaient : Ce sont des gens ivres. Alors Pierre, qui était là avec les onze, élevant la voix, leur parla ainsi : Vous, Juifs, et vous tous qui habitez Jérusalem, apprenez ce que j'ai à vous dire, et prêtez l'oreille à mes paroles ; car enfin ces gens-ci ne sont pas ivres, comme vous vous l'imaginez, puisqu'il n'est que la troisième heure du jour. Mais c'est ce qu'a dit le prophète Joël : Voici ce qui arrivera dans le dernier temps, dit le Seigneur : Je répandrai de mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards des révélations en songe. Et même dans ces temps-là je répandrai de mon Esprit sur les esclaves de l'un ou de l'autre sexe qui sont à moi, et ils prophétiseront ; je ferai voir en haut dans le ciel des phénomènes prodigieux ; et en bas sur la terre des choses

extraordinaires, du sang, du feu et des tourbillons de fumée. Le soleil s'obscurcira, et la lune paraîtra rougè comme du sang, avant que le jour du Seigneur, ce grand et célèbre jour, arrive. Et le temps viendra que quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Israélites, écoutez ce que j'ai à vous dire : Jésus de Nazareth, cet homme autorisé de Dieu parmi vous, par les miracles, les prodiges, et les effets surprenants que Dieu à opérés par lui au milieu de vous, comme vous le savez aussi vous-mêmes ; il a été livré par une disposition expresse de Dieu et selon sa prescience ; et vous l'avez fait mourir en le crucifiant par les mains des impies. Mais Dieu l'a ressucité, et l'a délivré de la peine du tombeau ; comme, en effet, c'était une chose impossible qu'il y demeurât. Car c'est pour lui que David parle en ces termes : Je me mettais toujours le Seigneur devant les yeux ; parce qu'il est à ma droite afin que je ne sois point ébranlé. C'est pour cela que mon cœur a senti des transports de joie, que ma langue a fait retentir des chants d'allégresse, et que ma chair encore trouvera son repos dans l'espérance ; parce que vous ne m'abandonnerez pas dans le tombeau, et vous ne permettrez pas que votre Saint se sente de la corruption. Vous m'avez montré le chemin de la vie, et vous me remplirez de joie en vous faisant voir à moi.

Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire hardiment que le patriarche David est mort, qu'il a été mis au tombeau, et que le lieu de sa sépulture se voit encore aujourd'hui parmi

nous. Etant donc prophète, et sachant que Dieu l'avait assuré avec serment, qu'un de ses descendants serait assis sur son trône ; et voyant, par un esprit prophétique, la résurrection du Christ, il a dit que le Christ n'a point été abandonné dans le sépulcre, et que sa chair ne s'est point sentie de la corruption. Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes tous témoins. Ayant donc été élevé par la puissance de Dieu, et après la promesse que lui avait faite son Père de donner le Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit que vous voyez, et que vous entendez. Car ce n'est pas David qui est monté au ciel ; cependant c'est lui qui dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que de vos ennemis je vous fasse un marchepied. Que toute la maison d'Israël sache donc très certainement que ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a fait le Seigneur et le Christ.

A ce discours ils eurent le cœur pénétré de componction, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : Nos frères, que ferons-nous ? Faites pénitence, leur répondit Pierre, et que chacun de vous reçoive le baptême au nom de Jésus-Christ pour la rémission de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit. Car la promesse vous regarde vous et vos enfants, et tous ceux qui sont éloignés, que le Seigneur notre Dieu appellera. Il appuya encore bien au long sur ce qu'il avait dit, et il les exhortait ainsi : Sauvez-vous en renonçant à ce siècle corrompu. Ceux qui se rendirent à son

discours reçurent le baptême, et le nombre fut en ce jour-là d'environ trois mille.

LE TRÉSOR, LA PERLE.

Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache, et dans sa joie, il va, vend tout ce qu'il a, et achète ce champ.

Le royaume des cieux est encore semblable à un marchand, qui cherche de bonnes perles. Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en est allé, a vendu tout ce qu'il avait, et l'a achetée.

Réflexions

Comme les deux paraboles " du grain " de sénevé et du levain " ont beaucoup de rapport ensemble, il se trouve aussi que celle du " trésor et de la perle " sont assez semblables. L'une et l'autre nous font entendre qu'il faut préférer la prédication de l'Evangile à tous les biens de la terre. Ces deux premières du sénevé et du levain en marquent la force, et ces deux dernières nous en font voir l'excellence. La prédication de l'Evangile croît comme " le " grain de sénevé ; " elle s'étend comme " le " levain" qui pénètre toute la pâte où on le mêle. Elle est aussi précieuse que " les perles, " et elle enrichit et sert à toutes choses comme " le tré- " sor. "

Nous n'y apprenons pas seulement à mépriser tout pour nous attacher uniquement à la parole évangélique, mais encore à le faire avec plaisir et avec joie. Car celui qui renonce à ses richesses pour suivre Dieu, doit être persuadé que bien loin de perdre il gagne beaucoup en y renonçant. Vous voyez donc, mes frères, que la parole et la vérité évangélique est cachée dans ce monde comme un trésor et que tous les biens y sont renfermés. On ne peut l'acheter qu'en vendant tout. On ne peut la trouver qu'en la cherchant avec la même ardeur qu'on cherche un trésor.

Car il y a deux choses qui nous sont entièrement nécessaires : le mépris des biens de la vie, et une vigilance exacte et continuelle. "Le royau-"me des cieux," dit Jésus Christ, " est sembla-"ble à un marchand qui cherche de belles per-"les, lequel en ayant trouvé une de grand prix, "va vendre tout ce qu'il avait et l'achète." Cette perle unique est la vérité qui est une et ne se divise point. Celui qui a trouvé cette perle précieuse sait bien qu'il est riche, mais sa richesse échappe aux autres, parce qu'il la cache, et qu'il peut tenir dans sa main ce qui le fait riche. Il en est de même de la parole et de la vérité évangélique. Celui qui l'a embrassée avec foi, et qui la renferme dans son cœur comme son trésor, sait bien qu'il est riche ; mais les infidèles ne connaissent point ce trésor, et ils nous croient pauvres parmi ces richesses.

St. Jean Chrysostome

Exemple

Comme Jésus se mettait en chemin, quelqu'un accourut, et fléchissant le genou devant lui, il lui demandait : Bon Maître, que ferai-je pour acquérir la vie éternelle ? Jésus lui dit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul. Tu connais les commandements : Ne commets pas l'adultère ; Ne tue pas ; Ne dérobe pas ; Ne porte pas de faux témoignage ; Ne fais tort à personne ; Honore ton père et ta mère. Il lui répondit : Maître, j'ai observé toutes ces choses depuis ma jeunesse. Jésus l'ayant regardé, l'aima, et lui dit : Il te manque une chose ; va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi.

LE FILET

Le royaume des cieux est encore semblable à un filet jeté dans la mer, et ramassant des poissons de toute espèce. Lorsqu'il est plein, les pêcheurs le tirent, et s'étant assis sur le bord du rivage, ils choisissent les bons et les mettent dans des vases, et rejettent les mauvais. Ainsi en sera-t-il à la fin du monde : les anges viendront, et sépareront les méchants du milieu des justes, et ils les jetteront dans la fournaise de feu. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Reflexions

En quoi cette parabole est-elle différente de celle de " l'ivraie, " puisque l'une et l'autre montre que de tous les hommes, les uns seront enfin sauvés, et les autres réprouvés ? Oui, en effet, nous voyons dans l'une et dans l'autre qu'une partie des hommes se perdent, mais d'une manière différente. Ainsi ceux qui étaient figurés par la parabole des semences se perdent, parce qu'ils n'écoutent point la parole de la vérité ; ceux qui sont figurés par l'ivraie se perdent, par leur doctrine hérétique, et par leurs erreurs : mais ces derniers périssent à cause du dérèglement de leurs mœurs et de leur mauvaise vie. Et ceux-ci sans doute sont les plus misérables de tous, puisqu'après avoir connu la vérité et avoir été pris dans " ce filet " spirituel, ils n'ont pu se sauver dans l'Eglise même.

Jésus-Christ marque en un endroit de l'Evangile qu'il séparera lui-même les bons d'avec les méchants, comme un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs ; et il dit ici au contraire, aussi bien que dans la parabole de l'ivraie, que ce discernement se fera par les anges ! " C'est ce " qui arrivera à la fin du monde. Les anges " viendront et sépâreront les méchants des jus- " tes, et les jetteront dans la fournaise du feu ; " c'est là qu'il y aura des pleurs et des grince- " ments de dents. " Le Sauveur parle quelquefois à ses disciples d'une manière plus simple et plus commune, et quelquefois aussi d'une ma-

nière plus élevée. Il interprète de lui-même cette parabole des poissons sans attendre qu'on l'interroge,pour inspirer encore plus de terreur. Car afin que vous ne croyiez pas qu'une fois jetés dehors les mauvais poissons n'auront plus à craindre,qu'ils en seront quittes pour une simple séparation, Jésus-Christ montre le châtiment qui les attend dehors en disant qu'ils "seront jetés dans la fournaise du feu," et il marque la violence de la douleur qu'ils souffriront en disant : "Là il y aura des pleurs et "des grincements de dents."

St. Jean Chrysostome

Exemple

Au sortir de Capharnaüm, Jésus suivit les bords du lac, et remontant vers le nord, s'arrêta à Bethsaïde, le village de ses premiers disciples. Les fils de Jonas et de Zébédée remontèrent dans leurs barques et pêchèrent toute la nuit ; car ils étaient pauvres, et la nécessité de gagner le pain du lendemain les ramenait à leur métier. Mais vainement sillonnèrent-ils la mer jusqu'au lever du jour ; ils ne prirent rien, même à ces heures propices entre toutes. Découragés,ils étaient revenus au rivage, quand Jésus y descendit ; ils aperçut les bateaux et ses disciples qui, descendus sur la grève, lavaient leurs filets. Il monta dans la barque de Simon, le pria de s'éloigner un peu de la terre, et, assis dans cette chaire, il enseignait le peuple.

Le soin de répandre laBonne Nouvelle ne l'empêchait pas de compatir aux inutiles fatigues

des pêcheurs ; quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : " Avance en pleine eau, " et à ses compagnons : " Jetez vos filets pour pêcher. " Simon répondit : " Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais sur votre parole je jetterai le filet. " Ils le jetèrent, et prirent une si grande quantité de poissons ; que les réseaux se rompaient. Trop éloignés pour être entendus de la barque voisine, ils firent signe à leurs compagnons de leur venir en aide. Ceux-ci vinrent, et la pêche remplit les deux bateaux de telle sorte, qu'ils étaient presque submergés. Ce que voyant, Simon Pierre se jeta aux genoux du Christ : " Retirez-vous de moi, Seigneur, dit-il, car je suis un homme pécheur. "

Par ce miracle, Jésus se révélait comme le maître de la nature. Pierre céda à l'épouvante commune aux Juifs, pour qui voir Dieu c'était mourir, et la même terreur s'empara de ceux qui étaient avec lui et des fils de Zébédée. Jésus les rassura tous : " Ne craignez point, dit-il, désormais vous serez pêcheurs d'hommes. "

C'était la seconde fois que le Seigneur adressait cette parole aux disciples, et il leur montrait par la pêche miraculeuse combien fécond serait le pouvoir qu'il leur conférait sur les âmes. Ce prodige figurait leur ministère : ils allaient quitter le lac de Génésareth pour la mer du siècle, vivre dans un labeur et un trouble continuels, sur des ondes plus agitées que celles du lac. Mais si leur emploi, de paisible devenait redoutable, par un juste retour, les

plus beaux prix leur étaient assurés : ils changeaient leur métier pour une mission céleste ; leurs grossiers engins pour les filets de l'Évangile, "qui ne tuent point ce qu'ils prennent, mais le conservent, et amènent à la lumière ce qu'ils tirent du fond de l'abîme." Les pêcheurs de Bethsaïde eurent-ils la pleine intelligence du symbole qu'on leur proposait ? Nous ne le pensons pas. Dieu pourtant leur en donna quelques lueurs, car leur effroi fit place à la confiance ; ils ne prièrent plus le Seigneur de s'éloigner, mais ramenèrent les barques au rivage et quittèrent tout pour le suivre.

LE ROI QUI RENTRE EN COMPTE AVEC SES SERVITEURS

PIERRE dit à Jésus : "Seigneur, combien de fois, si mon frère pèche contre moi," dois-je lui pardonner ? Jusqu'à sept fois ? L'apôtre croyait pousser loin l'indulgence, car les rabbis bornaient leur perfection à pardonner trois fois ; mais sous le règne du Christ, le pardon, comme l'amour, doit être infini. "Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, répondit le Seigneur, mais jusqu'à septante fois sept fois." Et pour bien faire comprendre avec quelle rigueur sa loi de miséricorde oblige, il mit sous les yeux des apôtres une de ces cours de l'Orient où le caprice d'un monarque élève et ruine tout d'un coup les plus hautes fortunes.

Le royaume des cieux a été comparé à un roi, qui voulut faire rendre leurs comptes à ses serviteurs. Et lorsqu'il eut commencé à faire rendre compte, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Mais comme il n'avait pas de quoi les rendre, son maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour acquitter la dette. Ce serviteur, se jetant à ses pieds, le priait, en disant : Ayez patience envers moi, et je vous rendrai tout. Touché de compassion, le maître de ce serviteur le laissa aller, et lui remit sa dette. Mais ce serviteur, étant sorti, trouva un de ses compagnons qui lui devait cent deniers ; et le saisissant, il l'étouffait, en disant : Rends-moi ce que tu me dois. Et son compagnon, se jetant à ses pieds, le priait, en disant : Aie patience envers moi, et je te rendrai tout. Mais il ne voulut pas ; et il s'en alla, et le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il lui rendît ce qu'il lui devait. Les autres serviteurs, ayant vu ce qui était arrivé, en furent vivement attristés, et ils allèrent raconter à leur maître tout ce qui s'était passé. Alors son maître le fit appeler, et lui dit : Méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette, parce que tu m'en avais prié ; ne fallait-il donc pas avoir pitié, toi aussi, de ton compagnon, comme j'avais eu pitié de toi? Et son maître, irrité, le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère de tout son cœur.

Reflexions

S'il nous commandait d'aimer nos ennemis et de leur pardonner pour eux-mêmes, son précepte pourrait nous paraître dur et rigoureux. Car il est vrai qu'à considérer précisément la personne d'un ennemi qui s'élève contre nous, nous n y trouvons rien que de choquant, rien qui ne nous pique et qui ne soit capable d'exciter le fiel le plus amer. Mais que fait Dieu ? Il se présente à vous, mon cher Auditeur ; et détournant vos yeux d'un objet qui les blesse, il vous ordonne de l'envisager lui-même. Il ne vous dit pas : C'est pour celui-ci, c'est pour celle-là que je vous enjoins de leur pardonner : mais il vous dit, c'est pour moi. Il ne vous dit pas, pardonnez-leur parce qu'ils le méritent : mais il vous dit, pardonnez-leur parce que je l'ai bien mérité moi-même. Il ne vous dit pas ayez égard à ce que vous leur devez ; mais il vous dit, ayez égard à ce qu'il m'est dû et à ce que je leur ai cédé. Ce fut ainsi que les enfants de Jacob touchèrent le cœur de Joseph, leur frère, qu'ils avaient si indignement vendu, et qu'ils obtinrent de lui le pardon de l'attentat même le moins pardonnable où leur envie les avait portés contre sa propre personne. Votre père, lui dirent-ils, et le nôtre nous a chargés de vous faire une demande en son nom : c'est que vous ne pensiez plus au crime de vos frères, et que vous oubliiez l'énorme injustice qu'ils ont commise envers vous. Au souvenir de Jacob, de ce père que Joseph aimait et dont il avait été si

tendrement aimé, ses entrailles s'émurent, les larmes lui coulèrent des yeux ; et bien loin d'éclater en menaces, et de reprocher à ces fratricides leur barbare inhumanité, il les rassura, il prit lui-même leur défense, et les excusa en quelque manière. Il se fit leur soutien et leur protecteur.

Or, chrétiens, ce n'est point au nom d'un père temporel, ni au nom d'un homme comme vous, c'est au nom du Père céleste, au nom d'un Dieu créateur, d'un Dieu rédempteur que je m'adresse à vous. Combien de fois peut-être, vous retraçant l'idée de ses bienfaits, vous êtes-vous écriés comme David, dans un renouvellement de piété et de zèle : Que vous donnerai-je ô mon Dieu, pour tout ce que vous m'avez donné ; et que ferai-je pour vous Seigneur, après tout ce que vous avez fait pour moi ? Combien de fois avez-vous désiré l'occasion où vous pussiez par une marque solide lui témoigner votre amour ? N'en cherchez point d'autre que celle-ci ; et dès que vous pardonnerez pour Dieu, comptez avec assurance que vous aimez Dieu.

BOURDALOUE

— Pas de défiance, pas de honte : ou plutôt rougisez de vos iniquités, mais ne désespérez pas, n'abandonnez pas la prière : allez, quoique vous ayez péché, apaiser votre Maître et lui donner occasion d'exercer sa clémence en vous pardonnant vos fautes : car si vous n'osez pas approcher, vous mettez obstacle à sa bonté

et vous l'empêchez autant qu'il est en vous, montrer combien son cœur est généreux. Ai pas de découragement, pas de langueur da nos prières. Quand nous serions tombés da le gouffre du vice, il peut nous en retirer bi vite. Personne n'a autant péché que le ma vais serviteur : il avait épuisé toutes les fo mes du vice ; c'est ce que montrent les dix mil talents : personne ne peut être plus vide bonnes œuvres que lui : aussi nous dit-on qu ne pouvait rien payer. Et cependant ce crim nel que tout conspirait à accuser, la prière es si puissante qu'elle l'a délivré. La prière est elle donc si efficace qu'elle puisse soustraire la punition et au châtiment celui qui, par se actions et ses œuvres mauvaises, s'est rendu coupable envers le Maître ? Oui, elle le peut, homme. Elle n'est pas seule en effet dans son entreprise: elle a l'aide et le soutien le plus fort, la miséricorde de ce Dieu à qui s'adresse la prière : c'est la miséricorde qui fait tout et qui donne à la prière sa puissance. C'est pour faire entendre cette vérité que l'évangéliste dit : *Son maître, ému de compassion, le renvoya et lui remis sa dette ;* nous faisant voir qu'avec la prière et avant la prière, c'est la miséricorde qui a tout fait.

St. Jean Chrysostome

Exemple

Jésus revenant de Béthanie se dirigeait vers Jérusalem où il allait rentrer en triomphe. La route que suivait Jésus, montant sur la colline des Oliviers, en atteint bientôt le sommet. A ce point, la ville sainte apparaît tout d'un coup, dressant ses blanches murailles au-dessus des ravins. Surprenante aujourd'hui pour le voyageur qui vient du Jourdain, cette vue l'était plus encore à l'époque où dans Jérusalem on voyait la merveille de l'Orient. Ceinte de tours et de remparts, couronnée de palais, elle s'étendait du couchant au levant comme pour étaler sa splendeur. Vers midi surtout, quand le soleil frappait les marbres blancs et les toits dorés du temple, le regard ébloui ne pouvait soutenir de tels feux. A cette vue, les apôtres éclatèrent en chants de triomphe: " Hosanna au fils de David! Béni le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur, et béni soit le règne de notre père David qui arrive! Hosanna, paix, gloire au plus haut des cieux! "

Au milieu des cris d'allégresse, Jésus se taisait; il s'était arrêté et contemplait la cité où il venait mourir. L'ingratitude de Sion avait comblé la mesure; le Sauveur pleura sur elle: " Si tu savais! dit-il, si tu savais, du moins dans ce jour qui t'est encore donné, ce que pourrait t'apporter la paix! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra le temps que tes

ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront, et te serreront de toutes parts, et te détruiront, toi et tes enfants écrasés sur le sol au milieu de toi, et ils ne laisseront en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée."

Nul autre que Jésus ne prévoyait alors cette catastrophe ; ses disciples le virent pleurer, ils entendirent ses prédictions et en reçurent quelque trouble, mais l'impression s'effaça bientôt. Tant de fois le front du Seigneur s'était assombri et ses larmes avaient coulé devant eux, qu'ils ne s'en étonnaient plus !

LE BON PASTEUR

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un larron. Mais, celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. A celui-ci le portier ouvre, et les brebis entendent sa voix, Il appelle ses propres brebis par leur nom, et il les fait sortir. Et lorsqu'il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles ; et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivent point un étranger, mais elles le fuient ; car elles ne connaissent pas la voix des étrangers.

Jésus leur dit cette parabole, mais ils ne comprirent pas de quoi il leur parlait. Jésus leur dit encore : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus sont des voleurs et des larrons, et les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte: si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera, et il sortira, et il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, égorger, et détruire. Moi, je suis venu pour que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment. Je suis le bon Pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, et celui qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, et abandonne les brebis, et s'enfuit; et le loup ravit et disperse les brebis. Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis. Je suis le bon Pasteur, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît, et que je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis, qui ne ne sont pas de cette bergerie ; celles-là aussi, il faut que je les amène, et elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'une seule bergerie et qu'un seul pasteur.

Réflexions

Cette nouvelle similitude du Maître rappelait une scène familière aux Juifs, une de ces bergeries qui peuplent les solitudes de Juda. Aujourd'hui encore elles ont gardé le même aspect. Un mur de pierre les entoure, large,

couronné de buissons épineux ; le berger et le troupeau s'y enferment pour la nuit, car dans l'ombre bien des ennemis les menacent : le loup rôde à l'entour, parfois la panthère franchit d'un bond la clôture, ou le voleur de nuit, trouvant l'étroite porte fermée, monte et se glisse le long du mur ; mais le berger veille, il écarte le danger, et au matin prenant sa houlette recourbée, il sort le premier de l'enceinte, compte une à une ses brebis, puis guide vers les pâturages le troupeau broutant sur ses pas. De temps en temps il pousse un cri et les brebis dispersées accourent ; mais que la voix d'un étranger retentisse, toutes s'arrêtent effrayées, lèvent la tête, et s'enfuient, " car elles ne connaissent pas la voix de l'étranger. "

Jésus traçait ainsi l'image de l'Église, bercail dont le Christ est la porte. Nul ne mérite le nom de pasteur, s'il n'entre par Jésus, et ne tire de lui sa mission. De faux bergers étaient venus avant lui égarant le troupeau de Dieu, mais, quelques dehors qu'ils affectassent, tous, prêtres, scribes, pharisiens, n'étaient que larrons entrés pour voler et perdre, ou bien encore, vils mercenaires, ils se mettaient peu en peine des brebis, et s'enfuyaient devant le loup, lui laissant le troupeau à disperser et à ravir.

L'ABBÉ C. FOUARD.

—Le Christ est la porte. Quiconque ne rentre pas dans la bergerie par lui, quiconque ne croit pas en lui, quelle que soit la pureté apparente de ses mœurs, celui-là est un voleur. Ainsi sont les païens, les philosophes de la gen-

tilité, les pharisiens, les hérétiques, et tous ceux qui cherchent leur propre gloire. Que les païens disent donc : Nous menons une vie régulière. S'ils ne rentrent pas par la porte, à quoi leur sert ce qui fait leur propre gloire ? Bien vivre doit nous servir à vivre éternellement ; car à celui qui n'aura pas la vie éternelle que lui servira cette vie régulière ? Car on ne peut dire qu'ils mènent une vie régulière ceux qui, soit par aveuglement, soit par orgueil, méprisent la fin pour laquelle on doit bien vivre. Il n'y a pour personne d'espérance certaine de vivre toujours, à moins de connaître le Christ qui est la vie, et à moins de rentrer dans le bercail par la porte..... Il faut non seulement qu'il proclame le seul vrai Christ, mais qu'il cherche la gloire du Christ et non la sienne propre ; car beaucoup en cherchant leur propre gloire ont dispersé les brebis du Christ au lieu de les rassembler. Le Seigneur est la porte, mais une porte étroite et basse ; celui qui veut rentrer par cette porte doit s'abaisser pour ne pas se blesser la tête. Celui qui ne s'humilie pas, mais s'enorgueillit, celui-là veut franchir la muraille ; mais celui-là s'élève pour tomber.

St. Augustin

—Divin Pasteur de nos âmes, qu'il est grand votre amour pour vos heureuses brebis ! Vous allez jusqu'à donner votre vie pour qu'elles soient sauvées. La fureur des loups ne vous fait pas fuir ; vous vous donnez en proie, afin de détourner d'elles la dent meurtrière qui voudrait les dévorer. Vous êtes mort en notre place, parce que vous étiez notre Pasteur. Nous

ne nous étonnons plus que vous ayez exigé de Pierre plus d'amour que vous n'en attendiez de ses frères : vous vouliez l'établir leur Pasteur et le nôtre. Pierre a pu répondre avec assurance qu'il vous aimait, et vous lui avez conféré votre propre titre avec la réalité de vos fonctions, afin qu'il vous suppléât quand vous aurez disparu à nos regards. Soyez béni, divin Pasteur ; car vous avez songé aux besoins de votre bergerie qui ne pouvait se conserver Une, si elle eût eu plusieurs Pasteurs, sans un Pasteur suprême. Pour nous conformer à vos ordres, nous nous inclinons avec amour et soumission devant Pierre, nous baisons avec respect ses pieds sacrés ; car c'est par lui que nous nous rattachons à vous, c'est par lui que nous sommes vos brebis. Conservez-nous, ô Jésus, dans la bergerie de Pierre qui est la vôtre. Éloignez de nous le mercenaire qui voudrait usurper la place et les droits du Pasteur. Intrus dans la bergerie par une profane violence, il affecte les airs de maître ; mais il ne connaît pas les brebis, et les brebis ne le connaissent pas. Attiré, non par le zèle, mais par la cupidité et l'ambition, il fuit à l'approche du danger. Quand on est mû que par des intérêts terrestres, on ne sacrifie pas sa vie pour autrui ; le pasteur schismatique s'aime lui-même ; ce n'est pas vos brebis qu'il aime ; pourquoi donnerait-il sa vie pour elles ? Gardez-nous de ce mercenaire, ô Jésus ! Il nous séparerait de vous, en nous séparant de Pierre que vous avez établi votre Vicaire. Nous n'en voulons pas connaître d'autre. Anathème à quiconque voudrait nous

commander en votre nom, et ne serait pas envoyé de Pierre ! Faux pasteur, il ne poserait pas sur la pierre du fondement, il n'aurait pas les clefs du Royaume des cieux ; il ne pourrait que nous perdre. Accordez-nous, ô bon Pasteur, de demeurer toujours avec vous et avec Pierre dont vous êtes le fondement, comme il est le nôtre, et nous pourrons défier toutes les tempêtes. Vous l'avez dit, Seigneur : " L'homme sage a bâti sa maison sur le rocher ; les " pluies ont fondu sur elle, les fleuves se sont " déchaînés, les vents ont soufflé, toutes ces " forces se sont ruées sur la maison, et elle n'est " pas tombée, parce qu'elle était fondée sur la " pierre. "

DOM GUÉRANGER

EXEMPLE

L'amour de Notre Seigneur se manifeste dans le soin qu'il prend à nous laisser d'autres lui-même avant de remonter vers son Père. Il est le Bon Pasteur, mais d'autres partageront avec lui le soin de ses brebis.

Selon le décret éternel, l'Homme-Dieu, après quelques jours encore, doit cesser d'être visible ici-bas. La terre ne le reverra plus qu'à la fin des temps, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts. Cependant il ne saurait abandonner cette race humaine pour laquelle il s'est offert en sacrifice sur la croix, qu'il a vengée de la mort et de l'enfer en sortant victorieux du tombeau. Il demeurera son Chef dans les cieux ; mais sur la terre qu'aurons-nous pour suppléer à sa présence ? nous aurons

l'Église. C'est à l'Église qu'il va laisser toute son autorité sur nous ; c'est entre les mains de l'Église qu'il va remettre le dépôt de toutes les vérités qu'il a enseignées ; c'est l'Église qu'il va établir dispensatrice de tous les moyens de salut qu'il a destinés aux hommes.

Cette Église est une société dans laquelle tous les hommes sont appelés à entrer : société composée de deux sortes de membres, les uns gouvernant et les autres gouvernés, les uns enseignant et les autres enseignés, les uns sanctifiant et les autres sanctifiés. Cette société immortelle est l'Épouse du Fils de Dieu : c'est par elle qu'il produit ses élus. Elle est leur mère unique : hors de son sein le salut ne saurait exister pour personne.

Mais comment cette société subsistera-t-elle ? Comment traversera-t-elle les siècles et arrivera-t-elle ainsi jusqu'au dernier jour du monde ? qui lui donnera l'unité et la cohésion ? quel sera le lien visible entre ses membres, le signe palpable qui la désignera comme la véritable Épouse du Christ, dans le cas où d'autres sociétés prétendraient frauduleusement lui ravir ses légitimes honneurs ? Si Jésus eût dû rester au milieu de nous, nous ne courrions aucun risque ; partout où il est, là est aussi la vérité et la vie ; mais " il s'en va, " nous dit-il, et nous ne pouvons encore le suivre. Ecoutez donc, et apprenez sur quelle base il a établi la légitimité de son Épouse.

Durant sa vie mortelle, étant un jour sur le territoire de Césarée de Philippe, ses Apôtres

assemblés autour de lui, il les interrogea sur l'idée qu'ils avaient de sa personne. L'un d'eux, Simon, fils de Jean ou Jonas, et frère d'André, prit la parole, et lui dit : " Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant." Jésus reçut avec bonté ce témoignage qu'aucun sentiment humain n'avait suggéré à Simon, mais qui sortait de sa conscience divinement inspirée à ce moment ; et il déclara à cet heureux apôtre que désormais il n'était plus Simon, mais Pierre. Le Christ avait été désigné par les Prophètes sous le caractère symbolique de la pierre ; en attribuant aussi solennellement à son disciple ce titre distinctif du Messie, Jésus donnait à entendre que Simon aurait avec lui un rapport que n'auraient pas les autres Apôtres. Mais Jésus continua son discours. Il avait dit à Simon : " Tu es Pierre ;" il ajouta :" et sur " cette Pierre je bâtirai mon Église."

Pesons ces paroles du Fils de Dieu : "Je bâti-"rai mon Église." Il a donc un projet : celui de bâtir une Eglise. Cette Église, ce n'est pas maintenant qu'il la bâtira ; cette œuvre est encore différée ; mais ce que nous savons déjà avec certitude, c'est que cette Église sera bâtie sur Pierre. Pierre en sera le fondement, et quiconque ne posera pas sur Pierre ne fera pas partie de l'Église. Écoutons encore : " Et "les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre "mon Église." Dans le style des juifs les *portes* signifient les *puissances:* ainsi l'Église de Jésus sera indestructible, malgré tous les efforts de l'enfer. Pourquoi ? parce que le fondement que Jésus lui aura donné sera inébranlable.

Le Fils de Dieu continue : " Et je te donnerai " les clefs du Royaume des cieux." Dans le langage des juifs les *clefs* signifient le pouvoir de gouvernement, et dans les paraboles de l'Évangile le *Royaume de Dieu* signifie l'Église qui doit être bâtie par le Christ. En disant à Pierre, qui ne s'appellera plus Simon : " Je te " donnerai les clefs du Royaume des cieux, " Jésus s'exprimait comme s'il lui eût dit : " Je " te ferai le Roi de cette Église, dont tu seras " en même temps le fondement, " Rien n'est plus évident ; mais ne perdons pas de vue que toutes ces magnifiques promesses regardaient l'avenir.

Or, cet avenir est devenu le présent. Nous voici arrivés aux dernières heures de Jésus ici-bas. Le moment est venu où il va remplir sa promesse, et fonder le Royaume de Dieu, cette Église qu'il devait bâtir sur la terre. Fidèles aux ordres que leur avaient transmis les Anges, les Apôtres se sont rendus en Galilée. Le Seigneur se manifeste à eux sur le bord du lac de Tibériade, et après un repas mystérieux qu'il leur a préparé, pendant qu'ils sont tous attentifs à ses paroles, il interpelle tout à coup son disciple : " Simon, fils de Jean, lui dit-il, m'aimes-tu ? " Remarquons qu'il ne lui donne pas en ce moment le nom de Pierre ; il se replace au moment où il lui dit autrefois : " Simon, fils de Jonas, tu es Pierre ; " il veut que les disciples sentent le lien qui unit la promesse et l'accomplissement. Pierre, avec son empressement accoutumé, répond à l'interrogation de son maître : " Oui, Seigneur ; vous savez que je vous aime,"

Jésus reprend la parole avec autorité : " Pais " mes agneaux, " dit-il au disciple. Puis, réitérant la demande, il dit encore : " Simon, fils de " de Jean, m'aimes-tu ? " Pierre s'étonne de l'insistance avec laquelle son maître semble le poursuivre ; toutefois il répond avec la même simplicité : " Oui, Seigneur ; vous savez que je " vous aime. " Après cette réponse, Jésus répète les mêmes paroles d'investiture : " Pais mes " agneaux. "

Les disciples écoutaient ce dialogue avec respect ; ils comprenaient que Pierre était encore une fois mis à part, qu'il recevait en ce moment quelque chose qu'ils ne recevraient pas eux-mêmes. Les souvenirs de Césarée de Philippe leur revenaient à l'esprit, et ils se rappelaient les égards particuliers que leur maître avait toujours eus pour Pierre depuis ce jour. Cependant, tout n'était pas terminé encore. Une troisième fois, Jésus interpelle Pierre : " Simon fils de Jean, m'aimes-tu ? " A ce coup l'apôtre n'y tient plus. Ces trois appels que fait Jésus à son amour ont réveillée n lui le triste souvenir des trois reniements qu'il eut le malheur de prononcer devant la servante de Caïphe. Il y sent une allusion à son infidélité encore si récente, et c'est en demandant grâce qu'il répond cette fois encore avec plus de componction que d'assurance : " Seigneur, dit-il, tout vous est connu ; vous savez que je vous aime . " Alors le Seigneur mettant le dernier sceau à l'autorité de Pierre pronon ce ces paroles imposantes " Pais mes brebis.

Voilà donc Pierre établi Pasteur par celui-là même qui nous a dit : " Je suis le bon Pasteur. " D'abord le Seigneur a donné à son disciple et par deux fois, le soin des *agneaux* ; ce n'était pas encore l'établir Pasteur ; mais quand il le charge de paître aussi les *brebis*, le troupeau tout entier est placé sous son autorité. Que l'Église paraisse donc maintenant, qu'elle s'élève, qu'elle s'étende ; Simon fils de Jean en est proclamé Chef visible. Est-elle un édifice cette Église ? il est la Pierre fondamentale. Est-ellé un Royaume ? il en tient les Clefs, c'est-à-dire le sceptre. Est-elle une bergerie ? il en est le Pasteur.

Oui, elle sera une bergerie, cette Église que Jésus organise en ce moment, et qui se révèlera au jour de la Pentecôte. Le Verbe de Dieu est descendu du ciel " pour réunir en un les les enfants de Dieu " qui auparavant étaient dispersés, " et le moment approche où il n'y "aura qu'une bergerie et un seul Pasteur. " Nous vous bénissons, nous vous rendons grâces, ô notre divin Pasteur ! C'est par vous qu'elle subsiste et qu'elle traverse les siècles recueillant et sauvant toutes les âmes qui se confient à elle, cette Église que vous fondez en ces jours. Sa légitimité, sa force, son unité, lui viennent de vous son Pasteur tout puissant et tout miséricordieux. Nous vous bénissons aussi et nous vous rendons grâces, ô Jésus, pour la prévoyance avec laquelle vous avez pourvu au maintien de cette légitimité, de cette force, de cette unité en nous donnant Pierre votre

vicaire, Pierre notre Pasteur en vous et par vous, Pierre à qui brebis et agneaux doivent obéissance, Pierre en qui vous demeurez visible, ô notre divin Chef, jusqu'à la consommation des siècles.

DOM GUÉRANGER.

LE BON SAMARITAIN

LE divin Maître traversait en ce temps la région montueuse qui s'étend de Jéricho à Jérusalem. Le chemin qu'il suivait, justement appelé "la route sanglante," s'élève à travers des collines dont les blanches crêtes semblent les vagues d'une mer battue par la tourmente. Dans ce désert, le voyageur est souvent assailli par les Bédouins, et reste blessé, exposé à la mort, si quelque passant charitable ne le secourt.

Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba au milieu des voleurs, qui le dépouillèrent, et, après l'avoir couvert de blessures, s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Or, il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin ; et l'ayant vu, il passa outre. Pareillement, un lévite qui se trouvait en cet endroit, le vit et passa outre. Mais un Samaritain, qui était en voyage, vint près de lui, et, le voyant, fut touché de compassion. Et s'étant approché, il banda ses plaies, et y versa de l'huile et du vin; puis, le plaçant sur sa mon-

ture, il le conduisit dans une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers, et les donna à l'hôtelier, et dit : Aie soin de lui ; et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour.

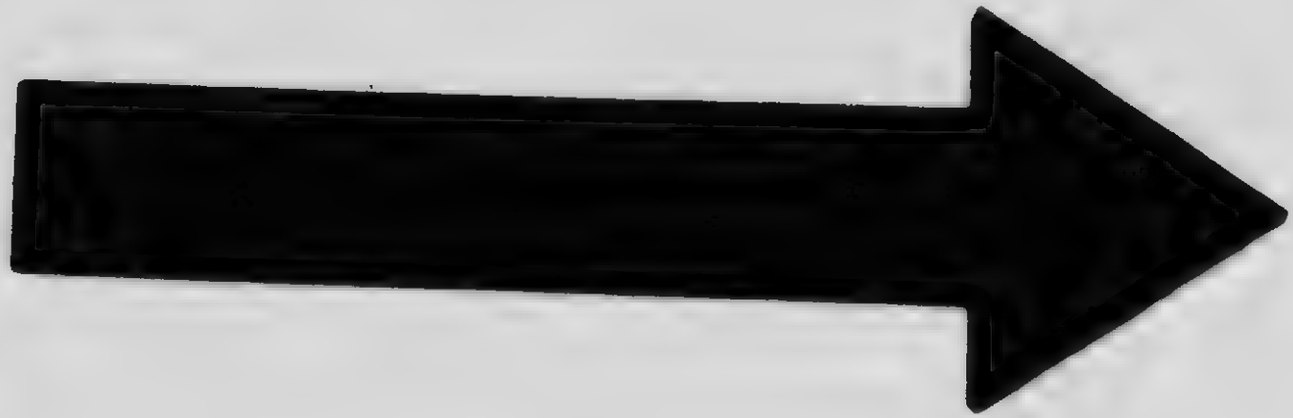
Réflexions

Il est indubitable que par cette parabole est décrite la chute originelle. Remarquez d'abord l'exactitude de cette comparaison. Cet homme, c'est Adam, le père et le chef de tout le genre humain, en qui tous ont péché ; Jérusalem représente l'état d'innocence, que nous avons perdue en recevant cette vie mortelle et misérable, désignée, et avec raison, par Jéricho (1), vie pleine d'incertitude, de peines et de vicissitudes. Par les voleurs il faut entendre le démon et ses anges, qui attaquèrent l'homme tandis qu'il descendait et parce qu'il descendait : car s'il ne s'était pas éloigné de Dieu dans son cœur, la tentation qu'il aurait rencontrée hors de lui, n'aurait pu lui être nuisible. Enfin le vol dont ce voyageur est victime, les blessures qu'il reçoit, représentent la perte de la justice originelle ; ce que chacun comprendra en considérant que ce don ineffable conférait deux avantages : d'abord il élevait l'homme à une fin supérieure à toutes les forces naturelles, et ensuite contenait sous l'empire absolu de la raison la partie inférieure de nous-mêmes, et

(1) Jéricho signifie Lune, et par extension indique aussi l'inconstance que représentent bien les variations incessantes de la lune

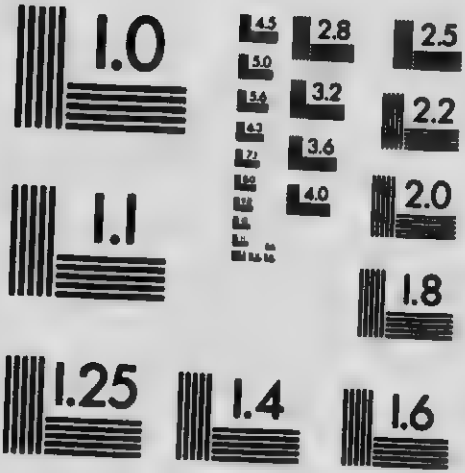
ainsi prévenait les écarts de la concupiscence qui, autrement, résultent de notre nature. Donc la privation de la grâce originelle fut un vol, parce qu'elle nous détourna de notre fin qui est le bonheur surnaturel ; mais ce fut aussi une blessure, car la perte de l'innocence originelle eut pour résultat de nous enlever la perfection même naturelle. C'est de là qu'est venue cette faiblesse que nous éprouvons lorsqu'il s'agit d'observer la loi naturelle, comme s'exprime l'Apôtre : " Je suis charnel, étant vendu pour être assujetti au péché."—Et ailleurs. " Je sens dans mes membres une autre loi opposée à la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? (Rom. VII. 14 — 24) C'est pourquoi les théologiens empruntant leur façon de parler à cette parabole, ont coutume de dire que l'homme, par la faute originelle, a été dépouillé des dons gratuits que Dieu avait ajoutés à sa nature et blessé même dans les dons proportionnés à sa nature: ce que le Concile de Trente exprime en d'autres termes, enseignant que le libre arbitre, en l'homme, n'a pas été détruit, bien qu'il ait été diminué et porté au mal.

Or, il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin ; et l'ayant vu, il passa outre. Pareillement, un lévite qui se trouvait en cet endroit, le vit et passa outre. Le prêtre et le lévite qui, voyant cet homme blessé, continuent leur chemin, ne signifient pas autre chose que le sacerdoce de l'Ancien Testament,



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

dont les cérémonies et les préceptes, purent bien indiquer quelles étaient les plaies du monde souffrant, mais ne purent les guérir, car "il est impossible, avec le sang des taureaux et des boucs, d'effacer les péchés."—Et en effet, la Loi avait été donnée, les Prophètes étaient apparus, et jamais on n'avait trouvé le remède qui pût rendre la santé.—"Il y avait dans la loi, dit St. Bonaventure, des figures, des onctions, mais elles ne pouvaient guérir, car la maladie était mortelle, et l onction extérieure. Aussi l'Apôtre dit dans son Epître aux Hébreux : (Ch. IX.) les sacrements de l'ancienne loi ne pouvaient *rendre juste et parfaite la conscience de ceux qui rendaient à Dieu ce culte ; puisqu'ils ne consistaient qu'en des viandes, des breuvages, en diverses ablutions du corps.* Donc puisqu'ils purifiaient le corps et que la blessure mortelle était dans l'âme, ils ne pouvaient guérir. C'est pourquoi Isaïe s'écriait : *Ce n'est que blessure, et contusion, et plaie enflammée, qui n'a pas été bandée, à qui on n'a pas appliqué de remède, et qu'on n'a point adoucie avec l'huile.* Pour que quelqu'un pût composer ces onguents salutaires, il lui fallait appliquer une onction spirituelle et une vertu vitale : le Christ le fit. Alors qu'il unit notre chair mortelle à sa propre vie, celui qui était la vie mourut, et ainsi il composa le remède qui pouvait rendre la vie aux morts et c'est dans la mort du Christ que les sacrements puisent leur efficacité. A la fin de cette parabole, ce mode de rédemption et de guérison est admirablement décrit.

Le prêtre et le lévite hébreux s'étant éloignés, voici enfin qu'arrive, près du blessé, cet étranger samaritain, qui ayant la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu; pour nous autres hommes et pour notre salut il descendit des cieux, et entra résolument dans le chemin de la vie présente. *Il vint*, dis-je, *auprès du voyageur* et, *le voyant, fut touché de compassion*, quand prenant la forme de l'esclave, en se rendant semblable aux hommes, " s'approchant de nous par compassion, et devenant notre voisin en nous apportant ses consolations, poussé par un sentiment de miséricorde." (Bède). Mais, il ne pouvait se contenter d'un sentiment de compassion stérile; aussi *s'étant approché, il banda ses plaies, et y versa de l'huile et du vin; puis, le plaçant sur sa monture, il le conduisit dans une hôtellerie, et prit soin de lui.* Cette monture c'est son corps dont il se servit pour venir jusqu'à nous, sur cette monture il plaça le blessé, en portant nos péchés sur le bois de la croix, les bandages qui recouvrent les plaies, l'huile et le vin répandus, signifient le remède que nous trouvons dans les sacrements, que Dieu institua pour guérir les plaies infligées par le péché. Enfin l'hôtellerie c'est l'Eglise qu'il fonda lui-même sur la terre afin qu'elle servît à réconforter les voyageurs qui se rendent du temps à la patrie éternelle.

Comme il n'était pas permis au Samaritain de rester plus longtemps sur la terre, mais qu'il devait retourner là d'où il venait, c'est

pourquoi, *le lendemain*, c'est-à-dire après sa passion et sa résurrection, sur le point de monter vers son Père, il confia à des gardiens vigilants l'homme que dans sa charité ineffable il avait arraché à la mort. *Et il tira deux deniers, et les donna à l'hôtelier, et dit : Aie soin de lui ; et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour.* L'hôtelier c'est la hiérarchie apostolique, que le Rédempteur établissait sur l'Eglise, au moment de partir. Les deux deniers, suffisant à tous les soins nécessaires pour rendre la santé et parfaire la guérison, sont la doctrine de l'Évangile et les sacrements de la Loi nouvelle. St Matthieu parle de ces deux deniers au chapitre XXVIII, 19: "Allez, *enseignez*.....et *baptisez* au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit." Car le baptême est la porte de tous les sacrements. Enfin, après ces recommandations suprêmes, le divin Samaritain disparut ; " car en présence de ses disciples, il s'éleva, et une nuée le déroba à leurs yeux. " (Act. I. 9) Toutefois, en partant il promettait de revenir sûrement un jour : *à mon retour*, dit-il. Bien plus, au moment même où il pénétrait au plus haut des cieux, alors que ses disciples tenaient encore les yeux élevés, il voulut que sa promesse fût de nouveau confirmée par la bouche des anges, en ces termes : " Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus, qui en se séparant de vous s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. " Oui, c'est ainsi qu'il viendra, la guérison étant

complète, s'unir ceux qu'il aura rachetés ; afin que là où il est, nous soyons aussi avec lui, participant à son bonheur ; aussi St. Ambroise dit-il : "Quand reviendrez-vous, Seigneur, si ce n'est au jour du jugement ? Car bien que vous soyez partout et demeurant au milieu de nous, nous ne vous voyons pas ; un jour viendra où toute chair vous [illegible] revenir. Vous rendrez alors ce que vous devez. Bienheureux ceux dont vous êtes le débiteur ! Plaise à Dieu que nous soyons aussi capables d'être débiteurs ; que nous puissions rendre ce que nous avons reçu, et que nous ne comptions pas avec orgueil sur notre sacerdoce ou sur le ministère confié ! Comment rendrez-vous, Seigneur Jésus ? .... Vous rendrez.... lorsque vous direz : "Courage bon serviteur, parce que tu as été fidèle en de petites choses, je t'établirai sur de plus grandes."

L. Billot. S. J.

Exemple

Jésus-Christ seul, en tant que Dieu, pouvait guérir notre âme, seul aussi par sa propre puissance il pouvait ressusciter les corps. Il se montre bien le bon Samaritain dans tous les prodiges qu'il accomplit durant sa vie en faveur des malades et des pécheurs. La résurrection de Lazare nous suffira comme preuve.

Jésus se trouvait encore en Pérée, quand un messager arriva de Béthanie, village proche de Jérusalem, et lui dit ces mots : "Seigneur, celui que vous aimez est malade." Lazare, l'ami de

Jésus, était atteint d'un mal redoutable, et ses deux sœurs dépêchaient en toute hâte vers le Maître, croyant assez faire que de l'avertir, car son cœur leur était connu ; Marie surtout en avait éprouvé la tendresse, au jour où elle oignit le Sauveur de parfums et l'essuya de ses cheveux. Nul doute qu'il n'accourût et ne conjurât le danger. Jésus se contenta d'écouter le message et de répondre : " Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle." Puis il demeura encore deux jours dans le même lieu, non par oubli ni indifférence, car " il aimait Marthe et Marie sa sœur et Lazare, " mais attendant l'heure d'en haut.

A Béthanie cependant l'impatience était vive, et du plateau où est situé le village, plus d'une fois le regard des deux sœurs, errant des montagnes de la Pérée au sentier qui monte vers Béthanie, parcourut avidement la route du Sauveur. Vaine attente : Lazare mourut.

Selon la coutume des pays chauds, le corps lavé, entouré de parfums et de bandelettes, fut aussitôt porté dans la grotte funéraire et le deuil commença. Il attira un nombreux concours, car, la famille de Lazare occupant un rang distingué, les Juifs de marque vinrent en foule de Jérusalem. Pendant trois jours les lamentations ordinaires retentirent dans la demeure et près du tombeau ; Marthe et Marie, les pieds nus, la tête voilée, s'étaient assises à terre et gémissaient, tandis qu'autour d'elles, amis, voisins, pleureuses s'unissaient à leur deuil.

Au troisième soir, l'âme, d'après les croyances juives, cessait de voltiger au-dessus du cadavre. Le sépulcre était alors visité pour la dernière fois, le linceul ramené sur le visage du mort, et une pierre scellait pour toujours ce que les rabbins appelaient " la maison de l'éternité. "

Il semblait que tout fût fini pour Lazare; mais Jésus, qui était resté depuis deux jours sans parler de Béthanie, dit tout à coup à ses disciples : " Retournons en Judée. — Maître, répondirent ceux-ci, il y a peu de temps que les Juifs vous cherchaient pour vous lapider, et vous allez encore vous mettre entre leurs mains ! " Le Seigneur essaya de calmer leurs craintes en expliquant que sa mission était comme les douze heures du jour, dont nul ne saurait par force abréger la durée : la providence du Père veillait sur lui ; une lumière divine guidait ses pas, il ne devait se heurter et périr qu'à l'heure marquée où les ténèbres l'envelopperaient. Puis, leur découvrant le motif de son départ, " Notre ami Lazare dort, dit-il, et je vais le réveiller de son sommeil.—Seigneur, répondirent les apôtres, s'il dort, il sera sauvé. " Ils oubliaient de quel sommeil le Maître avait tiré la fille de Jaïre, et toujours lents à comprendre, ils crurent qu'il parlait de l'assoupissement qui dans certaines maladies est un indice de guérison. Alors Jésus leur dit clairement : " Lazare est mort, et je me réjouis à cause de vous de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. Mais allons vers lui. " Ces mots renouvelèrent leurs alarmes ; ils hésitaient à le suivre ; Thomas les

entraîna : "Allons, dit-il, généreusement, allons et mourons avec lui."

Jésus partant aussitôt traversa la vallée du Jourdain, et arriva le lendemain à Béthanie. Il s'arrêta à l'entrée du village, car si la foule s'était écoulée après le repas funèbre du troisième jour, de nombreux amis restaient encore près des deux sœurs. Jésus les savait puissants à Jérusalem, liés aux sanhédrites et partageant leurs erreurs ; il chercha donc à ne pas exciter l'attention, mais il ne put longtemps dissimuler sa présence, car tandis que Marie restait à la maison plongée dans la tristesse, Marthe avait repris son activité extérieure,et elle connut l'arrivée du Maître ; venant à lui : "Seigneur, dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que même à présent Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.—Votre frère ressuscitera, lui dit Jésus. —Je le sais, lui répondit-elle, il ressuscitera dans la résurrection au dernier jour." Marthe comprenait mal la promesse du Sauveur, et n'y voyait qu'une des consolations qu'on lui prodiguait depuis trois jours. Le Christ lui rappela qui il était par ces paroles dont l'Église se sert pour adoucir nos deuils : "Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand il serait mort, il vivra. Et celui qui vit et qui croit en moi ne mourra point à jamais. Le croyez-vous ainsi ?—Oui, Seigneur, dit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui est venu en ce monde."

La foi aveugle plus que l'intelligence des

paroles de Jésus, inspirait à Marthe cette confession ; Marie la contemplative devait mieux entendre de si hautes vérités. Sa sœur le comprit et courut l'appeler. Elle la trouva dans la maison assise à terre, toute à sa douleur. S'approchant en secret : " Le Maître est là, dit-elle, il vous demande. " A l'instant Marie se leva et vint à Jésus. " Les Juifs qui étaient avec elle dans la maison et la consolaient, voyant qu'elle partait si vite, la suivirent en disant : "Elle va pleurer au tombeau. " En sortant du village, ils aperçurent Jésus entouré de ses disciples attendant au lieu même où Marthe l'avait rencontré. A sa vue, Marie se prosterna, répétant le reproche que les deux sœurs depuis trois jours se disaient entre elles : " Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. " Elle n'ajouta rien ; ses larmes parlaient et priaient. Autour d'elle, les Juifs semblaient oublier de haïr le Christ ; comme Marie, ils pleuraient. Tant d'amour et de désolation remua Jésus ; il frémit en son esprit et se troubla lui-même : " Où l'avez-vous mis ? dit-il.—Seigneur, venez et voyez ! " Et Jésus pleura.

" Voyez comme il l'aimait, " dirent les Juifs. Mais chez quelques-uns l'amertume se mêlait à la pitié : " Eh quoi ! ajoutaient ceux-là, ne pouvait-il pas empêcher que Lazare mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ? " Jésus entendit le reproche, et de nouveau frémissant en lui-même, il marcha vers le tombeau. Selon l'usage des Juifs opulents, c'était

une caverne creusée dans le rocher, et fermée par une pierre : "Otez la pierre," dit-il. Marthe s'y opposa : " Maître, il sent déjà mauvais, il y a quatre jours qu'il est mort.—Ne vous ai-je pas dit, reprit le Seigneur, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ?" La pierre fut roulée loin du sépulcre, et le cadavre apparut. Les deux sœurs et leurs amis entouraient le Maître, les regards fixés sur la grotte. Jésus s'approcha, et levant les yeux en haut : " Mon Père, dit-il, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté. Pour moi, je savais que vous m'écoutez toujours, mais je parle ainsi à cause de ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé." Puis il cria d'une voix forte : " Lazare ! sortez !" Et le mort sortit à l'instant, les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un linge. A cette vue, tous demeuraient muets d'épouvante. " Déliez-le, dit Jésus, et laissez-le aller." Le suaire du visage tomba, les bandelettes tombèrent, et Lazare fut plein de vie.

LE RICHE INSENSÉ

ALORS quelqu'un de la foule lui dit : Maître, dites à mon frère de partager avec moi notre héritage. Mais Jésus lui répondit : Homme, qui m'a établi sur vous juge ou faiseur de partages ? Puis il leur dit : Voyez, et

gardez-vous de toute avarice ; car un homme fût-il dans l'abondance, sa vie ne dépend pas des biens qu'il possède. Il leur dit ensuite cette parabole : Le champ d'un homme riche lui rapporta des fruits abondants. Et il pensait en lui-même, disant : Que ferai-je ? car je n'ai pas où serrer mes fruits. Et il dit : Voici ce que je ferai : j'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai tous mes produits et mes biens. Et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de bien en réserve pour de nombreuses années ; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. Mais Dieu lui dit : Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme ; et ce que tu as préparé, à qui sera-ce ? Ainsi en est-il de celui qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est pas riche pour Dieu.

Réflexions

Elles nous seront d'abord fournies par Notre Seigneur lui-même. C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez point inquiets pour votre vie, de ce que vous mangerez ; ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus. La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement. Considérez les corbeaux ; ils ne sèment ni ne moissonnent ; ils n'ont ni cellier, ni grenier ; cependant Dieu les nourrit. Combien ne valez-vous pas plus qu'eux ! Mais qui de vous, en réfléchissant, peut ajouter à sa taille une coudée ? Si donc vous ne pouvez pas même ce qu'il y a de moindre, pourquoi vous inquiétez-

vous des autres choses ? Considérez les lis, comme ils croissent : ils ne travaillent, ni ne filent ; cependant, je vous le dis, Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe qui est aujourd'hui dans les champs, et qui demain sera jetée au four, combien plus vous-mêmes, hommes de peu de foi ? Et vous, ne vous préoccupez pas de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez, et ne vous élevez pas si haut. Car ce sont les païens du monde qui recherchent toutes ces choses ; mais votre Père sait que vous en avez besoin. C'est pourquoi, cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. Ne craignez point, petit troupeau ; car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumônes ; faites-vous des bourses qui ne s'usent point, un trésor inépuisable dans les cieux, dont le voleur n'approche pas et que le ver ne détruise pas. Car où est votre trésor, là aussi sera votre cœur.

" Vous avez besoin," dit-il, " de toutes " ces choses ; " comme s'il disait : ce ne sont pas là des choses superflues, et dont Dieu puisse vous laisser manquer, lui qui ne dédaigne pas de donner aux fleurs des embellissements si peu nécessaires. Je sais que ces choses dont je vous défends le soin sont les plus nécessaires à la vie. Mais cette nécessité que vous regardez comme un motif légitime de souci, j'estime au contraire que c'est elle qui doit vous affran-

chir de tout souci. Vous dites : je dois me mettre en peine de ces choses parce que je ne puis m'en passer ; et moi, je vous dis au contraire, que c'est pour cela même que vous ne vous en devez point mettre en peine, parce qu'elles sont nécessaires. Quand elles seraient superflues, vous ne devriez pas même alors concevoir de défiance, mais espérer que la bonté de Dieu ne laisserait pas de vous les donner. Mais du moment qu'elles sont nécessaires, vous ne devez pas avoir le moindre doute qu'il ne vous les donne. Quel est le père qui refuse à ses enfants ce qui leur est le plus nécessaire pour la vie ? C'est donc parce que cela est nécessaire que Dieu vous le donnera nécessairement. C'est lui qui a fait la nature humaine, et il en connaît parfaitement les besoins.

Donc, mes frères, bannissons tous ces soins qui ne servent qu'à nous torturer l'esprit inutilement. Puisque, soit que nous nous inquiétions ou que nous ne nous inquiétions pas, c'est Dieu seul qui nous donne toutes ces choses et qui nous les donne d'autant plus que nous nous en inquiétons moins, à quoi nous serviront tous nos soins, qu'à nous tourmenter et nous faire souffrir en pure perte ?

Celui qui est invité à un festin magnifique, ne se met pas en peine s'il y trouvera de quoi manger : et celui qui va à une source, ne s'inquiète point s'il y apaisera sa soif. Puis donc que nous avons la providence de Dieu, qui est plus riche que les plus magnifiques festins, et plus inépuisable que les sources les plus

profondes, ne concevons ni inquiétude ni défiance.

St. Jean Chrysostome.

—Ouvrez donc les yeux, ô mortels, contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers, est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Ce grand Dieu qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Il a fait les corps célestes qui sont immortels; il a fait les terrestres qui sont périssables. Il a fait des animaux admirables par leur grandeur; il a fait les insectes et les oiseaux qui paraissent méprisables par leur petitesse. Il a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers; il a fait les fleurs des champs qui passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout; elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par le mélodie de leur chant; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les pare si superbement durant ce petit moment de leur vie, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Si ses soins s'étendent si loin, vous, hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il

a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie ? Est-ce que sa puissance n'y suffira pas ? mais son fonds est infini et inépuisable : cinq pains et deux poissons pour cinq mille hommes. Est-ce que sa bonté n'y pense pas ? mais les moindres créatures sentent ses effets.

Que si vous les voulez connaître en vous-mêmes, regardez le corps qu'il vous a formé et la vie qu'il vous a donnée. Combien d'organes a-t-il fabriqués, combien de machines a-t-il inventées, combien de veines et d'artères a-t-il disposées, pour porter et distribuer la nourriture aux parties du corps les plus éloignées ? Et croirez-vous après cela qu'il vous la refuse. Apprenez de l'anatomie combien de défenses il a mises au-devant du cœur, et combien autour du cerveau ; de combien de tuniques et de pellicules il a revêtu les nerfs et les muscles ; avec quel art et quelle industrie il vous a formé cette peau qui couvre si bien le dedans du corps, et qui lui sert comme d'un rempart ou comme d'un étui pour le conserver. Et après une telle libéralité, vous croirez qu'il vous épargnera quatre aunes d'étoffe pour vous mettre à couvert du froid et des injures de l'air ! Ne voyez-vous pas manifestement que ne manquant ni de bonté ni de puissance, s'il vous laisse quelquefois souffrir, c'est pour quelque raison plus haute ? C'est un père qui châtie ses enfants, un capitaine qui exerce ses soldats, un sage médecin qui ménage les forces de son malade.

Cherchez donc sa vérité et sa justice, cher-

chez le royaume qu'il vous prépare, et soyez assurés sur sa parole que tout le reste vous sera donné, s'il est nécessaire ; et s'il ne vous est pas donné, donc il n'était pas nécessaire O consolation des fidèles ! parmi tant de besoins de la vie humaine, parmi tant de misères qui nous accablent, dussent toutes les villes être ruinées, et tous les États renversés, mon établissement est certain ; et je suis assuré sur la foi d'un Dieu, ou que jamais je ne souffrirai de nécessité, ou que je ne ferai jamais aucune perte qu'un plus grand bien ne la récompense. Ainsi je puis avoir de la prévoyance, je puis avoir de l'économie, pourvu qu'elle soit juste et modérée ; mais du trouble, de l'inquiétude, si j'en ai, je suis infidèle.

BOSSUET

EXEMPLE

Le Sauveur quittant la rive, gagna une colline solitaire, et s'assit au milieu de ses apôtres. Mais à peine y fut-il, que levant les yeux il vit venir à lui la multitude, confuse, " semblable à un troupeau sans pasteur. " Jésus, touché de leur abandon, oublia ses fatigues pour se donner à eux, " il leur parla du royaume de Dieu et guérit tous leurs malades. "

Le soleil baissait vers les montagnes de Zabulon, tandis que le Sauveur continuait son charitable office ; quelques instants encore, et après le crépuscule, si rapide sous le ciel de l'Orient, la nuit allait surprendre loin de toute

habitation cette troupe épuisée. Les disciples en prirent de l'inquiétude, et s'approchant du Maître : " Ce lieu est désert, dirent-ils, l'heure avancée ; renvoyez le peuple, afin qu'ils aillent dans les fermes et les villages voisins, pour y loger et trouver de la nourriture.— Ils n'ont pas besoin de s'en aller, répondit le Seigneur, donnez-leur à manger vous-mêmes. " Et comme les apôtres demeuraient confondus d'une telle proposition, Jésus s'adressant à Philippe : " D'où achèterons-nous des pains, dit-il, pour nourrir tout ce monde ? " (Il parlait ainsi pour l'éprouver, car pour lui il savait ce qu'il devait faire.) Philippe repartit : " Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour que chacun en eût quelque peu. — Combien avez-vous de pains ? reprit Jésus, allez et voyez. " André, frère de Simon-Pierre, revint bientôt : " Il y a ici, dit-il, un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ! "

Jésus commanda de lui apporter les pains et les poissons. " Faites asseoir ces hommes, " dit-il aux apôtres. Ceux-ci obéirent, et le peuple s'assit par compagnies sur l'herbe, cent à cent, cinquante à cinquante. On était alors au printemps ; les ardeurs du soleil n'avaient point ôté leur parure aux monts de Galilée ; les bandes de convives rangés avec ordre, l'éclatante couleur des vêtements orientaux demeurèrent pour Pierre un souvenir ineffaçable, et il les peignait plus tard à Marc l'évan-

géliste comme des corbeilles de fleurs étalées sur un tapis de verdure.

Alors Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, puis levant les yeux au ciel, il rendit grâces à Dieu, bénit les pains, les rompit, les donna à ses disciples, et les disciples au peuple ; il fit de même des poissons. Mais entre les mains du Seigneur, le pain rompu et les poissons divisés se multipliaient à l'infini et il continua de donner jusqu'à ce que tous fussent rassasiés. Puis, afin de relever l'abondance des dons célestes, et de prévenir toute dissipation, il dit à ses disciples : « Ramassez ce qui est de reste, de peur qu'il ne périsse : » Chaque apôtre prit sa corbeille, parcourut les rangs de la foule, et les douze furent remplies.

L'ABBÉ C. FOUARD.

LE FIGUIER STÉRILE

UN homme avait un figuier planté dans sa vigne ; il y vint chercher du fruit et n'en trouva point. Alors il dit au vigneron : Il y a trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et que je n'en trouve pas. Coupez-le donc : pourquoi occupe-t-il encore la terre ? Le vigneron répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, que je creuse alentour et que j'y mette du fumier. Et s'il rapporte du fruit, on le conservera ; sinon, vous le couperez.

Réflexions

Cette parabole semble en opposition avec la conduite de Notre Seigneur lorsqu'il maudit le figuier stérile. Cependant le fait emprunté à l'Évangile selon St. Matthieu (XXI. 18-19.) prouve encore sa bonté, sous l'extérieur d'une sévérité apparente.

Jésus quitta les environs de Béthanie, et revint avec ses disciples à Jérusalem ; dans ces lieux retirés, il n'avait pas trouvé le peu qui suffisait à le nourrir, car sur la route il eut faim. Les champs qu'il traversait, tristes d'aspect aujourd'hui, étaient couverts d'arbres, surtout de figuiers qui bordaient le chemin. Le Sauveur en vit un isolé et garni de feuilles ; il s'approcha et chercha des figues, mais en vain : " Que jamais, dit le Seigneur, il ne naisse de fruit de toi!" Et sur l'heure le figuier commença de se flétrir.

Étrange anathème, si l'on ne regarde que l'arbre incapable de mérite, mais terrible sur l'hypocrite dont ce figuier était l'image, terrible surtout pour le peuple juif qui, fier de ses lois et de ses cérémonies, ne cachait sous ces dehors qu'une vaine justice. Ce coup de mort est le seul qui soit parti de la main du Sauveur ; il ne l'a porté qu'au dernier jour, pour frapper de la crainte de Dieu des cœurs obstinés, et sa miséricorde même s'y trahit, épargnant l'homme et ne sacrifiant qu'une créature insensible.

L'Abbé C. Fouard.

Bossuet dit à propos de cette malédiction. C'est une parabole de choses, semblable à celle des paroles que l'on trouve en saint Luc, chap. XIII, 6. Il ne faut donc point demander ce qu'avait fait ce figuier, ni ce qu'il avait mérité : car qui ne sait qu'un arbre ne mérite rien ? ni regarder cette malédiction du Sauveur par rapport au figuier, qui n'était que la matière de la parabole. Il faut voir ce qu'il représentait, c'est-à-dire la créature raisonnable qui doit toujours des fruits à son Créateur, en quelque temps qu'il lui en demande : et lorsqu'il ne trouve que des feuilles, un dehors apparent, et rien de solide, il la maudit.

Que jamais il ne sorte de fruits de toi. Étrange malédiction sur l'âme dont Dieu se retire : jamais il n'en sort de bonnes œuvres. Qu'est-ce qu'un figuier sans fruits, et un homme sans bonnes œuvres.

Quand on se sent desséché et stérile, qu'on doit craindre alors que Jésus n'ait lâché le mot fatal ! Dieu a son heure où il attend le fruit désiré : l'heure passée, si on lui manque, il laisse partir la triste sentence, et l'arbre, sans être coupé, est desséché jusqu'à la racine. C'est la damnation avant la mort : on voit un arbre sur pied, mais il a la mort dans le sein. *Vous avez le nom de vivant, mais vous êtes mort.* Soyons donc fidèles et prêts à donner du fruit à notre Sauveur, toutes les fois qu'il en demandera.

Jésus eut faim. Selon la lettre, il jeûnait beaucoup : selon le mystère, il avait faim et soif

quand il fallait. Il a toujours faim et soif de notre salut.

Jésus-Christ continua son voyage, et revint à Béthanie, selon sa coutume, et la matinée d'après, ses disciples s'arrêtèrent au figuier, qu'ils trouvèrent desséché depuis sa racine : Pierre dit au Sauveur : *Maître, le figuier que vous avez maudit, est séché.* Jésus-Christ ne voulait pas sortir de ce monde, sans faire voir les effets sensibles de sa malédiction, voulant faire sentir ce qu'elle pouvait ; mais par un effet admirable de sa bonté, il frappe l'arbre et épargne l'homme. Ainsi quand il voulait faire sentir combien les démons étaient malfaisants, et jusqu'où allait leur puissance, lorsqu'il leur lâchait la main, il le fit paraître sur un troupeau de pourceaux que les démons précipitèrent dans la mer. Qu'il est bon, et qu'il a de la peine à frapper l'homme ! Ne contraignons pas le Sauveur contre son inclination, à étaler sur nous-mêmes l'effet de sa colère vengeresse.

Exemple

Il importait qu'à Jérusalem on ignorât la venue du Sauveur : les sanhédrites en eussent profité pour soulever le peuple et dresser quelque embûche. Il laissa donc partir ses proches, et quand les caravanes eurent pris les routes qui longent le Jourdain, il tourna vers Samarie pour monter à la ville sainte avec ses apôtres.

Son départ fut triste, car il abandonnait sa Galilée pour Jérusalem où l'attendait l'ingratitude et la persécution. Jésus le savait par avance : il avait devant les yeux les six der-

niers mois de son ministère constamment traversés, sa sortie du monde, la croix et le tombeau. Aussi, selon l'expression de saint Luc, " affermit-il son visage pour aller à Jérusalem. "

Au delà de la plaine d'Esdrélon, il atteignit la chaîne des collines qui forment au nord la frontière de la Samarie : à leur pied se trouve le petit bourg d'En-Ganim, " la Fontaine des jardins. " C'était le premier village samaritain qu'ils rencontraient ; Jésus y envoya ses disciples pour préparer le logement. Jacques et Jean, chargés de ce soin, partirent pleins d'assurance, car le souvenir de la foule qui était venue trouver Jésus au puits de Jacob leur promettait bon accueil. Mais durant les fêtes d'Israël l'animosité des Samaritains ne connaissait plus de mesure ; " comme la face des voyageurs était tournée vers Jérusalem, " toutes les portes se fermèrent devant eux, et ils revinrent sans avoir trouvé ni abri ni nourriture. Leur indignation était vive ; en vrais Fils du tonnerre ils ne parlaient que d'appeler les vengeances célestes : " Seigneur, dirent-ils, voulez-vous que nous disions au feu du ciel de descendre et de les consumer, comme Elie l'a fait ? " Ils oubliaient que le ciel n'a pas seulement son tonnerre et qu'il éclaire plus souvent qu'il ne foudroie : ainsi en était-il du règne nouveau de Jésus, où le zèle de la charité devait seul enflammer les cœurs. Se tournant vers ses disciples, le Maître les reprit : " Vous ne savez de quel esprit vous êtes ; le Fils de l'homme n'est pas

venu perdre les âmes, mais les sauver." Et sans se plaindre d'être repoussé, il passa à une autre bourgade.

LES INVITÉS A UN FESTIN

Il dit aussi aux invités cette parabole, considérant comment ils choisissaient les premières places. Il leur dit : Quand tu seras invité à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur qu'il n'y ait parmi les invités une personne plus considérable que toi, et que celui qui vous a conviés, toi et lui, ne vienne à te dire : Cède la place à celui-ci, et qu'alors tu n'ailles, en rougissant, occuper la dernière place. Mais, quand tu auras été invité, mets-toi à la dernière place afin que, lorsque celui qui t'a invité sera venu, il te dise : Mon ami, monte plus haut. Et alors ce sera une gloire pour toi devant ceux qui seront à table avec toi. Car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.

Il dit aussi à celui qui l'avait invité : Lorsque tu donnes à dîner ou à souper, n'appelle pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni tes voisins riches, de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour, et ne te rendent ce qu'ils ont reçu de toi. Mais, lorsque tu fais un festin, appelle les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles ; et tu

seras heureux de ce qu'ils n'ont pas le moyen de te le rendre, car cela te sera rendu à la résurrection des justes.

Un de ceux qui étaient à table avec Jésus, ayant entendu ces paroles, lui dit : Heureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu ! Alors Jésus lui dit : Un homme fit un grand souper, et invita de nombreux convives. Et à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux invités de venir parce que tout était prêt. Mais tous, unanimement, commencèrent à s'excuser. Le premierlui dit : J'ai acheté une terre,et il est nécessaire quej'aille la voir ; je t'en prie, excuse-moi. Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs,et je vais les essayer ; je t'en prie, excuse-moi. Et un autre dit : J'ai épousé une femme, et c'est pourquoi je ne puis venir. A son retour, le serviteur rapporta cela à son maître. Alors le père de famille, irrité, dit à son serviteur : Va promptement sur les places et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Le serviteur dit ensuite : Seigneur, ce que vous avez commandé a été fait, et il y a encore de la place. Et le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et contrains les gens d'entrer, afin que ma maison soit remplie. Car, je vous le dis, aucun de ces hommes qui avaient été invités ne goûtera de mon souper.

Réflexions

Dans cette parabole, rien de la part du maître ne manquait au festin : la table était magnifique,

les convives nombreux ; non content de les inviter, l'hôte, fidèle aux coutumes de l'Orient, envoyait son serviteur les prévenir à l'heure du repas que tout était prêt. Depuis trois ans, les princes d' sraël entendaient ainsi la voix du divin Maître, et tous refusaient de l'écouter. La colère du Père céleste s'était enflammée à ces dédains, et rejetant les grands de la Judée, il avait ordonné d'amener les pauvres et les estropiés, les aveugles et les boiteux. Autour de la table où il proposait sa parabole, Jésus pouvait montrer ce rebut d'Israël amassé pour l'entendre et s'asseoir au banquet des cieux. Et ils ne devaient point s'y trouver seuls, car le maître, voyant qu'il restait des places vides, ordonnait à son serviteur d'aller hors de la ville, et d'amener les étrangers dans sa maison. Par là, Jésus annonçait la vocation des gentils. Si les pharisiens, pleins de leur descendance charnelle, ne le comprirent pas, du moins ils ne purent ignorer que le Sauveur les rejetait, car, levant les voiles, il déclara aux convives assis près de lui " qu'aucun des invités ne goûterait de son repas. "

L'Abbé C. Fouard.

— *Cela te sera rendu à la résurrection des justes.* Les pauvres sont les médecins de nos âmes, nos bienfaiteurs, nos protecteurs. En effet, vous leur donnez moins que vous ne recevez d'eux ; vous leur donnez de l'argent, et vous recevez le royaume des cieux ; vous éloignez d'eux la pauvreté et vous vous réconciliez le

Seigneur. Voyez-vous que l'échange n'est point égal ? Les biens que vous donnez sont terrestres, ceux que vous recevez sont célestes : les uns passent, les autres demeurent ; les uns périssent, les autres sont à l'abri de tout accident. Vos pères ont placé les pauvres à la porte des églises, afin que les plus durs et les plus inhumains, à la vue des pauvres, fassent un retour sur eux-mêmes et soient portés à l'aumône. En présence d'une foule de vieillards courbés par l'âge, couverts de misérables haillons, appuyés sur des bâtons et se soutenant à peine, aveugles souvent et estropiés de tous leurs membres, quel cœur de pierre ou d'airain serait insensible à leur vieillesse, à leur faiblesse, à leurs infirmités, à leur pauvreté, à leur méchant vêtement, en un mot, à ce spectacle de pitié, et ne se sentirait fléchir ? Voilà pourquoi ils se tiennent à nos portes, où leur aspect, plus puissant que toutes les paroles, entraîne et provoque à la pitié ceux qui en franchissent le seuil. De même qu'il est établi par la loi qu'il doit y avoir des fontaines devant les oratoires, afin de purifier ses mains avant de les lever vers Dieu, les pauvres furent placés comme les fontaines, devant les portes des églises afin que nous puissions purifier nos âmes par la charité, de même que nous purifions nos mains par l'eau, avant d'adresser à Dieu nos prières.

St-Jean Chrysostome

Un homme, c'est-à-dire Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme, prépara un *grand souper* en raison des aliments nombreux qui peuvent suffire à rassasier les invités. Par là, entendons Dieu lui-même qui aime les hommes de toute éternité et leur prépare la béatitude du ciel, qui n'est autre que la possession ineffable de Dieu. Avec raison on la compare à un festin, car le cœur de l'homme sera rassasié par la vue de Dieu, ou encore à un souper plutôt qu'au dîner, car nous jouirons de cette vue à la fin de notre vie mortelle, comme à la fin d'un jour,et aucune autre joie ne succèdera à celle-ci, car elle sera éternelle. A ce repas succèdera le repos éternel, comme le repos de la nuit succède aux fatigues de la journée. L'Évangile parle d'un *grand* souper, car Dieu que personne ne peut dépasser en grandeur et en bonté servira d'aliment ; en lui se trouvent réunies toutes les délices que le cœur humain peut désirer. Seul il peut, sans rien perdre de son excellence, rassasier éternellement le cœur de tous les hommes, de sorte que jamais plus ils n'aient faim ou soif. C'est de ce souper que parlait St. Paul, en disant : " L'œil n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. "(1 Cor. II. 9)

Remarquons les trois classes d'hommes qui s'excusent. Ils sont justes suivant le monde, car ils apportent une excuse valable en apparence. Reconnaissons ces hommes qui s'adonnent tellement à la recherche des intérêts humains,

permis en eux-mêmes, qu'ils sont rejetés du banquet céleste. Ce sont ceux qui ne suivent pas un genre de vie mauvais en soi, mais qui s'y consacrent au point de s'en faire les esclaves, et de négliger les intérêts éternels qui seuls sont notre véritable fin. Extérieurement ils ne donnent aucun signe d'indignité, mais leur cœur est tellement pris qu'ils préfèrent le bonheur de la terre à celui du ciel. Ainsi étaient les pharisiens et les premiers parmi les Juifs, attachés aux pratiques d'une justice toute extérieure, comme le fait remarquer l'Écriture. C'est d'eux que parle le Sauveur, laissant entendre qu'appelés avant les autres, ils ne jouiraient pas de l'éternelle béatitude à cause de leur avarice et de leur amour du plaisir.

Exemple

Le vrai banquet c'est l'Eucharistie ; les Juifs y furent conviés, mais ils ne répondirent pas à l'appel que leur adressait le Sauveur, comme le raconte St. Jean (chap. VI.) Jésus leur dit : Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Mais, je vous l'ai dit, vous m'avez vu et vous ne croyez point. Tout ce que le Père me donne viendra à moi, et celui qui vient à moi, je ne le jetterai pas dehors. Car je suis descendu du ciel, pour faire, non ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or, la volonté du Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le

ressuscite au dernier jour. La volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que quiconque voit le Fils, et croit en lui, ait la vie éternelle ; et moi-même je le ressusciterai au dernier jour.

Les Juifs murmuraient donc à son sujet, parce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel ?

Mais Jésus leur répondit : Ne murmurez pas entre vous. Personne ne peut venir à moi, si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a entendu le Père, et reçu son enseignement, vient à moi. Non que quelqu'un ait vu le Père, si ce n'est celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Voici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde.

Les Juifs disputaient donc entre eux, en disant : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? Jésus leur dit donc : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne

buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père qui m'a envoyé est vivant, et que, moi, je vis par le Père, de même celui qui me mange ivra aussi par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne, que vos pères ont mangé, après quoi ils sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.

Il dit ces choses en enseignant dans la synagogue, à Capharnaüm. Beaucoup de ses disciples, l'ayant entendu, dirent : Cette parole est dure, et qui peut l'écouter ? Mais Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, leur dit : Cela vous scandalise ? Et si vous voyez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant ? C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. Mais il en est quelques-uns parmi vous qui ne croient pas. Car, dès le commencement, Jésus savait quels étaient ceux qui ne croyaient point, et quel était celui qui le trahirait. Et il disait : C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, si cela ne lui a été donné par mon Père.

Dès lors, beaucoup de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec lui. Jésus dit donc aux douze : Et vous, est-ce que vous voulez aussi

vous en aller ? Simon-Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous, nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu.

LA BREBIS ET LA DRACHME (1) PERDUES.

" Quel est l'homme parmi vous, dit Jésus, qui, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres au désert, et ne va après celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il la trouve ? Et, après l'avoir trouvée, il la charge sur ses épaules avec joie. Et venant à sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, disant : Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai rencontré ma brebis perdue. Ainsi je vous dis qu'il y aura plus de joie au ciel sur un pécheur faisant pénitence, que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou encore, quelle est la femme qui ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume sa lampe, ne balaye sa maison et ne la cherche soigneusement jusqu'à ce qu'elle la trouve ? Et après qu'elle l'a trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, disant : Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai trouvé la drachme que j'avais

(1) Pièce de monnaie valant environ 18 centins.

perdue. Ainsi, je vous dis qu'il y aura de la joie devant les anges de Dieu pour un pécheur faisant pénitence. »

Réflexions

Cet homme qui possède cent brebis et vient à en perdre une représente Dieu maître du ciel et de la terre, des créatures visibles et invisibles, des Anges et des hommes. Il perd une de ses brebis, lorsque l'homme trompé par le démon se révolte contre lui et transgresse la loi divine. Le Fils de Dieu part pour retrouver la brebis perdue, c'est-à-dire, pour racheter l'homme. Il laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres, c'est-à-dire qu'il prend la nature humaine. Le ciel n'est plus pour lui qu'un désert, car il a été abandonné par les anges rebelles et par l'homme coupable qui devait l'habiter. Afin que le bercail soit au complet il vient sur la terre chercher la brebis perdue. L'ayant trouvée, il la place sur ses épaules et la reporte au bercail, sans la punir, sans la frapper ni la forcer ; mais la mettant sur ses épaules, il la porte doucement. C'est ce qu'il fit quand il prit notre nature et se chargea de nos péchés, car pour nous racheter il prit la nature humaine, et sur la croix dans ses bras étendus il porta nos péchés, en se chargeant de les expier. Remarquez que Jésus-Christ se chargea avec *joie* de cette brebis : car, bien que les douleurs de sa Passion et de sa mort, fussent des plus cruelles, il les supporta avec joie. Lorsqu'il eut trouvé la brebis autrefois perdue il revint à *la*

maison, car le salut du monde une foi opéré, il regagna le royaume céleste.

—*Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai trouvé la brebis que j'avais perdue.* Suivant la remarque de St. Grégoire, il ne dit pas : Félicitez la brebis retrouvée, mais c'est moi-même qu'il faut féliciter. En effet Dieu met sa joie dans notre bonheur,et quand nous nous laissons conduire vers le ciel, nous comblons ses désirs. Ou bien encore nous devons le féliciter de ce qu'il n'a pas travaillé en vain, de ce que sa mort a servi à retrouver la brebis perdue. Quant à la brebis nous n'avons pas à la féliciter, car ce n'est pas par son mérite qu'elle a été retrouvée. Et il ajoute : *Je vous le dis, il y aura plus de joie devant les anges de Dieu pour un pécheur faisant pénitence*.....Il ne parle pas de celui qui pense à la pénitence, qui enseigne la pénitence, qui montre une pénitence extérieure, mais de celui qui fait pénitence. Il ne faut donc pas nous réjouir au souvenir de la rédemption ; mais dès qu'un pécheur se convertit les anges de Dieu se réjouissent de ce que les mauvais anges sont remplacés par les pécheurs. Aussi, dit St. Augustin : " Celui qui par la pénitence obtient le pardon de son péché, partagera, pendant l'éternité, le bonheur des anges ; voilà pourquoi,dans le ciel,ils se réjouissent de la conversion du pécheur comme s'il était leur compagnon.—" Nous donnons aux anges un sujet de joie, dit Origène, quand, sur la terre, nous menons une vie angélique " et le Vénérable

Bède ajoute: "Dieu á retrouvé la brebis perdue, quand il a racheté l'homme, et au ciel il y a eu plus de joie au sujet du salut de cette brebis que pour les quatre-vingt-dix-neuf autres qui représentent les anges, car il y a plus à louer Dieu d'avoir racheté le monde que d'avoir créé les anges, Dieu a été admirable en créant les anges, plus admirable encore en sauvant l'homme coupable. "

—La drachme était une pièce de monnaie portant l'image et l'inscription du roi. Elle représente notre âme créée à l'image et à la ressemblance de Dieu. Par cette comparaison, Notre-Seigneur veut nous faire comprendre que si cette femme cherche avec tant de soin la drachme qu'elle vient de perdre, et après l'avoir trouvée, si elle appelle ses amies et ses voisines pour partager sa joie ; à plus forte raison Dieu cherche l'homme perdu par le péché et se réjouit après l'avoir trouvé ; et de même que personne ne doit critiquer l'empressement de cette femme, ainsi ne doit-on pas murmurer contre la bonté de Dieu envers les pécheurs.

Quelle est la femme qui ayant dix drachmes. Ces drachmes représentent les anges et les hommes, créatures et propriété de Dieu. L'homme s'est perdu par le péché et le Fils de Dieu, pour le sauver, consent à s'incarner. Chaque jour cette drachme est perdue dans la poussière des richesses, dans la boue de l'impureté, dans les détours dé l'erreur.

N'allume sa lampe. En effet Celui qui est la sagesse de Dieu apparaît dans notre chair et fait

briller dans l'humanité la lumière de la divinité, afin de chercher l'homme perdu, et de le reconduire, à sa suite, à la béatitude. Cette lumière divine brille dans les miracles de Jésus-Christ, enflamme par sa parole, illumine par ses exemples ; l'homme en effet était dans les ténèbres et l'ombre de la mort, il fallait donc que cette lumière vînt à briller.

Ne balaye sa maison, désignant par là notre conscience. *Et ne cherche soigneusement* On cherche avec soin ce que l'on aime du fond du cœur ; c'est ainsi que Jésus-Christ nous a prouvé son amour à notre égard, en se livrant pour nous racheter : *Jusqu'à ce qu'il trouve*, car il ne cesse de chercher que lorsqu'il nous a trouvés : dans cette recherche il est allé jusqu'au mépris, aux menaces, aux coups, à la mort. La maison ayant été bouleversée, on trouve enfin la drachme, car, lorsque la conscience de l'homme est troublée, la ressemblance divine commence à reparaître en lui ; alors, en effet, les vices sont abandonnés, afin de laisser resplendir l'image du Créateur. *Et quand elle l'a trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines*, c'est-à-dire les anges qui sont ses amis, car ils accomplissent ses volontés, ils sont proches de Dieu puisque par la vision béatifique, ils en jouissent constamment ; il les invite à partager sa joie.

D'après DENYS LE CHARTREUX.

Exemple

Un pharisien, nommé Simon, convia le Sauveur à un festin. La curiosité, le plaisir de recevoir un homme extraordinaire, peut-être aussi une secrète estime du grand prophète, l'engagèrent à ces avances. Néanmoins par orgueil ou par crainte de sa secte, il affecta un air de froideur. Les devoirs ordinaires furent omis, on ne baigna pas les pieds de l'étranger; ni baiser sur sa joue, ni parfums pour ses cheveux.

Jésus ne se plaignit pas de trouver si peu d'égards chez celui qui l'avait prié : il entra dans la salle du festin et se mit à table. Aux temps primitifs, les Hébreux prenaient leurs repas comme le font encore les Orientaux, assis sur des nattes et les jambes croisées; mais depuis la captivité, ils avaient abandonné cette coutume pour suivre l'exemple des Grecs et des Romains ; déposant leurs sandales à l'entrée, ils se couchaient sur des lits placés autour de la table, et mangeaient appuyés sur le bras gauche, le corps étendu et les pieds tournés vers le dehors.

Il était d'usage que, la salle du festin restant ouverte, la foule entourât librement les convives. Dans ses rangs se trouva une femme connue de toute la ville pour ses désordres. Au bruit de la venue du Christ elle était accourue, parée comme d'ordinaire, et tenant un vase

de parfums. Elle pénétra jusqu'au Seigneur et debout près de lui l'écouta en silence. Mais bientôt la parole du Fils de Marie toucha la pécheresse, elle se mit à pleurer sur les pieds du Maître, les baisa, les essuya de ses cheveux, et brisant le vase d'albâtre, les baigna de parfums.

Simon regardait froidement cette femme prosternée devant Jésus. Ni la honte ni la désolation d'un cœur brisé par le repentir n'émurent sa pitié; il ne voit dans la pécheresse qu'un objet infâme, dont la simple approche était une souillure ; tout son étonnement fut que Jésus ne la repoussât pas, comme il l'eût fait lui, pharisien, avec horreur et dégoût. Si celui-ci était prophète, se dit-il, il saurait quelle est la femme qui le touche, que c'est une pécheresse." Ces paroles ne furent point prononcées, mais le silence même du pharisien, son air méprisant, révélaient son dédain.

Jésus répondit à ses pensées : " Simon, j'ai quelque chose à vous dire.--Maître, dites, repartit l'hôte. —Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi le payer, il remit à chacun sa dette. Lequel des deux l'aime le plus ? Simon répliqua sans voir où le Seigneur en voulait venir : " Sans doute que c'est à celui à qui il a été remis davantage. —Vous avez bien jugé, " reprit Jésus, et ses yeux se tournèrent vers la pécheresse. Tombée à ses pieds, elle répandait ces larmes brûlantes que St. Augustin appelle le sang du

cœur : plus humble, par suite mieux éclairée que Simon, elle avait compris au seul mot de dette qu'il était question d'elle. Le Maître montra la pénitente au pharisien étonné :

" Simon, voyez-vous cette femme ?

Je suis entré dans votre maison ; vous ne m'avez point donné d'eau pour mes pieds ; elle au contraire a lavé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux.

Vous ne m'avez point donné de baiser ; elle au contraire depuis mon entrée n'a cessé de baiser mes pieds.

Vous n'avez pas oint d'huile ma tête ; elle au contraire a baigné mes pieds de parfums.

C'est pourquoi, je v .s le dis, beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on remet moins aime moins. "

L'ENFANT PRODIGUE

UN homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père :

—" Mon père ! donnez-moi la portion du bien qui doit me revenir."

Et le père fit la part de chacun d'eux.

Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant réuni tout ce qu'il avait, partit pour une région lointaine ; et il y dissipa toute sa fortune en excès et en débauches.

Après qu'il eut tout dépensé, survint dans cette région une grande famine ; et lui-même commença à connaître l'indigence. Il alla se mettre au service d'un habitant de ce pays, lequel l'envoya à sa ferme, pour garder les pourceaux. Là, il convoitait, pour assouvir sa faim, les rebuts que mangeaient les pourceaux ; et personne ne lui en donnait.

Rentrant alors en lui-même, il dit :

—" Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont du pain en abondance !.... Et moi, ici. je meurs de faim !....Je me lèverai, et j'irai vers mon père, et je lui dirai : " Mon père ! j'ai péché contre le ciel et contre vous ! Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ! Recevez-moi comme l'un de vos mercenaires ! "

Il se leva et retourna vers son père. Comme il était encore loin, son père le vit, et, touché

de compassion, il accourut, se jeta à son cou, et le couvrit de baisers :

—O mon père ! s'écria le fils, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils !....

Mais le père dit à ses serviteurs :

—" Apportez vite sa robe première et l'en revêtez. Mettez-lui au doigt un anneau, et des chaussures aux pieds ; amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et réjouissons-nous ! Car mon fils que voilà était mort, et il revit ; il était perdu et il est retrouvé ! "

Et ils commencèrent à se réjouir.

Or, le fils aîné était dans les champs. Comme il revenait et approchait de la maison, il entendit le bruit de la musique et de la danse. Appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c'était,

—" Votre frère est revenu, lui dit le serviteur, et votre père a tué le veau gras, parce qu'il a retrouvé son fils sain et sauf."

L'aîné fut saisi d'indignation, et refusa d'entrer. Alors le père sortit et se mit à le prier.

—Comment ! répliqua-t-il ; voilà tant d'années que je vous sers ; jamais je n'ai transgressé vos ordres, et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis ! Mais dès que vous arrive cet autre fils, qui a mangé son bien avec des courtisanes, pour lui, vous tuez le veau gras ! "

—Mon fils, lui dit le père, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai, est à toi. Mais il fallait faire un festin et se réjouir parce que ton frère

était mort, et il revit ; il était perdu, et le voilà retrouvé."

Réflexions.

Ce fils malheureux ayant reçu le partage qui lui pouvait revenir, et se séparant de vous, dissipa bientôt tout ce qu'il avait reçu, parce qu'il n'y a point de bien qui ne dépérisse, s'il n'est point gouverné par les soins et la providence d'un tel Père. Ainsi les richesses étant possédées sans vous, causèrent la perte de ce misérable enfant ; elles le tirèrent du sein de son père ; elles le firent sortir de sa maison ; elles le bannirent de son pays ; elles le dépouillèrent d'honneur ; elles lui firent perdre la chasteté, et le réduisirent à garder les pourceaux, afin que la misère lui apprît la faute qu'il avait commise de quitter son père, et qu'il ressentît par les maux qu'il souffrait, le bien qu'il avait perdu. Ce misérable retournant donc à lui-même commença à dire : Combien y a-t-il de mercenaires dans la maison de mon père, qui mangent du pain en abondance, et je meurs de faim dans ce désert ? Il retourna véritablement dans lui-même, quand il résolut de retourner à son père, parce qu'il s'était séparé de lui-même quand il s'était séparé de son père. Et il s'était terriblement éloigné de lui, puisque, ayant perdu la dignité de fils, et même celle d'un homme, il s'était rendu semblable aux bêtes, ne conversant plus qu'avec elles, et ayant une nourriture commune avec elles. Ce

pauvre prodigue retourne donc à lui-même après s'être si fort écarté quand il se détermine de retourner à son père. Mais avec quel visage, avec quels gages de l'amour paternel, avec quelle espérance y retourne-t-il? Il dit seulement : Je sais qu'il est mon père, et quoique j'aie perdu la qualité de fils, il n'aura pas perdu l'inclination ni la bonté de père. Son attente ne fut pas trompée : car ce père voyant son fils, trouva des excuses à son péché, il se dépouilla de la qualité de juge, pour faire l'office de père, il changea toute son indignation en tendresse, il pardonna tout, et ne voulut pas que son fils périt mais qu'il retournât à lui. S'approchant donc de lui il l'embrassa étroitement, il lui donna le baiser de paix, il commanda qu'on lui apportât promptement une robe riche et qu'on l'en revêtît. Il ne s'informa pas d'où il venait, et où il avait demeuré, ce qu'il avait fait de son bien, ni comment il avait été si aveugle que de changer l'honneur qu'il avait dans sa maison pour une si grande infamie. Un amour violent ne voit point les défauts, un père ne sait ce que c'est que de faire languir après ses bonnes grâces : il commande qu'on lui mette promptement un anneau en l'un de ses doigts, pour faire voir que non content de le rétablir dans son innocence, il veut l'ennoblir de nouveau par cette marque d'honneur. Il ordonne qu'on le chausse, afin qu'il commence à rentrer dans le chemin de la justice d'où il était sorti, et de faire connaître dans quelle pauvreté il s'était réduit lorsqu'il avait

abandonné son père, puisqu'il n'avait pas même de quoi se chausser. Enfin il dit qu'on tue le veau gras, il ne veut point pour le festin de viande maigre et commune, afin de faire voir à son fils par ce traitement qu'il est rempli d'amour pour lui.

DE GRENADE.

— O bienheureuse humilité des pénitents : ô bienheureuse espérance de ceux qui avouent leurs torts : combien puissante vous êtes auprès du Tout-Puissant, avec quelle facilité vous triomphez de Celui qui est invincible, avec quelle rapidité vous changez un juge redoutable en un père très clément ! Ce fils prodigue dont nous venons d'entendre le voyage pénible, la pénitence sincère, la réception joyeuse, ce prodigue, dis-je, si gravement coupable, n'avait pas encore avoué sa faute, mais songeait seulement à la confesser: il n'avait pas encore réparé, mais il était porté à faire réparation : et ce sentiment d'humilité lui obtient à l'instant le pardon que l'on demande si longtemps et de tout cœur, qu'on implore avec larmes. Le larron, sur la croix fut absous par son aveu, le désir d'avouer sa faute obtient au prodigue le pardon. " J'ai dit : Je confesserai au Seigneur contre moi-même mon injustice ; et vous m'avez remis l'impiété de mon péché. " (Ps. 31. 5.) C'est toujours la miséricorde qui prévient. Elle avait devancé le désir d'avouer la faute en inspirant cette pensée, elle devance l'aveu lui-même en

pardonnant la faute. *Comme il était encore loin, son père le vit, et, touché de compassion, il accourut, se jeta à son cou, et le couvrit de baisers.* D'après le sens de ces paroles il tardait plus au père de pardonner à son fils qu'à celui-ci de recevoir le pardon. Il se pressait afin de délivrer son enfant des remords de la conscience ; comme si la compassion torturait celui qui a pitié plus que la douleur n'affectait le fils misérable.

En parlant de la sorte nous n'avons pas l'intention de supposer en Dieu, nature immuable, des sentiments sujets au changement, mais nous parlons ainsi pour que notre cœur devienne plus tendre en aimant cette bonté infinie. Nous apprenons, par cette parabole, que Dieu nous aime plus que nous nous aimons.

Voyez comment, là où avait abondé l'iniquité, le pardon a été plus abondant encore. Le coupable pouvait à peine espérer le pardon, le juge cesse d'être juge pour se faire défenseur et le combler de grâces. *Apportez vite sa robe première et l'en revêtez. Mettez-lui au doigt un anneau, et des chaussures aux pieds ; amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et réjouissons-nous ! Car mon fils que voilà était mort, et il revit ; il était perdu, et il est retrouvé.*

Cette *robe première* c'est la sainteté de l'âme dont le nouveau baptisé est revêtu et que le pénitent recouvre : l'*anneau* symbole de fidélité représente la foi : les *chaussures* lui serviront à se préserver contre les morsures des serpents, et le préparent aux travaux apostoli-

ques : le *veau gras* qui est immolé sur l'autel' ce sont ces joies auxquelles se livre le ciel entier au retour du prodigue. Ce père qui reçoit son fils entre ses bras et qui lui donne le baiser de paix : quel spectacle plein de grâce et de douceur ! quel sujet de joie ! *Il se jeta à son cou, et le couvrit de baisers.* Dieu ne pouvait nous unir à lui plus intimement, il ne pouvait faire de nous davantage ses familiers, que de faire de nous les membres de son propre corps, et par un amour et une puissance ineffable, venir en notre chair, s'unir à notre âme. Si une faveur aussi grande est faite aux pénitents, quelle ne sera pas la gloire de ceux qui triompheront ? Si de telles consolations sont offertes à ceux qui souffrent, quelles ne seront pas les joies des bienheureux ? Celui qui donne tout dès cette vie, que ne réserve-t-il pas dans la patrie ? En effet le cœur de l'homme ne peut le concevoir : nous serons semblables à lui, et Dieu sera tout en tous.

Et toi, ô pécheur bienheureux, bienheureux non par ton péché mais en raison de ta pénitence, quels étaient tes sentiments lorsque ton père te pressait entre ses bras, te couvrait de baisers, te rendait courage alors que tu étais presque désespéré, et renouvelant ton cœur, te remplissait de joie en venant à ton aide ? —Mais comment la parole pourra-t-elle expliquer, ce que l'esprit ne comprend pas ? L'esprit comme écrasé parce qu'il ne comprend pas ne peut traduire les gémissements ni exprimer ses sentiments. Le cœur de l'homme est étroit,

aussi se brise-t-il pour manifester par tous les moyens possibles, par les larmes, les gémissements, les soupirs, l'ardeur qu'il sent mais qu'il ne comprend pas. Ceux-là me comprennent mieux, qui plus souvent et avec plus d'abondance l'ont éprouvé. Et maintenant, après les embrassements, pensant à toi-même, à ta cause, à la sentence portée par ce juge, à la générosité de ton Dieu bien-aimé, à sa grâce surabondante; quels sentiments fait naître ta réflexion ?

Que pourrais-je sentir dans mes méditations, sinon un feu intolérable : cause de douleur et de honte, de joie et d'amour ? Je ne seraispas un homme mais une pierre, si mon cœur était assez dur pour ne pas souffrir et n'avoir pas honte, si j'étais assez méchant et assez ingrat, si je ne me consumais pas tout entier en joie et en amour pour ce père.

Garde donc, ô bienheureux pécheur, garde avec soin et vigilance ces dispositions d'esprit, ce sentiment si juste d'humilité et de piété : humilité pour toi, piété pour ton Dieu. Il n'y a rien de plus grand parmi les dons du Saint-Esprit, rien de plus précieux dans les trésors de Dieu, rien de plus saint parmi toutes les faveurs, rien de plus salutaire dans tous les sacrements. Garde, si tu veux être gardé, l'humilité exprimée par cette parole qui te sert à avouer ta faute : " *Mon père je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ! Recevez-moi comme l'un de vos mercenaires.* Rien ne rend digne d'un tel Père que de tels sentiments : et jamais tu ne seras plus digne fils qu'en avouant ton indignité.

Cette humilité justifie non seulement les pécheurs, mais conduit les saints à la perfection et augmente leur justice : humilité qu'ils pratiquent lorsque, observant toute la loi, ils se déclarent des serviteurs inutiles : Que ton péché soit toujours devant tes yeux et suivant le conseil du Sage *ne sois pas sans crainte du péché déjà pardonné.* Les jugements de Dieu sont incertains et cachés : n'allons rien conclure témérairement à leur sujet, car rien n'est plus sûr qu'aux yeux de Dieu aucun vivant ne sera justifié que s'il s'avoue pécheur. Autrement notre sainteté ressemblerait à un linge souillé. La miséricorde de Dieu t'a reçu avec bonté, t'a réchauffé avec amour : crains le jugement, de peur que la grâce donnée à l'humble soit retirée à l'orgueilleux. Tu as choisi l'abjection dans la maison de ton père : tu étais content d'être mis au rang de ses mercenaires : reste dans ces sentiments, et si tu es déjà élevé, on t'élèvera encore à des charges plus hautes. Occupe toujours la dernière place, ou tout au moins désire-la, réclame pour toi la servitude du mercenaire, et non la liberté du fils. Aime ton père d'un amour filial, convaincu de ce qu'il mérite de toi : mais sois content de l'humilité et des travaux qui conviennent au mercenaire, convaincu de ce que tu mérites. Que jamais l'humilité te déplaise : c'est par elle que tu as commencé à être agréable, sans elle tu ne peux l'être quelles que soient les vertus que tu possèdes, quel que soit l'empressement que tu simules au service de ton père. L'humi-

lité en effet est la plus grande des vertus, quoiqu'elle s'ignore elle-même. De presque toutes les vertus elle est la racine, la cause, le foyer, l'aiguillon, le couronnement, la gardienne et la règle. Par elle, elles commencent, elles progressent, arrivent à la perfection, se conservent.

St. Bernard.

Exemple.

Les Apôtres après la mort de leur Maître peuvent bien être comparés à ce fils prodigue. Parmi eux il y avait eu un traître, Judas, un renégat en la personne de St. Pierre, tous les autres s'étaient rendus coupables de lâcheté, abandonnant leur Maître jusqu'à la mort Maintenant ils refusent de croire à sa résurrection. Ils sont perdus si Notre-Seigneur ne va pas au-devant d'eux, les tirer de l'état misérable où ils sont tombés par leur faute. Il pousse la bonté jusqu'à leur apparaître, les forçant pour ainsi dire à revenir à Lui : " La paix soit avec vous ! " dit-il. Leur premier sentiment fut l'effroi. C'était bien le Seigneur qu'ils avaient devant les yeux ; ses traits, le son de sa voix, jusqu'à son salut accoutumé, tout empêchait de le méconnaître. Mais comment avait-il pu entrer sans bruit, les portes étant fermées par crainte des Juifs ? N'était-ce pas un esprit ? Et ils s'épouvantaient. Jésus les rassura : " C'est moi, dit-il, ne craignez point. Pourquoi vous troubler et raisonner ainsi dans vos cœurs ? Regardez mes pieds et mes mains ; c'est bien moi. Touchez, et considérez qu'un esprit n'a ni

chair ni os comme vous voyez que j'en ai." Et leur montrant ses pieds et ses mains percés, découvrant son côté, il leur fit contempler, toucher sa chair et ses blessures.

Les apôtres, saisis d'admiration, demeuraient éperdus. Il fallait un dernier signe pour les convaincre : " Avez-vous ici quelque chose à manger ? " dit Jésus. Un morceau de poisson rôti et un rayon de miel se trouvaient sur la table. Il en mangea, non qu'il eût faim, mais pour montrer que son corps ressuscité n'avait pas changé de nature. Prenant ensuite les restes, il les donna aux apôtres.

La paix ramenée dans les esprits, Jésus reprocha aux siens la dureté de leur cœur, parce qu'ils n'avaient pas voulu croire ceux qui l'avaient vu ressuscité. Mais il reprit aussitôt sa compassion pour ces hommes grossiers, et ne songea plus qu'à relever leur courage par des promesses : " Paix à vous tous, dit-il de nouveau ; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. " Puis soufflant sur eux en signe qu'il leur communiquait sa puissance : " Recevez l'Esprit-Saint ; les péchés que vous remettrez seront remis, ceux que vous retiendrez seront retenus. " Jamais autorité plus haute n'avait été confiée, car Jésus, par ces paroles, instituant le sacrement de pénitence, donnait à des hommes mortels le pouvoir de disposer des biens éternels, le droit d'ouvrir et de fermer les portes des cieux.

L'ÉCONOME INFIDÈLE

JÉSUS disait aussi à ses disciples : Un homme riche avait un économe, et celui-ci fut accusé auprès de lui d'avoir dissipé ses biens. Et il l'appela, et lui dit: Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends compte de ta gestion, car tu ne pourras plus désormais gérer mon bien. Alors l'économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte la gestion de son bien ? Travailler la terre, je ne le puis et je rougis de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, lorsque j'aurai été destitué de la gestion, il y ait des gens qui me reçoivent dans leurs maisons. Ayant donc fait appeler chacun des débiteurs de son maître, il disait au premier: Combien dois-tu à mon maître? Il répondit : Cent mesures d'huile. Et l'économe lui dit ; Prends ton obligation, assieds-toi vite, et écris cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et toi, combien dois-tu ? Il répondit : Cent mesures de froment. Et il lui dit : Prends ton obligation, et écris quatre-vingts. Et le maître loua l'économe infidèle de ce qu'il avait agi habilement ; car les enfants de ce siècle sont, dans leur monde, plus habiles que les enfants de lumière.

Et moi je vous dis : Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Celui qui est fidèle dans

les moindres choses, est fidèle aussi dans les grandes ; et celui qui est injuste dans les moindres choses, est injuste aussi dans les grandes. Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les véritables ? Et si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est à vous. Aucun serviteur ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon (1).

Réflexions

Un homme, c'est-à-dire Dieu fait homme par amour pour nous, *riche,* car la gloire et la richesse sont en sa maison, *avait un économe* auquel il avait confié l'administration de ses biens. Chacun est cet économe de Dieu, qui lui confie trois sortes de domaines à administrer d'une façon prudente. Le premier est le monde, dont les fruits sont les intérêts temporels que nous devons défendre contre la rapacité des méchants afin d'en faire participer les serviteurs de Dieu. Le second, c'est notre corps qu'il faut garder de peur que la mort ne vienne en notre âme par la porte des sens ; et les avantages de ce corps, comme la santé, la force, doivent être employés au service et à l'honneur de Dieu. Le troisième domaine, c'est notre âme qu'il faut garder des pensées mauvaises et dont toutes les forces doivent tendre à connaître Dieu, à l'honorer et à l'aimer.

(1) Mot qui désignait la richesse.

Cet économe fut accusé auprès de son maître, c'est-à-dire Dieu auquel rien n'est caché, *d'avoir dissipé ses biens*, d'en avoir abusé, dissipant les biens temporels en plaisirs défendus ou inutiles, livrant son corps aux plaisirs mauvais, son âme aux pensées obscènes. C'est avec raison que le maître parle de ses biens, car nos biens appartiennent à Dieu, et ne sont à notre usage que pour notre utilité. *Et il l'appela* par les inspirations intérieures, des bienfaits éclatants, des punitions diverses, le glaçant d'effroi par la pensée de la perte éternelle ; *et il lui dit*, le reprenant avant sa mort et l'avertissant : *Qu'est-ce j'entends dire de toi*, administrateur de mes biens ? *Rends compte de ta gestion* et tandis que tu as encore la vie, pense à ce que tu dois faire ; il faut rendre maintenant, ou après la mort ; *car désormais*, c'est-à-dire après la mort, *tu ne pourras plus gérer mon bien*, ni faire une bonne action A ce moment, l'homme ne pourra plus par ses aumônes satisfaire pour l'abus des richesses, par le jeûne réparer les fautes de sensualité, par la prière faire oublier ses pensées mauvaises. Le Christ fait entendre aux pécheurs trois paroles, causes de grande angoisse et de grande anxiété. Si elles résonnaient sans cesse à nos oreilles nous ne pècherions jamais. La première parole exprime un reproche sévère : *Qu'est-ce j'entends dire de toi ?* enrichi de tant de grâces, prévenu de bénédictions, tu as dissipé les biens que je t'avais confiés ! *Qu'est-ce que j'entends ?* une clameur s'élève de la terre et redit tes crimes horribles, tes péchés invétérés ; tu as dis-

sipé tant de biens, abusé des richesses, souillé ton corps et ton âme. — La seconde parole fait naître une crainte pleine d'anxiété : *Rends compte de ta gestion* O parole terrible, qui nous remplit d'anxiété ! O parole dure exprimant bien l'examen minutieux qu'il faudra subir, quand nous rendrons compte des pensées secrètes de notre cœur, des paroles oiseuses et de nos œuvres ! Les livres du ciel seront alors ouverts, ainsi que le livre de notre conscience dans lequel notre mémoire lira tout ce que nous avons pensé, dit et fait ; tout sera examiné et on établira un compte exact de notre vie entière. —La troisième parole inspire une douleur amère : *Tu ne pourras plus désormais gérer mon bien.* En effet dans la vie future on enlève à l'homme toute administration, de sorte qu'il ne peut faire ni bien ni mal qui lui procure une nouvelle récompense ou un nouveau châtiment. La douleur de l'âme est grande, quand à l'heure de la mort, elle entend dire que toute administration lui est enlevée. Elle donnerait le monde entier pour obtenir une heure afin de se repentir et faire quelque bien ; mais en vain, car c'est le temps de rendre compte, non de gérer. Écoutons cette triple parole du juge, et avant le jugement efforçons-nous de lui plaire, afin de ne pas périr.

L'économe craignant la mort, le jugement et la reddition de compte, *dit en lui-même*, dans son âme : il se parle à lui-même car il ne trouve aucun ami pour le conseiller : *Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte la gestion de son bien ?*

c'est-à-dire la garde des biens du corps et de l'âme : ce qui arrivera à l'heure de la mort. Souvent en effet il arrive que des pécheurs, par crainte de la mort, font pénitence et pensent à la vie future. A l'exemple de Job, le pécheur devrait toujours se dire : *Que ferai-je, lorsque Dieu se lèvera pour juger ? Quand il m'interrogera, que lui répondrai-je ?* L'Économe ne dit pas : que dirai-je ; mais que ferai-je, car auprès de ce Juge ce ne sont pas les paroles qui excusent, mais les actions vertueuses. *Travailler la terre* par la pénitence, *je ne le puis*, c'est-à-dire par mes efforts et ma pénitence je ne puis satisfaire pour mes péchés et arriver à la vie bienheureuse. *Je rougis de mendier* par la prière, car c'est une humiliation pour les riches de ce monde d'implorer les secours spirituels et de ne plus se contenter de ceux du temps. Dans l'autre vie, l'âme ne peut plus faire d'œuvres qui lui servent à acquérir la gloire éternelle ; ce qui fait dire à St. Jean Chrysostôme : " La vie présente nous fournit l'occasion de garder les commandements, la vie future nous donne la récompense. Si ici-bas vous n'avez pas travaillé, n'espérez rien plus tard. " Il ne peut même plus demander à d'autres quelque bien, il lui sera refusé. La preuve en est dans ces vierges folles, qui demandent de l'huile aux vierges sages ; et le mauvais riche mendiant une goutte d'eau ne pourra l'obtenir. *Je sais ce que je ferai*, avant que la mort ne m'enlève l'administration de mes biens : je remettrai leurs dettes aux débiteurs de mon maître, et je leur donnerai

mes biens *afin que lorsque j'aurai été destitué de la gestion*, par la mort, *il y ait des gens qui me reçoivent dans leurs maisons* c'est-à-dire que par leurs mérites et leurs prières je sois reçu dans la vie éternelle, que je ne sois pas forcé de travailler la terre ou de mendier en vain : *dans leurs maisons*, car les mérites étant divers, il y a des *places nombreuses* correspondant à la dignité de chacun. Personne ne peut rentrer dans ces maisons, qui représentent le ciel, si ce n'est en passant par la porte de la miséricorde spirituelle ou corporelle. Remarquez que les demeures éternelles appartiennent aux pauvres ; c'est *aux pauvres en esprit qu'appartient le royaume des cieux*. Si les riches veulent le posséder, il faut qu'ils l'achètent des pauvres ; les riches ont des palais sur la terre, les pauvres en ont dans le ciel. Que les riches donc reçoivent de bon cœur les pauvres chez eux, pour que ceux-ci les reçoivent un jour dans le ciel. C'est ce qui fait dire à St. Augustin : " Donnez la terre, vous recevrez le ciel ."

DENYS LE CHARTREUX.

EXEMPLE

Jésus résolut de passer la nuit à Jéricho. Dans ces lieux où la foule proclamait sa gloire, beaucoup de portes lui étaient ouvertes, mais fidèle jusqu'au dernier jour à chercher les brebis perdues de la maison d'Israël, il demanda l'hospitalité à une demeure méprisée de tous.

De nombreux publicains habitaient alors Jéricho, car cette ville était l'entrepôt de la Pérée, et le fisc romain y levait tribut sur les richesses de la vallée, en particulier sur le baume, fort abondant dans ce pays. A la tête des collecteurs était Zachée, haï du peuple pour la grande fortune qu'il avait faite dans cet emploi, et surtout parce que, Juif de naissance, il prêtait son concours aux étrangers. Toutefois c'était un homme généreux et droit, moins éloigné du royaume des cieux que ses ennemis. En ce jour-là tous ses efforts pour apercevoir Jésus étaient demeurés vains, car la foule le repoussait avec mépris, et sa petite taille ne lui permettait pas de voir au loin. Il prit le parti de courir devant et de monter sur un figuier d'Égypte qui ombrageait la route. Le Sauveur allait venir en cet endroit, et Zachée connaître enfin l'ami des publicains. Son bonheur passa ses espérances : il vit le Maître s'arrêter sous l'arbre, lever les yeux et l'appeler par son nom : "Zachée, hâtez-vous de descendre, car il faut aujourd'hui que je loge dans votre maison." Le publicain obéit aussitôt, et plein d'allégresse conduisit le Christ à sa demeure.

Les Juifs suivaient en murmurant : "Il va loger chez un pécheur, " disaient-ils, et tous se révoltaient que Jésus, dédaignant les lévites et les nobles de Jéricho, réservât ses faveurs à la lie du peuple. Mais les insultes touchaient peu l'heureux hôte ; tout entier à la joie il ouvrit au Sauveur son cœur plus encore que sa maison et mérita d'être admis dans le royaume des

cieux. Dès le lendemain, en effet, debout au milieu de la foule, Zachée fit ce renoncement: "Seigneur, voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et, pour tout le tort que j'ai fait, je rends le quadruple." Du premier coup il s'élevait au-dessus de la perfection de la Loi: non content de réparer le passé, il sacrifiait ce que sa fortune avait de légitime, et l'offrait aux pauvres. Emu d'un si prompt dépouillement, le Seigneur montra au peuple le publicain ennobli par la charité: "Aujourd'hui, dit-il, cette maison a été sauvée, et celui-ci est vraiment un enfant d'Abraham, car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu."

LE MAUVAIS RICHE

JÉSUS disait aussi cette parabole: Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui faisait chaque jour une chère splendide. Il y avait aussi un mendiant, nommé Lazare, qui était couché à sa porte, couvert d'ulcères, désirant se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait; mais les chiens venaient, et léchaient ses plaies. Or, il arriva que le mendiant mourut, et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham (1). Le riche

(1) "Le sein d'Abraham," expression qu'employaient les Juifs, à l'époque de Jésus-Christ, pour désigner le séjour des bienheureux.

mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer. Et levant les yeux, lorsqu'il était dans les tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein ; et s'écriant, il dit : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau, pour rafraîchir ma langue, car je suis tourmenté dans cette flamme. Mais Abraham lui dit : Mon fils, souviens-toi que tu as reçu les biens pendant ta vie, et que Lazare a reçu de même les maux ; or, maintenant il est consolé, et toi, tu es tourmenté. De plus, entre nous et vous un grand abîme a été établi ; de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous, ou de là venir ici, ne le peuvent. Le riche dit : Je vous supplie donc, père, de l'envoyer dans la maison de mon père ; car j'ai cinq frères : afin qu'il leur atteste ces choses, de peur qu'ils ne viennent, eux aussi, dans ce lieu de tourments. Et Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. Et il reprit : Non, père Abraham ; mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence. Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, quand même quelqu'un des morts ressusciterait, ils ne croiront pas.

Réflexions

Lazare n'eut pas à souffrir la pauvreté seule ; la maladie y fut jointe, et la maladie avec tout ce qu'elle a de plus intolérable. Et voyez comment il prouve lui-même qu'il avait atteint le suprême degré de ces deux afflictions. Que sa pauvreté

d'abord ait surpassé toute pauvreté, il le montre en disant qu'il ne pouvait pas même profiter des miettes échappées de la table du riche : que la maladie ait atteint aussi le point extrême au-delà duquel rien n'est plus possible, c'est lui encore qui l'indique en disant que les chiens venaient lécher les ulcères de son corps : ses forces étaient tellement abattues qu'il ne pouvait chasser ces chiens ; cadavre vivant, il voyait ces animaux se jeter sur lui et il n'avait plus la force de les repousser, tant ses membres étaient brisés, paralysés, consumés par le mal. Voyez-vous la pauvreté et la maladie, liguées ensemble, assiéger ce pauvre corps avec la dernière violence ? Si chacune de ces afflictions, prises à part, est si affreuse et si intolérable, ne faut-il pas être de bronze pour les supporter toutes deux à la fois ? On voit des hommes travaillés par la maladie, mais qui d'ailleurs ne manquent de rien de ce qui est nécessaire à la vie ; d'autres vivent dans la plus profonde misère, mais ils jouissent d'une santé vigoureuse, et l'une les console de l'autre : mais Lazare avait à lutter contre toutes deux en même temps. Pourriez-vous me nommer un seul homme qui ait été tout ensemble victime de l'une et de l'autre ? Vous le pourriez, que je vous dirais encore que cet homme n'a pas été dans un délaissement comparable à celui où resta Lazare ; si cet homme n'a pu adoucir ses maux ni par ses propres soins, ni par ceux de ses gens, du moins exposé à la vue du public, il dut être pris en pitié par les passants. Lazare au contraire sentait ses douleurs devenir plus cui-

santes par l'abandon où le laissaient tous les témoins de ses maux ; et cet abandon même lui devenait plus dur encore parce qu'il se voyait couché à la porte d'un riche. S'il n'avait eu à souffrir toute cette misère et à supporter cet oubli dédaigneux que sur une terre déserte et inhabitée il n'aurait pas ressenti une peine si vive. Quand personne n'est auprès de nous pour nous assister, nous prenons courage bon gré mal gré pour endurer ce qui nous arrive. Mais se voir gisant au milieu d'une foule de gens qui passent leurs jours à bien boire et à bien vivre, et n'en pas trouver un seul qui daigne accorder au malheureux l'attention la plus vulgaire, voilà qui rend mille fois plus cuisante la tristesse. Dans l'adversité, l'absence de ceux qui pourraient nous secourir ne nous mord pas au cœur comme l'indifférence de ceux qui, étant présents, refusent de nous tendre la main : Lazare eut à souffrir ce nouveau tourment ; personne ne le consola par une bonne parole, personne ne l'encouragea par une bonne action, personne ne vint à lui, ni proche, ni ami, ni parent, ni passant ; la maison du riche était tout entière corrompue.

Mais un surcroît de peine s'ajoutait à tout cela : Lazare avait sous les yeux le spectacle d'un homme riche et heureux. Je ne veux pas dire qu'il fût envieux et jaloux ; mais je sais que nous sommes disposés par nature à sentir plus douloureusement nos maux en présence d'une félicité étrangère ; et dans le riche il y avait quelque chose encore qui ne pouvait qu'ulcérer davantage le cœur du pauvre. Ce

n'était pas seulement par la comparaison de sa misère avec le bonheur du riche que Lazare devait éprouver un plus amer sentiment de ses maux, mais c'était aussi en examinant la vie de ce riche cruel et inhumain, auquel tout prospérait à souhait, tandis que lui-même avec toute sa vertu et toute sa modération, ne faisait que souffrir les derniers maux : de ce côté encore lui arrivait une cruelle tristesse. Si le riche eût ete un homme juste, modéré, digne de respect, orné de toutes les vertus, Lazare n'eût pas eu motif de se plaindre ; mais, au contraire, ce riche qui vivait dans le péché, qui portait le vice jusqu'au comble, qui montrait la plus complète inhumanité, qui se conduisait en ennemi, qui passait à côté du pauvre Lazare comme à côté d'une borne, sans pudeur et sans pitié, ce riche, jouissait d'une opulente prospérité : imaginez par quel flux et reflux de pensées amères l'âme du pauvre Lazare devait, selon toute vraisemblance, être agitée à cette vue : imaginez quels sentiments il devait éprouver, quand il voyait les parasites, les flatteurs, les valets monter et descendre, entrer et sortir, courir ça et là, s'agiter en tumulte, s'enivrer, danser, étaler tous les genres de libertinage. Il était là, comme s'il ne fût venu au monde que pour être témoin du bonheur d'autrui ; il était là, étendu à la porte, ayant juste assez de vie pour sentir ses propres maux, naufragé à l'entrée du port, dévoré par une soif horrible à côté de la source jaillisante.

A ces causes de souffrance j'ajouterai encore

celle-ci : il ne pouvait pas jeter les yeux sur un autre Lazare. Nous autres, alors même que nous aurions à supporter mille et mille calamités, nous pouvons, en contemplant Lazare, nous procurer quelque consolation et quelque encouragement. Rencontrer, dans un récit ou dans la réalité, des hommes qui ont partagé nos misères, c'est trouver déjà un vrai soulagement. Mais Lazare ne pouvait voir personne qui souffrît des douleurs pareilles aux siennes, ni même savoir qu'aucun de ses devanciers les eût jamais endurées : c'en était assez pour assombrir son âme.

Le riche lui aussi " mourut, et il fut enseveli, " ou plutôt il l'avait toujours été, car son âme était demeurée enfouie dans son corps comme dans un tombeau et enveloppée de sa chair comme d'un sépulcre. Enchaîné par l'ivrognerie et la bonne chère, comme par un lien de fer, il l'avait réduite à l'oisiveté et à l'état de cadavre. Ne passez pas trop vite, mon cher frère, sur cette parole : " Il fut enseveli. " Considérez-moi ces tables recouvertes d'argent, ces lits, ces tapisseries, ces ornements et tout ce qu'il y a dans la maison ; les parfums, les aromates, l'abondance du bon vin, les mets si friands et si variés, les cuisiniers, les flatteurs, les gardes, les domestiques, toute cette pompe enfin : la voilà qui disparaît et s'évanouit. Tout n'est plus que cendre et poussière, que pleurs et lamentations ; personne ne peut désormais secourir ni ramener cette âme qui s'en va. On put voir alors quelle est l'impuissance de l'or et des

grands biens. Ce riche avait une suite nombreuse de serviteurs, et il fut emmené complètement dépouillé et absolument seul ; de toute son opulence il ne put emporter la moindre chose ; il fut emmené délaissé de tous et sans défenseur. Aucun de ceux qui le servaient, aucun de ceux qui volaient autrefois à son secours, n'était présent pour l'arracher aux supplices et aux châtiments ; brusquement séparé de tous les siens, il fut pris seul pour subir d'intolérables tourments. Oui, vraiment : " Toute " chair est comme l'herbe, et toute la gloire de " l'homme est comme la fleur de l'herbe : l'herbe " sèche et la fleur tombe ; mais la parole du Sei- " gneur demeure éternellement. " (Isaïe, XI, 8.) La mort est venue, et elle a tout éteint ; elle l'a saisi comme un captif et l'a emmené baissant les yeux, couvert de honte, n'osant parler, frissonnant de crainte, comme s'il n'avait joui qu'en rêve de toutes ses délices passées. Bien plus, le riche implore le secours du pauvre ; et il désire partager la table de cet affamé d'autrefois qui gisait exposé à la dent des chiens. Les choses avaient bien changé ; et tout le monde put reconnaître lequel des deux était pauvre et lequel était riche, et que Lazare était le plus opulent, et le riche le plus indigent de tous. Sur la scène nous voyons des acteurs prendre le rôle de rois et de généraux, de médecins et de rhéteurs, de sophistes et de soldats, quoiqu'ils ne soient rien de tout cela. Eh bien! dans la vie présente la pauvreté et l'opulence ne sont également que des masques de théâtre. Si

vous assistez à un spectacle, et si vous voyez un acteur jouer le rôle de roi, vous ne le regardez pas comme heureux, vous ne croyez pas qu'il soit roi, vous ne souhaitez pas de devenir ce qu'il est. Mais sachant que c'est un de ces hommes qui n'ont d'autre domicile que la place publique, un cordier, peut-être un forgeron ou quelque personnage pareil, vous ne mesurez pas son bonheur à son rôle et à son vêtement, vous ne jugez pas de son rang par ces objets extérieurs; mais vous le méprisez à cause de sa condition réelle. De même, considérez ce monde comme un théâtre où vous êtes assis, et en voyant les acteurs qui jouent sur cette scène, si vous apercevez beaucoup de riches, ne les regardez pas comme véritablement riches, mais comme jouant le rôle de gens riches. Car de même que l'acteur qui joue sur la scène le rôle de roi ou de général est souvent le domestique de ceux qui vendent des figues ou des raisins sur le marché; de même celui que vous croyez riche est souvent très pauvre. En effet, si vous enlevez son masque, si vous dévoilez sa conscience et si vous descendez dans son cœur, vous y trouverez une grande indigence de vertu, et vous reconnaîtrez le moins honorable des hommes. Dans les théâtres, lorsque le soir est venu et que les spectateurs se sont retirés, les acteurs quittent la scène et déposent l'habillement demandé par leur rôle, et ceux qui semblaient à tout le monde être des rois ou des généraux, apparaissent désormais ce qu'ils sont véritablement. De même, lorsque la

mort est venue et que le spectacle de ce monde a cessé, tous les masques de la richesse et de la pauvreté sont déposés, et ceux qui les portaient s'en vont dans l'autre vie. Là, jugés seulement d'après leurs œuvres, ils apparaissent, les uns véritablement riches, les autres pauvres; les uns honorables, et les autres méprisables.

St Jean Chrysostome.

Exemple

Au mauvais riche insensible en présence du malheureux Lazare, opposons le centenier charitable qui s'intéresse au sort de son serviteur.

Jésus, suivi d'une grande troupe, descendit de la montagne et rentra dans Capharnaüm. Il y allait goûter la joie d'accueillir le premier païen qui soit venu à lui, l'une des plus nobles âmes dont l'Évangile fasse mention. C'était un centurion de Rome, commandant le détachement de légionnaires établi sur les bords du lac. La Galilée, soumise au pouvoir d'Hérode, demeurait néanmoins sous la surveillance des gouverneurs romains, et Capharnaüm était un poste trop important pour que les maîtres du monde négligeassent de l'occuper. L'officier chargé d'y représenter l'empire était digne de cet honneur : ferme dans le commandement, réduisant ses soldats à une discipline exacte, il était moins le dominateur que le protecteur des Capharnaïtes. On le savait à demi gagné au culte de Jéhovah, car ce païen, resté droit de cœur au milieu de la dépravation romaine, n'avait pu connaître la religion des Juifs sans

être touché de leur pure morale, et il l'avait témoigné publiquement en faisant bâtir une synagogue dans la ville. Des sentiments d'humanité, bien rares alors, se joignaient à cette élévation de pensées. Personne n'ignore ce qu'était l'esclave dans l'antiquité, une machine à voix humaine, une bête de somme, qu'on ménageait pour en tirer de plus longs services. Devenait-il vieux ou malade : le plus sage, suivant d'illustres philosophes, était "de le vendre avec les vieux bœufs et les vieilles ferrailles." Or, c'est au chevet de son serviteur que le centurion nous apparaît, veillant et pleurant, "car il l'aimait beaucoup."

Son affliction, connue de Capharnaüm, avait attiré de nombreux amis, qui se pressaient autour du malade en proie à de cruelles tortures. La mort approchait ; dans cette extrémité, le centurion apprit le retour de Jésus et se rappela tout ce qu'on disait de lui, mais n'osant espérer que le bienfaiteur d'Israël voulût entendre un païen, il se tourna vers les anciens de Capharnaüm, et leur demanda d'intercéder pour lui. Ceux-ci, n'écoutant que leur reconnaissance, allèrent trouver le Sauveur et le supplièrent : "Cet homme mérite que vous l'assistiez, disaient-ils, car il aime notre nation et nous a bâti une synagogue." Jésus céda sur-le-champ à leurs prières : "J'irai, répondit-il, et je le guérirai."

Il les suivait et approchait de la demeure, quand le centurion en fut informé. La surprise du Romain fut extrême, car il ne s'atten-

dait pas àle recevoir, sachant qu'aux yeux des pharisiens c'était se souiller que d'entrer dans une maison païenne. Désireux d'épargner une telle disgrâce au prophète, il envoya de ses amis lui porter ce message: " Seigneur, ne vous donnez point tant de peine, car je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison C'est pour cela que je n'ai pas osé aller à vous; mais dites seulement un mot et mon serviteur sera guéri. " Lui-même, si nous suivons le texte de saint Matthieu, s'avança vers le divin Maître, et, du seuil de la demeure, demanda pour toute grâce un seul mot de sa bouche; habitué à commander, il savait le pouvoir d'une parole: "Moi, qui obéis à un autre, dit-il, j'ai pourtant des soldats sous moi, et je dis à l'un: Va, et il va; et à un autre: Viens, et il vient; et à mon serviteur: Fais cela, et il le fait." Jésus l'ayant ouï, fut en admiration, et se tournant vers la troupe qui suivait, il dit: "En vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi, même en Israël."

Cette louange, qui exaltait un païen au-dessus des fils d'Abraham, excita probablement quelques murmures; il se peut même que le Seigneur ait aperçu dans la foule quelques espions du sanhédrin, car tout à coup sa parole devint menaçante. Les Juifs imaginaient le règne du Messie comme un banquet servi pour eux seuls et aimaient à se représenter la confusion des gentils regardant de loin leur repas somptueux. Le divin Maître rappela, pour la détruire, cette orgueilleuse préten-

tion, et déclara que les païens, venus d'Orien et d'Occident, se mettraient à table avec Abra ham, Isaac et Jacob dans les cieux, tandis qu les Juifs, enfants de ce royaume des cieux seraient jetés hors de la salle du festin dan les ténèbres extérieures. " Là sera le pleur e le grincement de dents. " Puis se tournan vers le centurion : "Allez, lui dit-il, et qu'i vous soit fait comme vous avez cru. " Et le ser viteur fut guéri.

L'Abbé C. Fouard.

PARABOLE DE L'AMI

Si l'un de vous a un ami, et qu'il aille le trouver au milieu de la nuit, pour lui dire Mon ami, prête-moi trois pains, car un de mes amis est arrivé de voyage chez moi, et je n'ai rien à lui offrir, et si, de l'intérieur, l'autre répond : Ne m'importune pas; la porte est déjà fermée, et mes enfants et moi nous sommes au lit; je ne puis me lever pour t'en donner; si cependant le premier continue de frapper, je vous le dis, quand même il ne se lèverait pas pour lui en donner parce qu'il est son ami, il se lèverait du moins à cause de son importunité, et il lui en donnera autant qu'il lui en faut. Et moi, je vous dis : Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez à la porte, et on vous ouvrira. Car quiconque demande, reçoit ;

et qui cherche, trouve ; et à celui qui frappe à la porte, on ouvrira. Si l'un de vous demande du pain à son père, celui-ci lui donnera-t-il une pierre! Ou, s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent au lieu du poisson ? Ou, s'il lui demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion? Si donc vous, qui êtes méchants, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans le ciel donnera-t-il l'Esprit bon à ceux qui lui demandent ?

Réflexions

Le fils de Dieu ne nous dit pas séulement dans la personne de ses disciples : Si vous demandez telle ou telle chose, vous l'obtiendrez ; mais, si vous demandez quelque chose, quoi que ce soit, mon Père vous le donnera : Il ne nous dit pas précisément : Demandez ceci ou cela, mais indéterminément et en général : Demandez et vous recevrez. Encore une fois, Chrétiens, il fallait une puissance et une miséricorde infinie pour être en état de s'engager de la sorte et pour le vouloir. C'est donc là qu'éclate la souveraine grandeur du Dieu que nous adorons ; c'est là qu'il fait également paraître, et ce pouvoir suprême qui le rend maître de tout, et cette bonté sans mesure qui le fait descendre et compatir à tous nos besoins : aussi est-ce de là que les Pères ont pris occasion de tant exalter l'efficace de la prière; qu'ils l'ont regardée comme la mère de toutes les vertus, comme la source de tous les biens, comme le trésor de l'âme chrétienne et comme

un fonds de richesses inépuisables, parce que c'est le moyen de parvenir à tout et d'avoir tout. Il est vrai qu'elle requiert certaines conditions Dieu n'est pas le dissipateur, mais le dispensateur de ses grâces ; et par conséquent il n'écoute pas sans distinction toute prière, mais une prière animée par la foi, une prière sanctifiée par l'humilité, une prière soutenue par la persévérance, une prière, non des lèvres et de la bouche seulement, mais de l'esprit et du cœur : tout cela est incontestable, et tout cela est bien raisonnable. Ce qui m'étonne, Chrétiens, et ce qui est en effet bien surprenant, c'est le peu de soin que nous avons de mettre en œuvre auprès de Dieu ce qui devrait nous servir en toutes rencontres. Car ne puis-je pas bien faire à la plupart de mes auditeurs le même reproche que faisait le Sauveur du monde à ses disciples : Vous ne m'avez rien demandé jusqu'à présent ? Est-ce que rien ne vous manque ? Mais vous êtes tous les jours si éloquents à exposer aux hommes les nécessités ou temporelles ou spirituelles qui vous affligent. Est-ce que vous n'avez point appris à demander, ni à prier ?

BOURDALOUE.

EXEMPLE

Cependant Jésus et ses compagnons avaient franchi la vallée du Jourdain et approchaient de Jéricho. Ce nom désignait alors une oasis couverte de maisons de plaisance, de palmiers et de champs de roses. Aux extrémités s'éle-

vaient deux villes : près de la fontaine d'Élisée, l'antique Jéricho, ruinée par Josué et reconstruite par Hiel de Béthel ; au midi, la Jéricho nouvelle, bâtie magnifiquement par Hérode et Archélaüs. Le Seigneur allait de l'une de ces cités à l'autre, quand il rencontra un aveugle assis sur le bord de la route : c'était le fils de Timée (Bar-Timée), qui mendiait avec un compagnon de son infortune. Une grande foule se pressait déjà autour de Jésus, et sortait avec lui de la vieille ville pour entrer dans la Jéricho d'Hérode. Les aveugles entendirent le bruit ; apprenant que c'était Jésus de Nazareth, ils se mirent à crier : " Jésus, fils de David, ayez pitié de nous ! " Leurs clameurs devenaient importunes, et ceux qui allaient devant les menaçaient pour les faire taire, mais ils n'en criaient que plus fort : "Ayez pitié de nous, Seigneur, fils de David ! " Jésus, touché de compassion, s'arrêta et commanda de les amener. Plusieurs coururent à Bar-Timée : " Aie confiance, lui dirent-ils, lève-toi, il t'appelle. " L'aveugle jeta son manteau, et guidé par ceux qui l'entouraient, il s'élança vers Jésus : " Que voulez-vous que je vous fasse dit le Seigneur ?—Maître, répondit-il, que je voie. —Allez, lui dit Jésus, votre foi vous a sauvé. " Il appela de même l'autre aveugle, ouvrit ses yeux en les touchant, et tous deux le suivirent au milieu d'une multitude qui rendait gloire à Dieu

L'ABBÉ C FOUARD

LE JUGE ET LA VEUVE

Il y avait, dans une ville, un juge qui ne craignait pas Dieu, et ne se souciait pas des hommes. Il y avait aussi, dans cette ville, une veuve qui venait auprès de lui, disant : Fais-moi justice de mon adversaire. Et il refusa pendant longtemps ; mais ensuite, il dit en lui-même : Quoique je ne craigne pas Dieu et que je ne me soucie pas des hommes, néanmoins, parce que cette femme m'importune, je lui ferai justice, de peur qu'à la fin elle n'en vienne à me frapper. Le Seigneur ajouta: Entendez ce que dit ce juge d'iniquité. Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus, qui crient à lui jour et nuit, et il tarderait à les secourir ? Je vous le dis, il leur fera promptement justice.

Réflexions

Sans la grâce il n'y a point de salut ; donc il n'y a point de salut sans la prière, parce que hors la première grâce, qui est indépendante de la prière, comme étant, dit saint Prosper, le principe de la prière même, il est de la foi que la prière est le moyen efficace et universel par où Dieu veut que nous obtenions toutes les autres grâces, et que toutes les autres grâces, dans l'ordre de la Providence et de la prédestination, sont essentiellement attachées à la prière. Demandez et vous recevrez. Voilà la

règle que Jésus-Christ nous a prescrite, et qui, étant limitée à ce don parfait, à ce don souverain et excellent qui nous vient d'en haut, je veux dire la grâce du salut, n'a jamais manqué ; voilà la clef de tous les trésors de la miséricorde ; voilà le divin canal par où tous les biens célestes nous doivent être communiqués. Demandez le royaume de Dieu et sa justice, ou plutôt, demandez sans restriction tout ce qui vous est nécessaire pour y arriver, et soyez sûrs que vous l'aurez. Voilà, dis-je, l'oracle de la vérité éternelle, dont il ne nous est pas permis de douter. D'où il faut conclure, reprend le docteur angélique Saint Thomas, que nul homme, soit juste, soit pécheur, mais encore moins le pécheur que le juste n'a droit d'espérer en Dieu qu'en conséquence de ce qu'il le prie, et que toute confiance en Dieu qui n'est pas fondée sur la prière, et soutenue, ou, si j'ose ainsi m'exprimer, autorisée du crédit de la prière, est une confiance vaine, une confiance présomptueuse, une confiance même réprouvée, de Dieu ; et la raison est que Dieu, dit Saint Thomas, qui ne nous doit rien par justice, et qui est incapable de nous rien devoir autrement que par miséricorde, tout au plus par fidélité, ne s'est engagé à nous par ces titres mêmes de fidélité et de miséricorde, que sous condition et dépendamment de la prière. Il peut donc, non seulement sans être injuste, mais sans cesser d'être fidèle, et miséricordieux ne nous point accorder ses grâces quand nous ne le prions pas. Je dis plus, et dans le cours ordinaire de sa providence, il le doit en

quelque façon, parce que des grâces aussi précieuses que les siennes, c'est la réflexion de Saint Jean Chrysostôme, des grâces aussi importantes que celles qui nous conduisent au salut, méritent bien au moins qu'il nous en coûte de les demander, et de les demander avec empressement et avec ferveur,

BOURDALOUE

EXEMPLE

Or, comme il passait sur une route voisine de Tyr ou de Sarepta, une femme entendit parler de lui et sortit de la demeure où sa fille s'agitait dans des transports furieux : " Ayez pitié de moi, s'écria-t-elle, Seigneur, fils de David, ma fille est cruellement tourmentée du démon. " L'Évangile nous apprend ce qu'était cette suppliante : Grecque de langage et de mœurs, elle habitait les provinces phéniciennes de la Syrie, et descendait de la race de Chanaan ; un sang répouvé coulait donc dans ses veines. Le Sauveur ne lui répondit pas une seule parole.

Sans prendre garde au silence du Christ, cette femme se mit à le suivre, continuant de l'implorer. Jésus entra dans une maison pour y demeurer caché, mais la Chananéenne n'en priait que plus ardemment et redoublait d'instance auprès des apôtres demeurés au dehors. Fatigués de ses cris, et craignant d'ailleurs que le concours du peuple ne dévoilât le secret dont se couvrait leur Maître, ceux-ci vinrent à lui : " Renvoyez-la, dirent-ils, car elle crie après

nous. "Jésus ne congédiait jamais ceux qui le suppliaient sans exaucer leurs prières, et les apôtres ne doutaient pas que cette fois encore il n'en usât de même ; mais il se contenta de répondre : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. »

Ce refus, rapporté à la Chananéenne, ne la rebuta point ; elle résolut d'entrer en lutte avec le Seigneur lui-même, de forcer les décrets du ciel, et de mériter, bien que païenne, d'être traitée comme un enfant d'Abraham. Elle franchit le seuil de la maison, pénétra jusqu'à Jésus, et se jeta à ses pieds : « Seigneur, s'écria-t-elle, assistez-moi. » Le Maître continua de montrer la même dureté ; rien ne parut l'émouvoir, ni ses larmes, ni la compassion des apôtres, étonnés de le voir pour la première fois impitoyable : Laissez d'abord rassasier les enfants, dit-il, car il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. » La mère ne plia point ; elle accepta cet outrage qui la ravalait au rang des animaux impurs, mais ce fut pour en tirer avantage et tourner contre le Christ ses propres paroles. « Cela est vrai, Seigneur, répondit-elle, mais les petits chiens mangent au moins sous la table les miettes du pain des enfants.

A ce trait, Jésus se laissa vaincre ; il n'avait résisté que pour porter jusqu'à l'héroïsme une foi qu'il voyait à toute épreuve. La tendresse de son cœur, si longtemps contenue, s'épancha dans un cri de joie : O femme votre foi est gran-

de ; qu'il vous soit fait comme vous voulez! " La Chananéenne revint à la maison où elle avait laissé sa fille ; le démon était disparu et l'enfant reposait sur un lit.

LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN

Jésus dit aussi cette parabole à quelques-uns qui se confiaient en eux-mêmes, comme étant justes, et qui méprisaient les autres : Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était pharisien et l'autre publicain.—Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède. Et le publicain, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel ; mais il frappait sa poitrine, en disant : O Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous le dis, celui-ci descendit dans sa maison, justifié, plutôt que l'autre ; car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.

Réflexions.

Telle est l'injustice de notre orgueil, que malgré ces faiblesses qui nous font rougir en

secret, ce vide et ce néant que nous trouvons en nous, qui fait que nous sommes à charge, et que nous portons partout avec nous l'ennui, le dégoût et l'horreur, pour ainsi dire, de nous-mêmes, nous voulons pourtant imposer au public, et qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes; et le comble de l'injustice, c'est que tous ceux qni nous refusent les qualités que nous n'avons pas, et les louanges que nous ne méritons pas, et qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret, nous les haïssons, nous les décrions, nous leur faisons un crime de l'équité de leurs jugements, et nous nous en prenons, ce semble, à eux de nos misères et de nos faiblesses.

Nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus; et quoique nous sentions nos faiblesses nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voient pas, et qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges, et que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

MASSILLON

——Il y avait un pharisien et un publicain, l'un plongé dans tous les vices, l'autre pratiquant une rigoureuse équité: car il avait fait

l'abandon de ses biens, il ne cessait de jeûner, et il était pur de cupidité ; l'autre avait passé toute sa vie dans les rapines et les violences. Tous deux montèrent pour prier dans le Temple. Puis le pharisien debout se mit à dire : *Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme les autres hommes qui sont voleurs, injustes, ni comme ce publicain.*

Mais le publicain qui se tenait plus loin ne releva pas cette injure, ne rendit pas outrage pour outrage, ne dit pas comme font tant d'autres: C'est toi qui oses parler de ma vie, reprendre mes actions ? Est-ce que je ne vaux pas mieux que toi? Veux-tu que je te dise tes fautes, et que par là je te ferme à jamais l'accès de ce sacré portique? Il ne dit aucune de ces sottes paroles que nous prodiguons chaque jour dans nos invectives mutuelles ; mais ayant gémi amèrement et frappé sa poitrine, il se contenta de dire : *Ayez pitié de moi qui suis un pécheur*, et il s'en retourna justifié.

Voyez-vous quelle promptitude ? Il accepte l'injure, et il se lave de l'injure ; il reconnaît ses péchés, et il se décharge de ses péchés : l'accusation portée contre sa faute a pour résultat de l'effacer, et son ennemi, malgré lui, devient son bienfaiteur. Combien aurait-il fallu de mortifications, de jeûnes, de sommeils sur la dure, de distributions aux indigents, pour se décharger de ses péchés ? Et voici que sans avoir rien fait de tout cela, au moyen d'une simple parole, il se purifie de tous ses vices ; les insultes, les affronts de celui qui avait cru l'outrager lui

procurant une couronne de justice, sans sueurs, sans fatigues, sans dépense de temps. Voyez-vous que lorsqu'une personne dirige contre nous des imputations véridiques, dont notre conscience elle-même reconnaît la justesse, si au lieu d'outrager le médisant, nous pleurons amèrement, et que nous implorons Dieu pour nos péchés, nous pourrons par là nous décharger de toutes nos fautes ? C'est ainsi du moins que le publicain, par exemple, fut justifié : attendu que loin de répondre par l'injure à l'injure du pharisien, il avait gémi sur ses propres péchés, il s'en retourne mieux justifié que cet homme.

St Jean Chrysostôme

Exemple

Notre-Seigneur si prompt à pardonner se montra d'une sévérité étonnante dans ses rapports avec les pharisiens Ecoutons les malédictions qu'il leur fit entendre : Alors Jésus parla aux foules et à ses disciples, en disant : Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse.Observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent ; mais n'agissez pas selon leurs œuvres, car ils disent et ils ne font pas. Ils lient des fardeaux pesants et insupportables, et ils les mettent sur les épaules des hommes ; mais ils ne veulent pas les remuer du doigt. Ils font toutes leurs actions pour être vus des hommes ; c'est pourquoi ils portent de larges phylac-

tères (1) et de longues franges. Ils aiment les premières places dans les festins, et les premières chaires dans les synagogues, et à être salués dans les places publiques, et à être appelés Rabbi (Maître) par les hommes. Mais vous, ne vous faites point appeler Rabbi, car vous n'avez qu'un seul maître, et vous êtes tous frères. Et ne donnez à personne sur la terre le nom de père, car vous n'avez qu'un seul Père, qui est dans les cieux. Et qu'on ne vous appelle point maîtres, car vous n'avez qu'un seul maître, le Christ. Celui qui est le plus grand parmi vous, sera votre serviteur. Quiconque s'élèvera sera humilié, et quiconque s'humiliera, sera élevé.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez le royaume des cieux devant les hommes ; car vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous ne laissez pas entrer ceux qui désirent entrer.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous dévorez les maisons des veuves, sous prétexte de faire de longues prières ; c'est pourquoi vous recevrez un jugement plus rigoureux.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous parcourez la mer et la terre

---

(1) Les phylactères qui sont encore en usage chez les juifs modernes, consistent en de petites bandes de parchemin, sur lesquelles sont écrits plusieurs passages de la loi mosaïque. Ces bandes, délicatement pliées, sont enfermées dans des boîtes minuscules, munies de longues lanières de cuir. On se les attache au front et au bras gauche, pour réciter certaines prières.

pour faire un prosélyte (1), et, après qu'il l'est devenu, vous faites de lui un fils de la géhenne (2) deux fois pire que vous.

Malheur à vous, conducteurs aveugles, qui dites : Si quelqu'un jure par le temple, ce n'est rien ; mais si quelqu'un jure par l'or du temple, il doit. Insensés et aveugles ! Car lequel est le plus grand ? l'or, ou le temple qui sanctifie l'or ? Et si quelqu'un jure par l'autel, ce n'est rien ; mais si quelqu'un jure par le don qui est sur l'autel, il doit. Aveugles ! Car lequel est le plus grand ? le don, ou l'autel qui sanctifie le don ? Celui donc qui jure par l'autel, jure par l'autel et par tout ce qui est dessus. Et quiconque jure par le temple, jure par le temple et par celui qui y habite. Et celui qui jure par le ciel, jure par le trône de Dieu et par celui qui y est assis.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, et de l'aneth, et du cumin (3) et qui avez abandonné ce qu'il y a de plus important dans la loi : la justice, la miséricorde, et la fidélité. Il fallait faire ceci, et ne pas omettre cela. Conducteurs aveugles, qui filtrez le moucheron, et qui avalez le chameau !

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la

---

(1) On désignait ainsi les païens convertis au judaïsme

(2) C'est-à-dire, un fils de l'enfer, ou un homme digne de l'enfer.

(3) Trois plantes que les Juifs cultivaient volontiers, à cause de leurs propriétés aromatiques

coupe et du plat, et qu'au dedans vous êtes pleins de rapine et d'impureté. Pharisien aveugle, nettoie d'abord le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors devienne pur aussi.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui au dehors, paraissent beaux aux hommes, mais qui, au dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture. Vous de même, au dehors, vous paraissez justes aux hommes ; mais, au dedans, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et qui ornez les monuments des justes, et qui dites : Si nous avions vécu du temps de nos pères, nous ne nous serions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. Par là vous témoignez contre vous-mêmes que vous êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes. Comblez aussi la mesure de vos pères.

Serpents, race de vipères, comment échapperez-vous au jugement de la géhenne ? C'est pourquoi voici que je vous envoie des prophètes, et des sages, et des scribes; et vous tuerez et crucifierez les uns, et vous flagellerez les autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville, afin que retombe sur vous tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. En vérité, je vous le dis, toutes ces choses retomberont sur cette génération.

LES OUVRIERS DE LA VIGNE

Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Et étant convenu avec les ouvriers d'un denier par jour, il les envoya à sa vigne. En sortant vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se trouvaient oisifs sur la place publique. Et il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste. Et ils y allèrent. Il sortit encore vers la sixième et vers la neuvième heure, et il fit de même. Et étant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui se tenaient là, et il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour sans rien faire ? Ils lui dirent : Parce que personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez, vousaussi, à ma vigne. Lorsque le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelle les ouvriers, et paye-leur le salaire, en commençant par les derniers, et en finissant par les premiers. Ceux de la onzième heure vinrent donc, et reçurent chacun un denier. Les premiers, venant ensuite, crurent qu'ils recevraient davantage ; mais ils reçurent, eux aussi, chacun un denier. En le recevant, ils murmuraient contre le père de famille, disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les avez traités comme nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne te fais

point de tort ; n'es-tu pas convenu avec moi d'un denier ? Prends ce qui t'appartient, et va-t-en. Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi : Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? ou ton œil est-il méchant parce que je suis bon ? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ; car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Réflexions

Dieu *sortit de grand matin*, c'est-à-dire qu'il se manifesta au commencement du monde, depuis Adam jusqu'a Noé, *afin de louer des ouvriers*, c'est-à-dire les justes qui devaient le servir, se faisant connaître pour les attirer *dans sa vigne*, l'Église militante, dont les rameaux sont les justes, à commencer par Abel jusqu'au dernier des élus. Donc celui qui était *père de famille* en raison de son autorité, *sortit* en se manifestant, et *loua* en les sollicitant de toutes manières, *des ouvriers*, non pas des discoureurs, car la vraie prédication est celle qui se fait par des actes et qui ne se contente pas des paroles. Il les envoya *dans sa vigne*, afin d'accomplir un plus grand nombre d'œuvres méritoires. C'est ainsi qu'Adam fut d'abord placé dans le paradis terrestre, mais comme il ne sut pas travailler pour Dieu, il en fut chassé ; ainsi le peuple Juif, choisi pour rendre à Dieu un culte spécial, fut rejeté : nous aussi nous sommes placés dans l'Église, vigne du Seigneur, si nous nous montrons négligents nous en serons chassés. La

perte de ceux qui précèdent doit servir d'avertissement à ceux qui les suivent. *Et étant convenu avec les ouvriers d'un denier par jour :* cette convention est la promesse de la vie éternelle en récompense du travail accompli.

Et sortant vers la troisième heure, en se manifestant davantage, depuis Noé jusqu'à Abraham, *il vit*, tout ému, *d'autres ouvriers qui se tenaient oisifs sur la place publique*, il les invita comme les autres et leur fit la même promesse. D'après St Jean Chrysostôme, par cette place publique il faut entendre le monde, où se trouvent la calomnie, les injures, les dissensions, les embarras des affaires les plus bruyantes, et où tout se donne à prix d'argent. Sur cette place, les âmes s'offrent en vente. Les deux acheteurs sont Dieu et le démon. Il y en a qui sont assez aveugles que de livrer leur âme au démon pour un vil prix, pour les plaisirs de la vie présente, comme les gourmands et ceux qui sont adonnés à la luxure; d'autres pour les honneurs et la gloire de ce monde, comme les orgueilleux ; certains pour les richesses et les biens du temps, comme les voleurs et les avares. Fuyons cet acheteur et vendons nos âmes à Jésus-Christ qui nous a rachetés au prix de son sang précieux.... *Il sortit de nouveau* en se manifestant davantage encore, *vers la sixième heure*, c'est-à-dire depuis Abraham jusqu'à Moïse, *et vers la neuvième heure*, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, *et il fit de même* invitant les hommes et leur promettant une récompense pour leur fidélité. *Vers*

la onzième heure, ce qui signifie dans les derniers temps, depuis J.C. jusqu'à la fin du monde, *il sortit* se faisant connaître encore davantage alors que N. S. apparut sur la terre : *il en trouva d'autres qui se tenaient là*, sans avancer, sans s'humilier, ce sont les Gentils ; *et il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous ici*, dans un endroit si périlleux, pourquoi dans un lieu de passage restez-vous tranquilles, alors que vous devriez marcher dans la vertu, car la vie est courte, la route à parcourir est longue, votre vertu est chancelante, pourquoi vous tenez-vous ainsi *tout le jour*, alors que vous pouvez profiter du temps pour acquérir sûrement une récompense magnifique. Pourquoi rester *oisifs*, ne procurant ni vos intérêts, ni ceux du prochain, sans résister à vos ennemis, ne prévoyant pas l'avenir, alors que l'oisiveté enseigne toute sorte de péchés ? Le Seigneur semble leur dire : Pourquoi durant un temps si long avez-vous négligé de travailler à votre salut ? *Ils lui dirent : Parce que personne ne nous a loués ;* aucun Prophète, aucun Docteur, n'est venu nous instruire. *Il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne*, croyez et confessez votre foi et faites de bonnes œuvres....

Lorsque le soir fut venu, c'est-à-dire à la fin du monde, ou à la fin de notre vie : remarquez avec St Jean Chrysostôme que ce n'est pas le matin que Dieu récompense, mais le soir, car il ne récompense que l'ouvrier persévérant et fidèle, *le maître de la vigne*, Dieu le Père, qui est le Seigneur *dit à son intendant*, à Jésus-Christ, car le Père a tout remis en son

pouvoir : *Appelle les ouvriers*, et non les oisifs à ton tribunal, *et paye-leur le salaire*, donne-leur la vie éternelle ; *Appelle-les* du travail au repos, de la tristesse à la joie, de la guerre à la paix, *en commençant par les derniers, et en finissant par les premiers*. Le denier est donné d'abord aux derniers, parce que, au sentiment de St Augustin, bien qu'on le donne en même temps à tous, cependant, ceux qui, après une heure ou quelques heures d'ouvrage, le reçoivent, semblent être servis avant ceux qui ont attendu depuis longtemps.

Ils reçurent chacun un denier. Selon St Augustin ce denier qui est donné à chacun représente la vie éternelle qui sera donnée également à tous. *Et en le recevant* les premiers *murmuraient contre le père* de famille disant : *Ces derniers*, c'est-à-dire les Gentils, ou les martyrs ou les chrétiens fervents, *n'ont travaillé qu'une heure*, ils ont souffert peu de temps, *et vous les avez traités comme nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur*. Ce n'est pas la quantité des travaux ou des œuvres que Dieu regarde mais bien l'ardeur et la charité, car il ne considère pas la somme de travail ou sa durée, mais l'ardeur avec laquelle nous nous y sommes livrés. C'est pourquoi la pénitence tardive, si elle est sincère, ne supprime pas la grâce ni ne la diminue. Et quoique les derniers soient récompensés comme les premiers, ce serait une folie de remettre à plus tard la conversion, de commettre le péché jusqu'à la onzième heure, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la vie : chargé de

péchés, sans contrition au cœur, vous ne pourriez être excusés, ou bien si vous vous repentez vous auriez à satisfaire pour des fautes nombreuses. Si cependant vous avez remis, jusqu'à la onzième heure, de vivre chrétiennement, ne vous laissez pas aller au découragement, au contraire travaillez avec ardeur.

Ainsi les derniers, seront les premiers et les premiers seront les derniers. Souvent en effet ceux qui viennent tard à la pénitence, sont récompensés plus vite que ceux qui ont commencé le travail de la vie chrétienne dès la première heure, parce qu'ils quittent ce monde plus tôt; ou bien ceux qui se convertissent sur la fin de la vie, l'emportent sur les autres par leur ferveur, imitant ceux qui dans un voyage marchent plus vite parce qu'ils sont partis en retard. Ou bien encore ceux qui à leurs yeux sont les derniers, sont les premiers aux yeux de Dieu, et ceux qui sont les derniers au jugement des hommes, sont les premiers suivant celui de Dieu, car il ne considère pas l'extérieur, mais les sentiments du cœur. Bien que, d'après cette parabole, tous reçoivent un denier, ne pensez pas que tous ceux qui ont été appelés à la foi reçoivent la vie éternelle.

Car beaucoup ont été appelés à la foi et à la récompense, vers la première, troisième, sixième, neuvième et vers la dernière heure; mais parmi eux *peu sont élus*, pour la récompense qui n'est autre que le royaume de la béatitude éternelle. Beaucoup font partie de

l'Eglise militante, qui n'appartiendront pas à l'Eglise triomphante. Il y en aura peu de sauvés si on tient compte du grand nombre de ceux qui ont été appelés aux différentes heures de la journée, car suivant St Grégoire, beaucoup embrassent la foi, beaucoup encombrent les églises, mais peu arriveront au royaume céleste. C'est ainsi que parmi les Israëlites, beaucoup furent appelés dans la Terre Promise, peu eurent le bonheur d'y entrer. Gédéon appela un grand nombre de guerriers pour combattre, il en prit bien peu avec lui : car elle est large, elle est spacieuse la voie qui conduit à la perdition, et ils sont nombreux ceux qui la suivent. Combien elle est petite la porte ! combien étroite la voie qui conduit à la vie! et ceux qui la trouvent sont peu nombreux.

D'après DENYS LE CHARTREUX.

EXEMPLE

Jésus avait des compagnons de supplice ; il vit ceux-là mêmes se tourner contre lui, et, des croix dressées à ses côtés, il entendit qu'on répétait ce blasphème : " Si tu es le Christ, sauve-toi, sauve-nous ! " Un seul des larrons avait parlé, l'autre contemplait le Sauveur, admirait sa résignation, et se sentait attiré vers lui. Aussi quand il entendit l'outrage de son compagnon lui fit-il ce reproche : " Tu ne crains pas Dieu, quoique tu te trouves condamné au même supplice. Encore pour nous c'est avec justice, puisque nous souffrons la peine que

nous avons méritée, mais celui-là n'a rien fait de mal." Et sa foi s'échauffant dans ce témoignage : " Seigneur, ajouta-t-il quand vous serez venu en votre royaume, souvenez-vous de moi." Jamais grâce plus soudaine ne transforma un criminel en martyr, mais jamais aussi confession ne fut plus méritoire, car c'est à l'heure où renié de tous, Jésus expirait sur le gibet que le bon larron salua sa royauté divine.

Le Sauveur ne pouvait faire un mouvement sans augmenter ses souffrances ; mais ayant ouï cette prière, il tourna la tête vers son compagnon et lui répondit : " Je vous le dis, en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis." L'humble pénitent ne demande qu'un souvenir, et c'est le plus riche don qui lui est accordé : la béatitude de Dieu. Il se contente d'une espérance, dès ce jour-là même, une félicité sans borne devient son partage.

LES SERVITEURS ET LES MINES

Un homme de haute naissance s'en alla dans un pays lointain, pour prendre possession d'un royaume, et revenir ensuite. Ayant appelé dix de ses serviteurs, il leur donna dix mines (1), et leur dit : Faites les valoir jusqu'à ce que je revienne. Mais ses concitoyens le haïssaient, et ils envoyèrent après lui une ambassade, pour dire : Nous ne voulons pas

(1) Probablement la mine attique, qui valait cent drachmes, environ $ 18.00.

que cet homme règne sur nous. Et il arriva qu'à son retour, après avoir pris possession du royaume, il ordonna qu'on appelât les serviteurs auxquels il avait donné l'argent, pour savoir comment chacun l'avait fait valoir. Le premier vint, et dit : Seigneur, ta mine a produit dix mines. Et il lui dit : C'est bien, bon serviteur ; parce que tu as été fidèle en peu de choses, tu auras puissance sur dix villes. Le second vint, et dit : Seigneur ta mine a produit cinq mines. Et il lui dit : Et toi, sois établi sur cinq villes. Un autre vint, et dit : Seigneur, voici ta mine, que j'ai tenue enveloppée dans un mouchoir, car je t'ai craint parce que tu es un homme sévère ; tu enlèves ce que tu n'as pas déposé, et tu moissonnes ce que tu n'as pas semé. Il lui dit : Je te juge par ta propre bouche, méchant serviteur ; tu savais que je suis un homme sévère, enlevant ce que je n'ai pas déposé, et moissonnant ce que je n'ai pas semé ; pourquoi donc n'as-tu pas mis mon argent à la banque, afin qu'à mon retour je le retirasse avec intérêts ? Puis il dit à ceux qui étaient présents : Otez-lui la mine, et donnez-la à celui qui en a dix. Et ils lui dirent : Seigneur, il a dix mines. Je vous le dis, on donnera à celui qui a déjà, et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a.

LES DIX TALENTS

Car il en sera comme d'un homme qui, partant pour un long voyage, appela ses serviteurs et leur remit ses biens. Il donna à l'un cinq talents, (1), à un autre deux, et à un autre un seul, à chacun selon sa capacité ; puis il partit aussitôt. Celui qui avait reçu cinq talents s'en alla, les fit valoir, et en gagna cinq autres. De même, celui qui en avait reçu deux, en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un, s'en alla, creusa dans la terre et cacha l'argent de son maître.

Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint, et leur fit rendre compte. Et celui qui avait reçu cinq talents s'approcha, et présenta cinq autres talents, en disant : Seigneur, vous m'avez remis cinq talents ; voici que j'en ai gagné cinq autres. Son maître dit : C'est bien, bon et fidèle serviteur ; parce que tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de ton Seigneur. Celui qui avait reçu deux talents s'approcha aussi, et dit : Seigneur, vous m'avez remis deux talents, et j'en ai gagné deux autres. Son maître lui dit : C'est bien, bon et fidèle serviteur ; parce que tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de ton Seigneur. Celui qui n'avait reçu

(1) Le talent valait 6.000 drachmes.

qu'un talent s'approcha aussi, et dit : Seigneur, je sais que vous êtes un homme dur, qui moissonnez où vous n'avez pas semé, et qui ramassez où vous n'avez pas répandu ; j'ai eu peur et je suis allé cacher votre talent dans la terre ; le voici, vous avez ce qui est à vous. Mais son maître lui répondit : Serviteur mauvais et paresseux, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, et que je ramasse où je n'ai pas répandu ; il te fallait donc remettre mon argent aux banquiers, et, à mon retour, j'aurais retiré avec usure ce qui est à moi. Enlevez-lui donc le talent, et donnez-le à celui qui a dix talents. Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance ; mais, à celui qui n'a pas, on enlèvera même ce qu'il semble avoir. Quant à ce serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Or, lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, avec tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa majesté. Toutes les nations seront assemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs, et il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche.

Réflexions

La parobole des talents et celle des mines, semble avoir été prononcée en confirmation des dernières paroles que nous avons lues de

saint Luc : *Celui à qui on donne beaucoup, on redemande beaucoup.*

A chacun selon sa vertu : il parle ici des grâces qui sont données en récompense, ou du moins en conséquence d'autres grâces : mais il faut toujours se souvenir qu'il y a les premières grâces qui ne sont pas données de cette sorte et qui sont absolument gratuites, ce qui paraît en d'autres lieux de l'Évangile. Ici nous avons à considérer la distribution des grâces qui sont les suites des autres, et l'ordre des récompenses. Et ce qu'il y a premièrement à observer, c'est la proportion et les convenances. *On donne à chacun selon sa vertu* : chacun travaille et profite à proportion de ses talents ; chacun est récompensé selon son travail. *Celui qui a reçu cinq talents, gagne cinq talents. Celui qui en reçoit deux en gagne deux. Celui dont la mine en a produit dix, reçoit dix villes ; et celui dont la mine en a produit cinq, reçoit cinq villes,* et il ne reste qu'à admirer l'exactitude de la divine justice, par rapport à l'exactitude et à la fidélité de chacun.

Celui qui enfouit son talent et sa mine, *est jeté lui-même dans le cachot et dans les ténèbres,* et non-seulement il ne reçoit rien, ce qui lui était dû trop visiblement, mais encore il est puni de sa négligence.

Outre la récompense particulière que chacun reçoit à proportion de son travail, tous reçoivent la commune récompense *d'entrer dans la joie de leur Seigneur,* et d'être rendus participants de sa félicité.

Tout est donc ici dans une entière proportion : la peine, la récompense. Il y en a une commune à tous pour la fidélité qui l'est aussi ; il y en a de particulières selon la diversité du travail, et tout l'ordre de la justice est accompli. O Dieu ! je chanterai vos louanges sur votre justice et sur votre vérité.

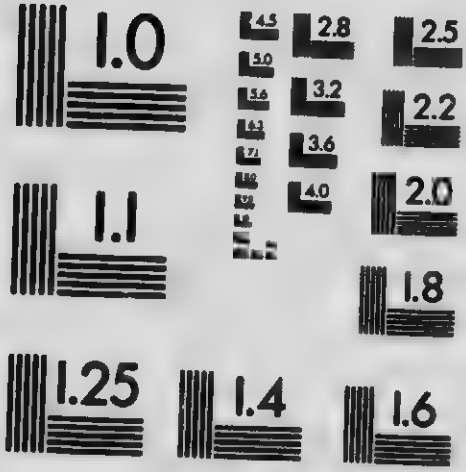
Il paraît, par la même raison de proportion et d'égalité, que si celui qui avait reçu cinq talents ou deux talents, avait été paresseux, il aurait été plus puni que celui qui n'en avait reçu qu'un ; et il n'y a plus à chacun qu'à examiner ce qu'il a reçu, pour voir ce qu'il a à craindre. O mon Dieu ! que vous ai-je rendu pour la foi que vous m'avez donnée, pour tant de saintes instructions, pour tant de lumières, pour tant de crimes pardonnés, pour tant de temps, et pour votre longue patience ! O Dieu ! que vous ai-je rendu ? et ne vous ayant rien rendu, que dois-je craindre ?

Entrez dans la joie de votre Seigneur : jetez ce mauvais serviteur dans les ténèbres extérieures. L'un est mis dedans, l'autre dehors ; l'un dans la joie et la lumière, l'autre dans le désespoir et dans les ténèbres. O heureux sort de l'un ! O cruel partage de l'autre !

Entrez dans la joie de votre Seigneur. " La joie entre en nous lorsqu'elle est médiocre, mais nous entrons dans la joie, dit saint Augustin, quand elle surmonte la capacité de notre âme, qu'elle nous inonde, qu'elle regorge, et que nous en sommes absorbés ; qui est la parfaite félicité des saints.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Ce qui fait le malheur de ces ténèbres, c'est qu'elles sont extérieures. La seule séparation rend le malheur des réprouvés extrême et insupportable : de là ce pleur éternel, de là ce grincement de dents. Si vous n'êtes mis dedans, si vous n'entrez dans la joie, toutes sortes de maux tombent sur vous, et la seule séparation vous les attire.

Chassez le serviteur inutile et mettez-le où règne le désespoir. S'il n'avait rien reçu, il n'aurait pas tant à s'affliger ; mais il a eu le talent il l'a négligé : c'est pourquoi son déplaisir n'a point de mesure.

Pleur et grincement de dents, Profonde tristesse dans l'un, et rage dans l'autre. Il est en fureur contre lui-même, parce qu'il n'a à imputer qu'à lui-même le malheur dont il est accablé.

Je sais que vous êtes un homme difficile : vous moissonnez où vous n'avez point semé, vous ramassez où vous n'avez point répandu. A Dieu ne plaise que Dieu soit ainsi ; car, où n'a-t-il pas semé, et quels dons n'a-t-il pas répandus ? Mais Jésus-Christ, nous veut faire entendre par cette espèce d'excès combien est grande la rigueur de Dieu dans le compte qu'il redemande. Car il n'y a rien qu'il n'ait droit d'exiger de sa créature infidèle et désobéissante dont le fonds étant à lui tout entier, il a droit de punir son ingratitude des plus extrêmes rigueurs,

Serviteur mauvais et paresseux. Mauvais, parce qu'il est *paresseux* : qui doit tout à

la divine justice, seulement pour n'avoir rien mis à profit pour elle.

Tu seras jugé par ta bouche. La lumière de la vérité qui parle en nous prononcera notre sentence : chacun avouera son crime, et ordonnera son supplice. On aura d'autant moins de consolation, qu'il ne restera aucune excuse, ni par conséquent aucune espérance, aucun adoucissement : car on prononcera cela même contre soi, qu'il n'y en doit avoir aucun. De là cette profondeur et cet abîme de tristesse. O mon Dieu ! la seule vue m'en fait horreur ; que sera-ce du sentiment et de l'effet ?

Otez-lui son talent, ôtez lui sa mine, et donnez-la à celui qui en a dix. Comment est-ce que les élus profitent des grâces que les réprouvés auront perdues ? *Tiens bien ce que tu as,* dit-il, *de peur qu'un autre ne reçoive ta couronne.* Les justes profitent de tout, et autant de la négligence des autres, qui les instruit, que de leur propre travail.

A celui qui n'a pas, ce qu'il semble avoir lui sera ôté. Ce qu'il semble avoir ; il n'a rien en effet, parce qu'il ne garde rien. Un panier, un vaisseau percé n'a jamais d'eau, parce que celle qu'il reçoit, il la perd dans le même instant. Ame cassée et brisée, où l'eau de la grâce ne tient pas, elle n'a jamais rien de propre : et cependant ce qu'elle semble avoir lui sera encore ôté. Elle demeurera sèche, dépouillée, sans bien, sans lumière, sans aucune consolation même passagère ; et il est juste : car il fallait lui ôter tout ce qu'elle gardait mal. O mon Dieu ! mon

Dieu ! mon Dieu ! puis-je souffrir la vue de ma pauvreté, de ma douleur, de mon désespoir en cet état malheureux ? Il faut donc prévenir ce mal pendant qu'il est temps.

BOSSUET.

EXEMPLE

Jésus s'assit en face du tronc *destiné aux offrandes pour l'entretien du culte.* Il regardait comment la foule jetait son argent dans le tronc. Des riches, en grand nombre, se faisaient une gloire d'y jeter de larges offrandes. A son tour vint une pauvre veuve ; Jésus la vit jeter deux petites pièces de monnaie de la valeur d'un denier. Jésus appela ses disciples et leur dit :

— " En vérité, je vous le déclare : cette pauvre veuve a donné plus que ceux qui ont mis dans le tronc du Temple. Tous ont donné de leur abondance ; mais elle, c'est de son indigence même qu'elle a donné ; elle a mis tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre. "

LES DEUX FILS

QUE vous en semble ? Un homme avait deux fils ; et s'approchant du premier, il lui dit : Mon fils, va aujourd'hui travailler dans ma vigne. Celui-ci répondit : Je ne veux pas. Mais ensuite, touché de répentir, il y alla.

S'approchant ensuite de l'autre, il lui dit la même chose. Celui-ci répondit : J'y vais, Seigneur. Et il n'y alla point. Lequel des deux a fait la volonté de son père ? Ils lui dirent : Le premier. Jésus leur dit : En vérité, je vous le dis, les publicains et les femmes de mauvaise vie vous devanceront dans le royaume de Dieu.

Reflexions

Cet homme qui avait deux fils, c'est Dieu lui qui est le Père de tous : on le compare à un homme à cause de sa bonté, car tous il nous a créés par amour ; et bien qu'il soit Seigneur par nature, cependant il veut être aimé comme un Père plutôt que d'être redouté en tant que Maître. Le premier fils, sous le rapport du temps sinon de la dignité et de la connaissance qu'il avait de son père, représente les Gentils, l'autre signifie les Juifs. Travailler à la vigne, c'est faire le bien, suivant l'inspiration que Dieu a mis au fond de notre nature et qu'il a enseigné spécialement par la révélation au peuple juif. Il s'adressa au *premier de ses fils* par la loi naturelle imprimée au fond du cœur, et lui dit : *Va travailler*, c'est-à-dire, durant cette vie observe la justice naturelle qui se réduit à ce précepte : Fais aux autres le bien que tu désires pour toi ; ne leur fais pas le mal que tu crains pour toi-même. *Travaille dans ma vigne*, c'est-à-dire dans l'Église, en dehors de laquelle on travaille sans mérite. *Mais celui-*

ci répondit avec orgueil : *Je ne veux pas* et se rendit coupable en abandonnant la vertu pour suivre le mal ; il ne suivit pas la loi naturelle et abusa de sa liberté. Mais ensuite à la venue du Sauveur, à sa prédication et à celle des Apôtres, *touché de repentir* il vint travailler à la vigne du Seigneur et répara par son travail l'insolence de sa réponse, se soumit à Dieu, et lui est agréable aujourd'hui, par le culte qu'il lui rend.—Il parla ensuite à son autre fils en donnant sa loi à Moïse : *Va travailler dans ma vigne*, et pratique la vertu. *Celui-ci répondit : J'y vais*, en promettant de servir Dieu et s'obligeant à ce service en acceptant la Loi. *Et il n'y alla point*, n'accomplissant pas ce qu'il avait promis. Il ne resta pas au service de Dieu, et n'observa pas la Loi ; il se laissa même aller à l'idolâtrie, à toutes sortes de désordres, et aujourd'hui il ne croit pas à Jésus-Christ.

En vérité, je vous le dis, les publicains et les femmes de mauvaise vie, non pas ceux qui méritent maintenant ces titres, mais qui autrefois en étaient malheureusement dignes, *vous devanceront dans le royaume de Dieu*, dans l'Eglise militante par la foi et la pénitence, et dans l'Eglise triomphante par la gloire qui les attend. Pour vous, vous serez abandonnés à cause de votre infidélité.

D'après DENYS LE CHARTREUX.

Que vous semble de ceci : Un homme avait deux fils, etc. Cette parabole va convaincre les pontifes et les sénateurs d'une hypocrisie

manifeste. Le Fils de Dieu nous y marque deux caractères dans ces deux fils : l'un est celui d'une désobéissance manifeste: l'autre est celui d'une obéissance imparfaite, et plus apparente que solide ; il se trouve que ce dernier est le plus mauvais.

Il y a des gens qui promettent tout, ou par faiblesse, parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de résister en face, ou par légèreté, ou par tromperie. Ils n'osent vous dire qu'ils ne veulent pas se corriger, et quoique peu résolus à obéir, ils vous disent : *Seigneur, je m'en vais* : Ils vous appellent, Seigneur ; ils ont un certain respect : ils sont en apparence prompts à obéir : ils ne disent pas : J'irai ; mais, je vais : vous diriez qu'il va marcher, et que tout est fait. Cependant il n'obéit pas, il ne bouge pas de sa place, ou parce qu'il vous veut tromper, ou, ce qui est pis, parce qu'il se trompe lui-même, et se croit plus de volonté et de courage qu'il n'en a.

Il paraît que ce caractère est le plus manifestement mauvais : ces faibles résolutions, et cet extérieur de piété font qu'on s'imagine avoir de la religion ; et on n'a point cette horreur de soi-même et de son état qui fait qu'on le change. Mais pour celui qui tranche le mot : *Je ne veux pas* : comme il résiste à Dieu par une manifeste désobéissance, il ne peut se flatter d'aucun bien ; à la fin il a honte de soi-même, et réveillé par son propre excès, il s'en repent : *Touché de repentir, il obéit.*

Notre-Seigneur fait voir aux pontifes que ce dernier caractère est le leur. Nourris dans la

piété, ils ne parlent que de Dieu, que de religion, que de l'obéissance qu'on doit à la loi ; et parce qu'i. en parlent souvent, ils se croient assez gens de bien, et ne se corrigent jamais. C'est pourquoi Jésus-Christ leur parle de cette manière terrible : *Les publicains et les femmes de mauvaise vie arriveront plutôt que vous dans le royaume de Dieu :* parce que, confus de leurs excès, ils en ont fait pénitence à la voix de Jean : et vous, qui par vos lumières et par la dignité de vos charges deviez donner l'exemple aux autres, non seulement vous n'êtes pas venus les premiers, comme on avait raison de l'attendre, mais vous n'avez pas même su profiter de l'exemple des autres. Plus endurcis dans le crime que les publicains et les femmes de mauvaise vie, vous les avez vus se convertir sans en être touchés. Double enfoncement dans le crime : premier, ne faire pas mieux que de telles gens, et ne leur point donner l'exemple : second, ne profiter pas même du leur.

Exemple

Jésus ayant appris l'emprisonnement de Jean-Baptiste se retira en Galilée, non de son propre mouvement mais "par la vertu de l'Esprit." Ce guide intérieur lui révélait apparemment quelque pressant danger, car Jean l'Evangéliste rapporte que le Sauveur n'eut pas la liberté de choisir sa route : " Il fallut, dit-il, passer par la Samarie. "

La frontière de ce pays fut bientôt franchie, et vers le milieu du jour Sichem apparut à

gauche, entourée de prairies et de jardins. Jésus ne poussa point jusque-là ; fatigué d'une longue marche, il s'arrêta à l'entrée du vallon où la ville est située et près du puits de Jacob. Les disciples cependant continuèrent leur route vers Sichem, car n'ayant pas fait de provisions dans la hâte du départ, ils se trouvaient contraints d'acheter aux Samaritains les vivres nécessaires.

Jésus, demeuré seul, chercha un abri sous la voûte du puits, et de ce lieu regardant les vallées qui s'ouvraient à l'entour, il put longuement repasser les antiques souvenirs d'Israël. Là, près des chênes de Moreh, Abraham avait planté sa tente et élevé le premier autel à Jéhovah. Jacob, au retour de la Mésopotamie, avait acheté le champ même où se trouvait Jésus, et creusé un puits; quoique des fontaines l'entourassent, afin de s'affranchir de toute sujétion aux domaines voisins. Plus tard, quand ses fils eurent imprudemment lavé la honte de Dina dans le sang des Sichémites, obligé de fuir, le patriarche garda de cette vallée un souvenir si doux, qu'il la légua à son fils bien-aimé. C'était le lieu où toutes les bénédictions devaient se répandre sur Joseph, du haut du ciel, du fond de l'abîme, et s'ajouter aux bénédictions de ses pères. Éphraïm recueillit le précieux héritage, y déposa les restes embaumés de Joseph et fit de Sichem pour des siècles la ville principale de la Judée. Sur les penchants opposés de l'Ébal et du Garizim, les douze tribus consacrèrent par de solennels

anathèmes leur fidélité à la Loi ; au pied de ces mêmes collines, Israël tint longtemps ses assises, et quand Sion fut devenue la capitale de la Judée, nous voyons encore Roboam inaugurer son règne à Sichem.

Mais que restait-il de cette splendeur ? Les collines et les vallées d'Éphraïm avaient perdu leur nom pour prendre celui de Samarie, la ville nouvelle des tribus schismatiques. Le champ de Jacob n'était plus qu'une terre profane où l'on passait en hâte sans lier commerce avec les habitants. Quelle tristesse de tels changements durent inspirer à Jésus ! Aussi, abattu de corps et d'âme, se jeta-t-il sur le bord du puits ; abandon divin, que saint Jean peint d'un mot impossible à traduire : "Il était assis de la sorte près du puits."

Bientôt sortit de la petite ville de Sichar celle que Jésus venait chercher au prix de telles fatigues. C'était une Samaritaine de mauvaise vie. La cruche sur l'épaule, elle venait au puits de Jacob. Elle s'approcha du puits sans s'inquiéter de la présence d'un homme : "Donnez-moi à boire," demanda Jésus. La Samaritaine regarda l'étranger ; à ses vêtements et à son accent elle reconnut un habitant de la Judée : "Comment, dit-elle, vous, Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine ? Les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains." C'était un refus, rendu plus offensant par l'ironie, et pour en comprendre la dureté, il faut se rappeler avec quel empressement les Bédouins eux-mêmes rendent aux

voyageurs altérés ce précieux office. Rien ne montre mieux à quel point était portée l'animosité des deux peuples.

A cette grossière réponse Jésus n'opposa que la douceur : "Si vous saviez le don de Dieu, dit-il, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui en eussiez-vous demandé vous-même, et il vous aurait donné de l'eau vive." Ce don de Dieu, c'était la grâce : mais la Samaritaine ne comprit pas, et le mot d'eau vive tourna ses pensées aux sources qu'elle voyait briller dans le puits. "Seigneur, dit-elle, vous n'avez point de seau, et le puits est profond. D'où auriez-vous cette eau vive ?" Son langage devenait respectueux, car à la majesté de Jésus et à l'élévation de sa parole, elle devinait en lui plus qu'un Juif ordinaire : "Etes-vous donc plus grand, poursuivit-elle, que notre père Jacob qui nous a donné ce puits et qui en a bu, lui, ses fils et ses troureaux ?"

"Celui qui boit de cette eau, répondit le Seigneur, a encore soif ; mais celui qui boit de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine jaillissant à la vie éternelle." Jésus évidemment ne parlait pas des sources qui baignent la terre, mais de celles qui s'ouvrent dans les cœurs pour les rendre féconds. Sous cette image il désignait encore la grâce et montrait comment l'homme trouve en elle tout ce qu'il peut désirer, sans craindre jamais que le plein rassasiement se tourne en satiété.

Ne comprenant pas la signification des paroles qu'elle entendait, la Samaritaine supplia Jésus de lui découvrir cette source de vie telle qu'elle l'imaginait : "Seigneur, dit-elle, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne sois plus obligée de venir ici puiser de l'eau." Le Maître ne se rebuta point ; il éprouvait dans la pécheresse de Samarie ce qu'il avait enseigné à Nicodème que l'âme asservie aux passions de la chair est incapable de concevoir les choses divines, et que, pour éclairer l'esprit, la plus sûre voie est d'épurer le cœur. Il rompit donc le cours de l'entretien pour rappeler cette femme au sentiment de ses péchés : "Allez, lui dit-il, appelez votre mari, et venez ici." Elle repartit aussitôt : "Je n'ai point de mari.—Vous avez raison de dire : Je n'ai point de mari, reprit Jésus, car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n est pas votre mari : vous avez dit bien vrai."

La Samaritaine, confuse d'être ainsi pénétrée, cessa de feindre : "Seigneur, dit-elle, je vois que vous êtes prophète." Mais aussitôt détournant la conversation de cet humiliant sujet, elle se jeta sur une question de doctrine, propre à distraire l'esprit d'un rabbi d'Israël Elle lui rappela les prétentions rivales de Sion et de Sichem ; les traditions qui donnaient pour aïeux aux Samaritains les anciens patriarches, et les représentaient sacrifiant sur le mont Garizim : "Nos pères, dit-elle, ont adoré sur cette montagne, et vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer ?

Jésus satisfait d'avoir éveillé quelque repentir au cœur de la pécheresse, ne refusa point de la suivre dans ce nouvel entretien : "Femme, lui dit-il, croyez-moi ; l'heure vient où vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne ni dans Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne savez pas : pour nous, nous adorons ce que nous savons, parce que le salut vient des Juifs." Par ces derniers mots le Christ reconnaissait la primauté de Juda : à lui seul appartenaient les promesses, les sacrifices agréables au Seigneur, la loi révélée, et l'arche d'alliance ombragée de gloire en signe de la présence de Jéhovah : mais en même temps il annonçait la fin de ses prérogatives. "L'heure vient, et elle est déjà où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car c'est ainsi que le Père veut ceux qui l'adorent. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité."

La Samaritaine, attirée par ce qu'elle entrevoyait, mais éblouie et perdue dans ce monde nouveau se ressouvint du Messie que ses compatriotes attendaient comme leur Guide : "Je sais, dit-elle que le Messie, le Christ vient, et à son avenement il nous apprendra toutes choses." Jésus lui repondit : "Je le suis, moi qui vous parle.

Il n'alla pas plus loin en ce moment, car les disciples arrivaient ; mais la femme, hors d'elle-même, laissa là sa cruche et courut à la ville, disant à tout le monde : "Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. N'est-

ce point le Christ ?" Et ceux-ci furent si émus de ses paroles qu'ils sortirent en foule de Sichar et vinrent au puits de Jacob.

LE PÈRE DE FAMILLE ET LA VIGNE.

ECOUTEZ une autre parabole. Il y avait un père de famille, qui planta une vigne, l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir, et y bâtit une tour ; puis il la loua à des vignerons, et partit pour un pays lointain. Or, lorsque le temps des fruits approcha, il envoya ses serviteurs aux vignerons, pour recueillir les fruits de sa vigne. Mais les vignerons, s'étant saisis de ses serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre, et en lapidèrent un autre. Il leur envoya encore d'autres serviteurs, en plus grand nombre que les premiers, et ils les traitèrent de même. Enfin il leur envoya son fils, en disant : Ils auront du respect pour mon fils. Mais les vignerons, voyant le fils, dirent entre eux : Voici l'héritier ; venez, tuons-le, et nous aurons son héritage. Et s'étant saisis de lui, ils le jetèrent hors de la vigne, et le tuèrent. Lors donc que le Seigneur de la vigne sera venu, que fera-t-il à ces vignerons ? Ils lui dirent : Il fera périr misérablement ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres vignerons qui lui en rendront les fruits en leur temps.

Réflexions

Il a loué cette vigne à des vignerons : il en a commis la culture aux pontifes, enfants d'Aaron, et aux docteurs de la loi.

Il a envoyé ses serviteurs, pour en recueillir les fruits. J'ai envoyé, dit le Seigneur, *mes serviteurs les prophètes, le soir et le matin, pour avertir* les princes, et les pontifes, et le peuple, qu'ils eussent à donner à Dieu le fruit qu'il attendait de la culture qu'il avait donnée à savigne par la loi et par les saintes Écritures. Au lieu d'écouter les prophètes, *ils les ont persécutés, ils les ont massacrés. Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils point persécuté ?* leur dit saint Étienne. *Ils ont massacrés ceux qui nous annonçaient l'arrivée du juste, dont vous avez été les traîtres et les meurtriers.* C'est justement ce que Jésus-Christ leur reproche dans la parabole. Après tous les prophètes, *il a envoyé son fils,* Jésus-Christ lui-même : *Ils respecteront mon fils.* Il avait de quoi se faire respecter par sa doctrine admirable, et par ses miracles. Mais cependant ils l'ont traîné hors de la vigne,hors de Jérusalem sur le Calvaire ; et ils l'ont inhumainement tué par les mains de Ponce-Pilate et des gentils. Admirez combien vivement Jésus les presse, comme il leur découvre ce qu'ils machinaient, ce qu'ils allaient accomplir dans deux jours. Ne devaient-ils pas être attendris ? D'autant plus que le Sauveur leur mit leur crime si évidemment devant les yeux, que leur ayant demandé ce que le père de famille ferait en

cette occasion, ils avaient été contraints de répondre : *Il punira ces méchants selon leur méchanceté, et il louera sa vigne à d'autres vignerons ;* ou, comme il l'explique après : *Le royaume de Dieu vous sera ôté, et sera donné à un peuple qui en rapportera les fruits.* C'est ce qui devait arriver bientôt, lorsque les apôtres leur dirent : *Il vous fallait premièrement annoncer la parole de Dieu : mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous passons aux gentils : car c'est ainsi que le Seigneur nous l'a ordonné : je t'ai établi pour éclairer les gentils.*

Voilà donc l'accomplissement de la parabole du Sauveur : le royaume de Dieu est ôté aux Juifs, et il est donné à un peuple qui en devait porter les fruits. Car *les gentils entendant* la déclaration que les apôtres firent aux Juifs si hautement, *se réjouirent, et glorifiaient la parole* de Dieu ; *et tous ceux qui étaient préordonnés à la vie éternelle, crurent.* Ainsi les gentils portèrent les fruits que Dieu avait attendus des Juifs, comme dit l'apôtre saint Paul : *Le prépuce est imputé à circoncision aux gentils qui gardent la loi ; et il jugera les circoncis qui en sont prévaricateurs.*

Ne trompons point l'attente du Sauveur : et puisque nous sommes cette nation qu'il a choisie pour porter les fruits de sa parole, fructifions en bonnes œuvres. *Les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la douceur, la foi, la modestie, la chasteté, la tempérance.* Voilà les fruits

qu'il nous faut porter, et non pas les œuvres de la chair qui fructifient à la mort : *qui sont les impuretés, les impudicités, les querelles, les jalousies, les ivrogneries, les débauches*, et les autres que saint Paul raconte dans le même lieu. Autrement le royaume de Dieu nous sera ôté comme aux Juifs, *et un autre recevra notre couronne. Car si Dieu n'a pas pardonné aux Juifs, qui étaient les branches naturelles de son olivier, il vous pardonnera encore moins.* Ce sera là la grande douleur des Juifs, de voir entre les mains des gentils la couronne qui leur était destinée ; *lorsque*, comme dit le Sauveur, *ils verront venir les élus d'Orient et d'Occident, pour s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, et que les enfants du royaume seront chassés dans les ténèbres extérieures. Là sera pleur et grincement de dents.* Car on verra la place qu'on devait avoir, la couronne qu'on devait porter sur la tête ; si réelle, qu'on verra actuellement cette place remplie par d'autres, et cette couronne sur une autre tête. Alors on pleurera sans fruit, et la rage sera poussée jusqu'au grincement de dents. Ecoute, écoute, chrétien ! Lis ta destinée dans celle des Juifs : mais lis et écoute dans le cœur ; et ne laisse pas tomber à terre une parabole si claire et si clairement expliquée.

O mon Dieu ! vous me destinez cette couronne. Que je l'arrache promptement de vos mains : elle ne périra pas ; car vous savez à qui la donner : vous connaissez vos élus, et le nombre en sera complet. Mettez-moi au nombre de ceux qui ne perdent point leur couronne.

Exemple

Les circonstances dans lesquelles cette parabole a été prononcée, nous fournira l'exemple de cette malédiction encourue par le peuple Juif.

"A Dieu ne plaise! s'écria le peuple qui comprenait que cette vigne était Israël, et voyait ses chefs lancer l'anathème sur leur propre tête. Mais Jésus confirma la sentence qu'ils portaient sur eux-mêmes. Selon la prophétie du Psalmiste, la pierre d'abord rejetée des hommes dans la fondation de l'Église doit ensuite devenir le base sur laquelle Juifs et Gentils formeront un seul édifice. Cette pierre de l'angle était Jésus, dont l'humble extérieur avait scandalisé les maîtres d'Israël. Malheur à eux pour s'être heurtés et brisés à ce scandale! Il leur restait encore à reconnaître leur chute et à se relever; mais s'ils consommaient leur crime, la pierre devait les écraser et les réduire en ce débris de paille que le moindre vent chasse hors de l'aire. " Le royaume de Dieu vous sera ôté, dit le Seigneur, et donné à un peuple qui en portera les fruits."

Ces derniers mots du Sauveur ne laissaient aucune place à l'illusion : " Les princes des prêtres et les pharisiens comprirent qu'il parlait d'eux et cherchèrent à l'arrêter, mais ils craignaient le peuple qui le regardait comme un prophète."

LE FESTIN DES NOCES

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit faire les noces de son fils. Et il envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités aux noces, mais ils ne voulurent pas venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, en disant: Dites aux invités: J'ai préparé mon festin, mes bœufs et mes animaux engraissés sont tués; tout est prêt, venez aux noces. Mais ils ne s'en inquiétèrent point, et s'en allèrent, l'un à sa ferme et l'autre à son négoce; les autres se saisirent de ses serviteurs, et les tuèrent, après les avoir accablés d'outrages. Lorsque le roi l'apprit, il fut irrité; et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs: Les noces sont prêtes, mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Ses serviteurs, s'en allant par les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, mauvais et bons, et la salle des noces fut remplie de convives, Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et il aperçut là un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale. Il lui dit: Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme demeura muet. Alors le roi dit aux serviteurs: Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures: là il y

aura des pleurs et des grincements de dents. Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Réflexions

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fait à son fils un festin de noces. Jésus-Christ était l'Époux de cette noce : *Celui qui a l'épouse est l'époux,* disait saint Jean-Baptiste, en parlant de lui. C'est lui qui était venu pour épouser son Église, la recueillir par son sang, la doter de son royaume, la faire entrer en société de sa gloire. Il fait un grand festin quand il donne sa sainte parole pour être la nourriture des âmes ; et qu'il se donne lui-même à tout son peuple comme le pain de la vie éternelle.

Il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient conviés ; mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs avec ordre de dire : Tout est prêt, venez aux noces. Ceux qui étaient invités, et qui refusaient de venir étaient les Juifs qu'il avertit par lui-même et qu'il fit avertir par ses apôtres que l'heure du festin était venue, qu'ils vinssent promptement, ou qu'ils en appelleraient d'autres. Cela regardait les Juifs ; mais cela nous regarde aussi. Nous sommes à présent les invités ; et nous devons apprendre ce qui empêche les hommes de venir à ce céleste festin.

La cause la plus générale, c'est l'occupation, et, pour ainsi dire, l'enchantement des affaires du monde ; Jésus ne rapporte pas les affaires extraordinaires qui surviennent dans la vie. C'est

le train commun des affaires qui occupe et qui enchante les hommes, de manière qu'ils ne se donnent pas le loisir de penser à leur vocation, ni d'écouter Jésus-Christ qui les appelle à son festin. *Tous négligeaient sa parole ; l'un allait à sa métairie, l'autre à son négoce*, et personne ne l'écoutait. Quelques-uns prirent ses serviteurs ; et après leur avoir fait toute sorte de mauvais traitements, ils les tuèrent. C'est en effet ce qui arriva au Sauveur. Les uns ont résisté ouvertement à la prédication de l'Évangile ; mais la cause la plus générale de le rejeter, fut la négligence causée par l'occupation des affaires de la vie.

Les soins les plus ordinaires suffisent pour nous étourdir, et nous ôter tout le loisir de penser à nous ; et la mort vient toujours imprévue : et pendant qu'à la manière de ces oiseaux niais, nous nous repaissons de ce qu'on présente pour nous amuser, le lacet vient tout à coup ; nous sommes pris, et il n'y a plus moyen d'échapper. O pauvre nature humaine ! ne faut-il qu'un si faible appât pour t'amuser ? Ne faut-il qu'un charme si faible pour t'endormir ? une si faible occupation pour t'aveugler, et t'ôter le souvenir de Dieu et de ses terribles jugements ? *Aucun de ceux qui sont invités ne goûtera de mon repas ;* c'est la sentence du juge. Si peu de chose les a détournés et déçus ! Où trouverons-nous des larmes pour déplorer notre aveuglement et notre faiblesse !

Telle est la parabole que Jésus-Christ avait faite, et qu'il trouva à propos de répéter peu de

jours avant sa mort. Il y ajouta pour les Juifs l'endroit qui les regardait, et les noires machinations qu'ils faisaient entre eux pour le perdre. *Quelques-uns firent mourir ses serviteurs qui les appelaient au festin, et le roi en colère envoya ses armées, et perdit ces meurtriers, et mit le feu à leur ville qui fut réduite en cendre*. Encore un coup, appliquons-nous tout. Qui conspire contre la justice, en quelque manière que ce soit, conspire contre Jésus-Christ ; qui opprime le pauvre, l'attaque : qui n'est pas avec lui est contre lui ; qui néglige ses commandements et les foule aux pieds, le crucifie, et tient son sang pour impur.

Le festin est prêt : mais ceux qui y étaient invités, n'en ont pas été jugés dignes. Où trouvera-t-on des convives ? *Allez dans les coins des rues, et amenez-moi tous ceux que vous trouverez ; les bons, les mauvais, les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux.... Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.* Les pharisiens et les docteurs de la loi, qui présument de leur justice, ont été exclus : *car ils se sont heurtés contre la pierre et ils ont trébuché,* en venant à moi *non point par la foi, mais comme par leurs œuvres,* et par leurs propres mérites : en recherchant, non point un médecin qui les guérît, et un Sauveur qui les délivrât ; mais un flatteur qui applaudît à leur fausse vertu. Je n'en veux point : ils s'en iront vides, ceux qui viennent à moi comme pleins et comme riches, par eux-mêmes : *Divites dimisit inanes*, comme chante la Sainte Vierge. Amenez-moi les premiers venus ; s'ils sont vides, je les rem-

plirai ; s'ils sont pauvres, je leur ferai part de mes richesses ; je les redresserai, s'ils sont boiteux ; je les éclairerai, s'ils sont aveugles ; je leur ouvrirai l'oreille, s'ils sont sourds ; c'est pour cela que je suis venu. Lisez-le dans saint Matthieu : *Je suis venu afin que ceux qui ne voient pas soient éclairés et que ces* superbes *clairvoyants* qui s'imaginent tout voir par eux-mêmes, et sans ma lumière *soient* aveuglés. Venez, faibles ; venez, pécheurs ; ne rougissez pas d'apporter ici vos pieds engourdis, et vos membres tors ; la grâce de Jésus-Christ vous redressera.

BOSSUET.

EXEMPLE

Longtemps avant que Jésus touchât aux rives du lac de Génésareth, la foule avait reconnu sa barque, et, pressée sur la grève, elle l'attendait. Mais nul ne lui fit plus d'accueil que Lévi. Cet apôtre, demeuré sans doute à Capharnaüm, avait réuni nombre d'amis, publicains et pécheurs comme lui, et en leur compagnie il offrit au Seigneur un grand festin. Jésus ne fit aucune difficulté d'accepter cette invitation, et prit part au repas, entouré de ses disciples.

La présence du Seigneur à cette fête fut bientôt connue. Les scribes et les pharisiens accoururent des premiers, dans la salle ouverte à tout venant. Ils y virent, étalé sous leurs yeux, le scandale qui les révoltait : un maître d'Israël à la même table que les publicains et leur parlant familièrement. Ils n'osèrent s'en

plaindre au Sauveur lui-même, mais plus libres avec les apôtres, ils exhalèrent contre eux leur dépit : " D'où vient, dirent-ils, que vous et votre maître vous mangez et vous buvez avec les publicains et les pécheurs ? " Le blâme partait de personnages trop révérés pour ne pas troubler des esprits simples et peu faits à la dispute. Jésus vit leur embarras, et répondit lui-même à ces formalistes " qu'il n'était point venu appeler les justes, mais les pécheurs. Car ce ne sont point les hommes en santé qui ont besoin de médecin, mais les malades. " Puis empruntant une expression de leurs rabbis : " Allez et apprenez, ajouta-t-il, ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice, " la charité plus que l'exactitude aux observances. Ce précepte d'Osée donnait à la Loi toute sa dignité, en la pénétrant par avance de l'esprit du christianisme ; mais les pharisiens de Capharnaüm ne l'entendaient pas ainsi ; ils comprirent seulement que Jésus prenait la défense de ses amis, et ils se turent.

LES VIERGES SAGES ET LES VIERGES FOLLES

Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, allèrent au devant de l'époux et de l'épouse. Or, cinq d'entre elles étaient folles, et cinq étaient sages. Les cinq folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent pas d'huile avec elles; mais les sages prirent de l'huile dans leurs vases

avec leurs lampes. L'époux tardant à venir, elles s'assoupirent toutes, et s'endormirent. Mais, au milieu de la nuit, un cri se fit entendre : Voici l'époux qui vient ; allez au-devant de lui. Alors toutes ces vierges se levèrent, et préparèrent leurs lampes. Mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. Les sages leur répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt chez ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Mais, pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux vint, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. Enfin les autres vierges viennent aussi, en disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : En vérité, je vous le dis, je ne vous connais point. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

Réflexions

C'est sous une autre figure, un autre avertissement de se tenir prêt. Combien Jésus le répète-t-il ? Et cependant nous sommes sourds. Il semble n'avoir destiné les derniers jours de sa vie, qu'à nous préparer à la mort, et que ce soit là son unique affaire : c'est en effet celle d'où tout dépend.

Dix vierges. C'est un état saint, qui n'est pas donné à tout le monde : ainsi qu'il le dit ailleurs : *Tous n'entendent pas cette parole, mais ceux à qui il a été donné.* En voici dix qui ont entendu

ce haute parole, à qui ce don excellent a été donné : et néanmoins il y en a cinq qui périssent. Tremblez donc, vous tous qui avez reçu ce don, et apprenez à le faire valoir.

Cinq étaient folles : sans précaution, sans prévoyance.

Ces folles ne prirent pas de l'huile. Elles disent: *L'huile nous manque, nos lampes s'éteignent.* La charité leur manque : les bonnes œuvres leur manquent: la charité, le plus excellent de tous les dons, sans quoi tous les autres, et même celui de la prophétie, et même celui du martyre, n'est rien ; ni par conséquent celui de la virginité.

Elles sommeillèrent, et elles dormirent. Celles qui ont de l'huile leur provision, peuvent demeurer tranquilles : mais les autres, elles doivent profiter du temps pour acheter de l'huile, et amasser de bonnes œuvres.

Donnez-nous de votre huile. Ainsi parlent ceux qui, sans se soucier de faire eux-mêmes de bonnes œuvres, mettent toute leur espérance aux prières et aux mérites des saints.

Remarquez : *Elles s'éveillent toutes : toutes elles se lèvent : toutes elles préparent leurs lampes:* et néanmoins cinq périssent, et sont exclues du festin. Ce ne sont point des personnes vicieuses, ni insensibles, ni tout à fait sans bonnes œuvres : elles commencent beaucoup, et n'achèvent rien. O combien périront par ce défaut !

Nous n'en n'avons pas pour nous et pour vous. Chacun de nous portera son fardeau au tribunal de Jésus-Christ. *Que chacun s'éprouve soi-*

même : car en cette sorte il aura sa gloire en lui-même : et non dans les autres : car encore qu'en un autre sens, *nous devions par la charité porter les fardeaux les uns des autres :* néanmoins en ce dernier jugement, chacun sera jugé, non selon les œuvres des autres, *mais selon les siennes.*

Allez à ceux qui en vendent : Vous à qui l'huile manque : vous qui ne méritez pas de véritables louanges, allez à ceux qui les vendent : allez aux flatteurs, qui, par un bas intérêt vous feront accroire avec tous vos vices que vous êtes vertueux.

Pendant qu'elles allaient en acheter : pendant que leurs flatteurs les amusaient, par la vaine opinion qu'ils leur donnaient de leur sainteté : *L'époux vint :* elles vinrent tard ; et la porte leur fut fermée.

Elle est fermée pour ne s'ouvrir plus : et votre exclusion est sans remède.

Seigneur, Seigneur ! ouvrez-nous : Voyez qu'elles ne sont pas de celles qui n'ont point de soin le bien faire, ou qui négligent entièrement leur salut. Ce sont des vierges, séparées des sens et des plaisirs : il n'est pas dit qu'elles souillent leur chasteté : elles ont des lampes : elles dorment à la vérité, et ne sont pas sans beaucoup de langueur ; mais enfin elles s'éveillent : elles vont avec diligence acheter de l'huile, elles font imparfaitement quelques bonnes œuvres : enfin elles accourent et avancent jusqu'à la porte : elles frappent même, et disent : *Seigneur, Seigneur ! Mais tous ceux*

qui m'appellent, Seigneur, Seigneur! n'entreront point pour cela dans le royaume des cieux. Je n'ai pas trouvé tes œuvres pleines devant mon Dieu.

La pénitence tardive frappe vainement, parce qu'elle n'est pas pleine, ni sincère. Viendra le temps qu'encore qu'on frappe, on n'entrera point. C'est ce que disait saint Jacques : *Vous demandez, et vous n'obtenez pas, parce que vous demandez mal.* Ce qui arrive à ceux qui demandent la prolongation de leurs jours, non pour faire pénitence, mais *pour les employer à leurs convoitises.* Vient enfin le dernier moment, et les hommes croient qu'on demande bien ; mais celui qui sonde les cœurs, sait le contraire, et il nous renvoie, *avec les hypocrites et les infidèles, où il y aura des pleurs, et un* éternel *grincement de dents.*

En vérité, je vous le dis : je ne vous connais pas. C'est la vérité éternelle qui vous parle, et qui se prend elle-même à témoin. Vos flatteurs vous promettent tout ; mais moi, je vous tiens un autre langage. Et quel langage ? *Je ne vous connais pas.* Malgré vos bons désirs, vos volontés imparfaites, vos commencements de vertu, je ne connais en vous ni mon image que j'y avais formée, ni le caractère de chrétien, ni celui d'homme raisonnable, ni rien enfin de solide ni de véritable. Allez, *je ne vous connais point ;* vous n'êtes donc pas de mes brebis ; *car je connais mes brebis, et je leur donne la vie éternelle.* Vous n'avez donc rien à prétendre, vous que je ne connais pas. Oh ! que me serviront tant d'amis, tant de connaissances ! tout le

monde, toutes les cours vous louent, vous connaissent ; de grandes entrées partout ; mais que vous sert tout cela, si Jésus-Christ ne vous connaît pas ?

Cherchez pourquoi Jésus-Christ ne connaît pas ceux qui semblent le connaître si bien, et qui l'appellent deux fois : *Seigneur, Seigneur.* C'est que *celui qui dit qu'il le connaît, et ne garde pas ses commandements, est un menteur.* Mais il en garde une partie : *Je ne vous connais pas. Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait :* autrement il ne vous connaît pas.

BOSSUET.

EXEMPLE

Nous voyons dans l'Évangile, comment Dieu se plaisait à récompenser cette vigilance à profiter de ses grâces.

"Or il y avait à Jérusalem, près de la porte des Brebis, une piscine appelée en hébreux Béthesda" (la maison de miséricorde). C'était un vaste bassin "de cinq côtés, entouré de portiques. Là était couchés par terre une grande multitude d'infirmes, d'aveugles, de boiteux, d'hommes aux membres secs, attendant que l'eau fût mise en mouvement. Car l'ange du Seigneur descendait en un certain moment dans la piscine et remuait l'eau, et le premier qui entrait après qu'elle avait été remuée était guéri, de quelque maladie qu'il fût affligé."

A l'ombre de ces portiques gisait alors un homme paralysé depuis trente-huit ans ; il atten-

dait toujours d'être guéri, mais n'ayant personne pour l'assister, il se voyait chaque fois prévenu par d'autres infirmes. Un abandon si cruel, des espérances tant de fois déçues avaient jeté ce malheureux dans le découragement. Jésus l'aperçut couché par terre, et, sachant qu'il était malade depuis longtemps, en eut pitié : "Voulez-vous être guéri ? " lui dit-il. Le paralytique ne comprit pas le sens de cette question, mais il y vit l'offre compatissante d'un étranger, prêt à l'aider au moment favorable : "Seigneur, dit-il, je n'ai personne qui me porte dans la piscine quand l'eau est troublée, et à l'instant où je viens, un autre descend avant moi. —— Levez-vous, dit Jésus, prenez votre grabat et marchez. " A l'instant le malade se leva de la natte où il gisait, la prit sur ses épaules et se mit à marcher. Transporté de joie, il regarda autour de lui pour remercier son bienfaiteur, mais Jésus s'était dérobé au milieu de la foule,

L'ABBÉ C. FOUARD.

LA VRAIE VIGNE

JE suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui ne porte pas de fruit en moi, il le retranchera ; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émondera, afin qu'il porte plus de fruit. Vous êtes déjà purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée. Demeurez en moi, et je demeurerai

en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez pas non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit ; car, sans moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il sèchera ; puis on le ramassera, et on le jettera au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé. En ceci mon Père sera glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit, et que vous deveniez mes disciples. Comme le Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai moi-même gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour. Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite.

Réflexions

Nous avons ici à considérer trois choses : la vigne ou la tige, qui est Jésus-Christ : les branches de la vigne, c'est-à-dire, les fidèles : et le laboureur, qui est le Père éternel. Les deux premières choses nous font sentir, combien nous sommes unis à Jésus-Christ, et le besoin extrême que nous avons de cette union.

Notre union avec Jésus-Christ présuppose, premièrement, une même nature entre lui et nous : comme les branches de la vigne sont de même nature que la tige. Il fallait donc que Jésus-Christ fût de même nature que nous : ce qui aussi fait dire à saint Augustin, qu'il a prononcé ces paroles selon qu'il est homme.

Elles présupposent secondement, une intime union entre lui et nous, jusqu'à faire un même corps avec lui, comme le sarment et les branches de la vigne font un même corps avec la tige.

Elles présupposent en troisième lieu une influence intérieure de Jésus-Christ sur nous, telle qu'est celle de la tige sur les branches qui en tirent tout le suc, dont elles sont nourries.

De là suit une extrême dépendance de tous les fidèles à l'égard de Jésus-Christ. Comme les branches sècheraient et périraient sans ressource, et ne seraient plus propres que pour le feu, sans le suc qu'elles tirent continuellement de la tige : il en serait de même de nous, si nous ne recevions continuellement de Jésus-Christ la grâce qui nous fait vivre.

Remarquons donc bien, qu'il ne suffit pas que Jésus-Christ nous enseigne par sa parole et par ses exemples, mais encore que nous avons besoin de la continuelle influence de sa grâce, sans laquelle nous péririons.

Combien d'un côté, devons-nous avoir de joie, d'être unis si intimement à Jésus-Christ ; et de l'autre, quelle doit être notre humilité dans le besoin continuel que nous avons de la grâce !

Elle ne pouvait être mieux marquée, que par le besoin que les membres ont de leur chef : ou, ce qui est de même nature, par celui que les branches ont de leur tige. Car un seul moment d'interruption d'une influence si nécessaire, les ferait mourir.

Entrons donc dans la pratique de ce commandement du Sauveur : *Demeurez en moi, et moi en vous : comme la branche ne peut porter du fruit : il en est de même de vous : vous ne pouvez rien faire sans moi.*

Vous ne pouvez rien faire : rien du tout : vous ne pouvez porter le moindre fruit, ni pousser par conséquent la moindre fleur ; parce que la fleur n'est que le commencement du fruit. Il avait dit, que *le laboureur purgerait le plant qui porte du fruit, afin qu'il en portât davantage*. Mais de peur que nous ne crussions que nous ne devions à sa grâce que l'abondance des fruits, à cause qu'il avait dit ; *que la plante serait purgée pour porter beaucoup :* il ajoute : *Vous ne pouvez porter de fruit, si vous ne demeurez en moi :* et encore plus précisément : *Vous ne pouvez rien sans moi :* vous ne pouvez commencer le bien, loin que vous le puissiez achever. *Personne ne peut rien penser de soi-même, comme de soi-même : personne ne peut prononcer le nom du Seigneur Jésus, que par le Saint-Esprit :* ni avoir le Saint-Esprit que par Jésus-Christ qui doit l'envoyer : comme il le dira dans la suite. Et non-seulement l'envoyer au dehors, mais encore au dedans : selon ce que dit saint Paul: *que tous les membres unis ensemble reçoi-*

vent l'accroissement par tous les vaisseaux, et par toutes les liaisons qui portent et communiquent la nourriture et la vie, chacun selon sa mesure : ce que le même apôtre attribue ailleurs à la distribution de la grâce du Saint-Esprit, *qui partage ses dons à chacun, selon qu'il lui plaît.*

Tenons-nous dans une grande dépendance, à chaque instant, à chaque action.

C'est par la foi qu'on tire le suc de cette divine racine : tenons-nous toujours dans la foi.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie doit être notre cher objet, et le moyen le plus efficace de s'unir à lui comme à celui sans lequel on ne peut rien; de qui on tire tout le bon suc de la grâce, la vraie nourriture de l'âme.

La branche qui ne porte point de fruit en moi, ce céleste vigneron *la retranchera ; et la branche qui en portera, il la taillera, afin qu'elle en porte davantage.* Voilà deux opérations : de retrancher le bois inutile ; et de tailler l'autre pour n'y rien laisser d'impur et de superflu.

La première opération, qui est de retrancher la branche qui ne porte point de fruit, a un effet terrible marqué dans St Jean, (Évang., XV, 6,) où il est porté que cette branche retranchée *sèchera et sera jetée au feu et brûlera.*

Il ne faut qu'écouter le saint prophète : *Fils de l'homme que ferez-vous de la branche de la vigne ? En ferez-vous quelque bel ouvrage,* comme on en fait du cèdre, des autres grands arbres, qu'on n'emploie jamais à de plus beaux usages, qu'après qu'ils sont coupés ? En est-il

de même de la vigne ? Point du tout. *Quand même elle était sur pied*, on voyait bien qu'*elle n'était propre à aucun ouvrage ? Combien plus* étant arrachée, verra-t-on qu'elle n'est *bonne que pour le feu ?* Plus elle est excellente, lorsqu'elle porte *son fruit délicieux qui réjouit Dieu et les hommes*, plus elle est inutile, quand elle n'en porte plus ; et n'a plus rien à attendre que le feu, dont elle est digne. Ainsi en est-il du chrétien.

Et remarquez qu'elle en est digne, non à cause seulement qu'elle porte du mauvais fruit ; ce qui lui arrive lorsque son fruit dégénère, et que son raisin se change en mauvais verjus ; mais lorsqu'elle ne porte pas de bon fruit : ainsi en est-il du chrétien : *Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres*, dans les cachots éternels ; *là sera pleurs et grincements de dents.*

Mais le céleste laboureur ne tranchera-t-il que le mauvais bois incapable de produire du fruit ? Non : il a une seconde opération sur le bon bois ; il le taille, il le purifie ; il coupe dans le vif ; et non content de retrancher le bois sec, il n'épargne pas le vert. Ainsi en est-il du chrétien ? Que de choses à retrancher en toi, chrétien? Veux-tu porter un fruit abondant ? Il faut qu'il t'en coûte ; il faut retrancher ce bois superflu ; cette fécondité de mauvais désirs ; cette force qui pousse trop, et se perdrait elle-même en se dissipant ; tu crois qu'il faut toujours agir, toujours pousser au dehors ; et tu deviens tout extérieur. Non, il faut non seulement ôter les mauvais désirs ; mais ôter le trop qui se

trouve souvent dans les bons ; le trop agir ; l'excessive activité qui se détruit et se consume elle-même ; qui épuise les forces de l'âme ; qui la remplit d'elle-même, et la rend superbe. Ame chrétienne, abandonne-toi aux mains, au couteau, à l'opération de ce céleste vigneron ; laisse-le trancher jusqu'au vif. *Le temps de tailler est venu :* Dans le printemps, lorsque la vigne commence à pousser, on lui doit ôter même jusqu'à la fleur, quand elle est excessive. Coupez, céleste ouvrier ; et toi, âme chrétienne, coupe aussi toi-même ; car Dieu t'en donnera la force, et c'est par toi-même qu'il te veut tailler. Coupe non seulement les mauvaises volontés ; mais le trop d'activité de la bonne, qui se repaît d'elle-même ? Ame toute pleine d'Adam, et du vieux levain, que ne dois-tu pas craindre de tes vices, si tu as tant à craindre de tes vertus mêmes !

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte ; que de mouvements irréguliers ! c'est un effet de son ardeur ; et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté ; il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force ; ou plutôt, puisque cette force était en quelque

façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle ; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride ; car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux ; par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force : et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action.

BOSSUET.

EXEMPLE

Parmi les apôtres nous voyons l'application exacte de cette parabole. L'un d'eux est rejeté, c'est Judas le fils de perdition, les autres portent du fruit en abondance.

A peine Jésus eut-il achevé ses courses en Galilée, qu'il les appela près de lui, " leur donna force et puissance sur tous les démons, avec pouvoir de guérir les malades, et les envoya deux à deux prêcher le royaume de Dieu, et rendre la santé aux infirmes. " Avant de leur confier un ministère si auguste, il en traça les devoirs.

Pour le présent il les députait " non vers les Samaritains et les gentils, mais plutôt vers les brebis perdues d'Israël. " Toute leur prédication se bornait à " annoncer que le royaume des cieux était proche, " et à confirmer leur parole par des miracles accomplis au nom du Christ : " Guérissez les malades, ressuscitez les morts,

purifiez les lépreux, chassez les démons : vous avez reçu gratuitement, donnez de même. "

Et ce n'était point seulement aux hommes, mais " à toute créature " qu'il députait ainsi les messagers de la Bonne Nouvelle ; car " la création entière " déchue avec Adam, " soupire et souffre les douleurs de l'enfantement. " Jésus ne l'oubliait pas ; étendant à toute chose créée la Rédemption qu'il apportait des cieux, il répandait à pleines mains l'espérance et la paix. Saint Marc nous montre cette régénération consommée par la prédication de l'Évangile, les démons fuyant au seul nom de Jésus, les serpents, le poison impuissant à nuire aux apôtres, toute langueur disparaissant à l'imposition de leurs mains : " Allez par tout le monde et prêchez la Bonne Nouvelle. Qui croira et sera baptisé sera sauvé ; mais qui ne croira pas sera condamné. Et voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront des langues nouvelles, ils prendront les serpents " sans craindre leur venin, " et s'ils boivent quelque poison, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris. "

L'Abbé C. Fouard.

III. PARTIE
LA PASSION

LE FESTIN PASCAL

Le mercredi, Jésus n'avait paru ni dans le temple ni dans Jérusalem. Dès le matin du jeudi, les apôtres lui demandèrent en quel lieu ils mangeraient la pâque, car " on était au premier jour des azymes. " Laissant de côté Judas, chargé ordinairement de la dépense, le Sauveur appela Pierre et Jean : " Allez, leur dit-il, préparez tout ce qu'il faut. — Où voulez-vous que nous l'apprêtions ? " demandèrent les disciples, car ils savaient Jérusalem pleine de périls.

Jésus répondit : " Allez à la ville ; en y arrivant, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau, vous le suivrez, et entrant dans la maison où il ira vous direz au maître du logis : Voici ce que dit notre Maître : Mon temps est proche ; je viens faire la Pâque chez vous avec mes disciples. Où est le lieu où je la dois manger ? Et lui-même vous montrera une salle haute, grande, ornée de lits et disposée à l'avance. Préparez-y tout ce qu'il faudra. "

Pierre et Jean obéirent : aux portes de la ville, ils rencontrèrent un des hommes qui montaient l'eau puisée à la fontaine de Siloë, et suivant ses pas ils trouvèrent l'hôte indiqué. C'était quelque disciple inconnu des apôtres. Le Sauveur, se voyant contraint à prévenir l'heure de la Pâque, l'avait averti de tenir sa demeure préparée.

Ce que nous savons des maisons juives nous fait imaginer une salle aux murs blancs, au centre une table basse, peinte de vives couleurs, dont un côté restait libre pour le service, tandis que les autres étaient garnis de lits. Telle était l'ordonnance du cénacle le soir où Jésus y entra. Les douze le suivaient, et prirent place autour de lui. Jean, couché à sa droite, n'avait qu'à renverser la tête pour reposer sur le sein du Maître. Pierre était à côté du bien-aimé, et Judas non loin de Jésus.

L'heure était venue, et le cœur de Jésus en tressaillait de joie : " J'ai désiré d'un grand désir, dit-il, manger cette pâque avec vous avant que de souffrir. " Toutefois, pour faire entendre aux apôtres que ce n'était point le rite figuratif qu'il souhaitait, mais l'accomplissement d'un sacrifice réel dans l'Eucharistie, il ajouta : " En vérité, je vous le dis : Je ne mangerai plus cette pâque jusqu'à ce que le mystère en soit accompli dans le royaume de Dieu. "

La coupe qui marquait le commencement du repas avait été préparée ; Jésus, la prenant des mains de ses disciples, prononça sur elle la bénédiction accoutumée, y trempa ses lèvres, comme le faisait tout père de famille, et la présenta aux apôtres : " Prenez, dit-il, partagez-la entre vous, car pour moi je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que le royaume de Dieu vienne. " Ce n'était plus de l'Eucharistie que Jésus parlait ici, mais de la béatitude céleste, et le fruit de la vigne qu'il

ne devait plus boire que dans les cieux figurait la félicité pour laquelle le Psalmiste poussait cet ardent soupir : " Ah ! que mon calice enivrant est exquis ! "

La pensée des pâques éternelles n'absorbait pas tant le Sauveur qu'il oubliât ceux qu'il laissait sur la terre : " Sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin, " jusqu'à l'excès, et demanda à sa toute-puissance un prodige de charité qui ravît à jamais les cœurs. Les circonstances étaient solennelles ; saint Jean se plaît à les rappeler : le festin pascal commençait, Satan était là, maître de Judas Iscarioth ; au-dessus du cénacle, le ciel s'ouvrait pour Jésus ; il y voyait " que tout lui était remis en main par son Père ; " ce " tout " bienheureux de l'Église marqué du sceau des élus ; " il savait qu'il était sorti de Dieu et qu'il retournait à Dieu : " il n'avait plus qu'à donner aux hommes le gage suprême de son amour. Mais auparavant il voulut s'humilier devant eux, pour montrer par quel anéantissement il s'était incarné et s'allait donner en nourriture.

Au moment où le rite de la fête commandait aux convives de se purifier les mains, Jésus se levant de table, déposa ses vêtements, prit un linge et se ceignit les reins ; puis versant de l'eau dans un bassin, il se mit à laver, les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qui lui servait de ceinture.

Pierre, le premier, vit le Maître se courber devant lui : " Quoi ! Seigneur, s'écria-t-il, vous me laveriez les pieds !—Tu ne sais pas en ce moment ce que je veux faire, répondit le Sauveur, mais tu le sauras bientôt. " Et par là il laissait pressentir que cette ablution n'était qu'un symbole, l'image de la Rédemption qui lave en nous le péché ; mais Pierre s'obstinait à ne voir que l'humiliation de son Maître : " jamais, non jamais, dit-il, vous ne me laverez les pieds. "

Pour vaincre sa résistance, Jésus lui dit : "Si je ne te lave, tu n'auras pas de part avec moi. " Pierre comprit la menace, et tout entier à sa ferveur : " Seigneur, s'écria-t il, non seulement les pieds, mais les mains et la tête. " Jésus, modérant le feu de l'apôtre : " Ceux qui sortent du bain, dit-il, n'ont besoin que de laver la poussière de leurs pieds, et ils sont purs de toute souillure. " Ainsi en était-il des apôtres : lavés des grands péchés, il ne leur restait avant la Cène qu'à ôter les moindres taches. Parmi eux néanmoins se trouvait un impur, et sans nommer Judas, Jésus l'avertit à mots couverts qu'il voyait son crime : " Vous êtes purs, mais non pas tous. " Toutefois le traître n'y prit garde, il laissa le Seigneur s'approcher, lui verser l'eau sur les pieds, les presser de ses mains, et il demeura impassible.

L'ablution achevée, Jésus reprit ses vêtements et s'étendit de nouveau sur le lit de repos : " Savez-vous, dit-il, ce que je viens de vous faire ? Vous m'appelez Maître, Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je

vous ai lavé les pieds, moi, votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait."

"Comme je vous ai fait," disait le Seigneur, non pas "ce que jai fait." C'est moins l'œuvre en effet qu'il importe de reproduire que l'abnégation de Jésus. Le lavement des pieds, symbole de sa mission, le montrait tel qu'il apparut sur la terre, dépouillé de gloire et revêtant la forme d'un serviteur pour purifier les hommes; se dévouer jusque-là est la loi que le Christ laissait aux apôtres; et vraiment, ajouta-t-il, j'ai le droit de la donner: "car le serviteur n'est pas au-dessus du maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Heureux serez-vous si vous comprenez ces choses, heureux si vous les faites!"

Tous dans le collège apostolique ne devaient pas connaître ce bonheur. Jésus le répéta: tous n'étaient pas purs, et la parole de l'Écriture allait s'accomplir: "Celui qui mange à ma table lèvera le pied contre moi. Dès maintenant, je vous l'annonce, dit-il, avant que la chose arrive, afin que vous connaissiez qui je suis quand elle s'accomplira."

Jésus ne pouvait détourner son esprit de cette trahison. Songeant à la dignité que Judas possédait et violait, dignité si haute "que recevoir un des apôtres, c'était recevoir le Christ, recevoir le Père qui l'envoyait," "il

se troubla en son esprit" et resta silencieux un instant, comme hésitant à déchirer les voiles; mais bientôt: "En vérité, en vérité, dit-il, un de vous me trahira, et il mange avec moi." les disciples étonnés se regardèrent les uns les autres, ne sachant duquel il parlait, et dans leur tristesse chacun se mit à dire: "Sera-ce moi, Seigneur?" Judas se taisait. Jésus répondit: "C'est l'un des douze; il met la main au plat en même temps que moi. Celui-là me trahira." Plusieurs disciples sans doute touchaient en ce moment le plat: le traître ne se trouva donc que vaguement désigné. Une fois de plus, le Maître l'avertissait, lui montrant l'abîme près de l'engloutir. "Le Fils de l'homme s'en va, dit-il, selon qu'il est écrit de lui, mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré! Il vaudrait mieux pour cet homme n'être jamais né."

Épouvantés de ces menaces, les apôtres n'osaient plus interroger le Sauveur, et se demandaient entre eux de qui il parlait; mais nul ne songeait à Judas. Le traître répéta après les autres: "Sera-ce moi, Maître?—Tu l'as dit, repartit Jésus, c'est toi."

Cette réponse, faite à voix basse, ne fut entendue que de Judas, et le laissa aussi impénétrable que jamais. Désormais rien ne pouvait plus le toucher, il était endurci au crime: et ce fut avec la certitude de voir son corps et son sang profanés que Jésus prit dans ses mains le pain de l'Eucharistie,

INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE

Le repas touchait à sa fin. " Comme ils mangeaient encore, Jésus prit un des pains azymes, et ayant rendu grâces, il le bénit. " Les rites du festin pascal exigeaient que tout pain fût brisé avant qu'on le mangeât. Jésus rompit donc celui qui était entre ses mains et en présenta les fragments aux apôtres : " Prenez, mangez, dit-il, ceci est mon corps, livré, rompu pour vous, froissé, brisé sous les coups. "

Un profond silence accueillit ces paroles, silence d'étonnement sans doute, mais aussi d'une foi humble et soumise, car tous gardaient le souvenir de la promesse faite au bord du lac : " Le pain que je vous donnerai, ce sera ma chair pour la vie du monde. Ma chair est vraiment viande, et mon sang vraiment breuvage. " Si Judas répéta secrètement les murmures des Capharnaïtes, il n'en fut pas ainsi des autres disciples ; pour eux nul doute ; la parole de Jésus n'était ni une figure vide de sens, ni une comparaison obscure ; elle leur montrait sous les apparences du pain la chair de Dieu fait homme.

Jésus venait de se donner tout entier, et il le marqua en ajoutant, sans attendre la consécration de la coupe : " Faites ceci en mémoire de moi. " Il lui restait néanmoins à présenter une plus complète expression de sa mort, en montrant après sa chair immolée son sang répandu. Voici comment il le fit :

Le repas était terminé ; la troisième coupe, " le calice de bénédiction " qu'on buvait avant les derniers chants, venait d'être versée. Jésus la prit, la bénit, et la présentant aux apôtres : " Buvez en tous, dit-il, ceci est mon sang, le sang du sacrifice qui consacre la nouvelle alliance, le sang qui sera répandu pour plusieurs en rémission des péchés, " paroles dont saint Luc resserre toute la substance : " Cette coupe est le nouveau testament dans mon sang qui sera versé pour vous. "

Il y avait donc dans cette coupe un sang qui devait bientôt couler et consommer l'alliance nouvelle : plein de ces pensées, Jésus ne voyait que mort autour de lui et ne trouvait pour consacrer le vin du sacrifice que les paroles de Moïse scellant aussi dans le sang l'antique alliance. Mais en même temps il offrait aux siens dans ce calice une source de vie éternelle : " En vérité, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. Pour vous, toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi."

Comme Jésus achevait ces mots, il rencontra les yeux de Judas : " Voici la main du traître, dit-il, qui est avec moi à la table ! " Et maudissant le sacrilège, il répéta : " Le Fils de l'homme s'en va selon les décrets divins ; mais malheur à celui qui le trahit ! " A cet anathème, les apôtres frémirent, et se demanderent de nouveau qui d'entre eux allait commettre le crime.

Or l'un d'eux, celui que Jésus aimait, s'étant penché sur le sein du Maître, cherchait à lire dans ses yeux. Pierre remarqua l'attitude familière de Jean et pensa qu'il savait tout; d'un geste, d'un mot plutôt deviné qu'entendu: " Qui est-ce ? " dit-il. Jean l'ignorait encore: " Maître, demanda-t-il, qui est-ce ? " Jésus répondit: " Celui à qui je présenterai le morceau de pain trempé dans ce plat, " et l'ayant trempé, il le donna à Judas, fils de Simon, l'homme de Kérioth. " Avec le morceau de pain Satan entra en lui. " " Ce que tu fais, lui dit Jésus, hâte-toi de le faire." Les apôtres entendirent ces paroles, et comme Judas avait la bourse commune, ils crurent que Jésus lui disait: " Achète ce qu'il faut pour la fête ou donne aux pauvres quelque aumône. " Jean seul comprit ce qui se passait; il vit, aussitôt le pain reçu, le traître se lever et disparaître: " il était nuit, " ajoute-t-il. Judas venait d'entrer dans les ténèbres éternelles.

" Maintenant, dit-il, le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui, et cette glorification ne tardera pas. "

Les apôtres, sans pénétrer entièrement le sens de ces paroles, virent qu'elles présageaient la mort du Maître, et en témoignèrent leur douleur, car Jésus les consola avec une tendresse vraiment maternelle :

" Mes petits enfants, dit-il, je ne suis plus avec vous que pour peu de temps. Vous me chercherez, et ce que j'ai dit aux Juifs, qu'ils ne pouvaient venir où je vais, je vous le dis aussi

présentement. Je vous donne un commandement nouveau, de vous aimer les uns les autres, de vous entr'aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés ; en cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez mutuellement."

Jésus se taisait, laissant les disciples goûter cette loi nouvelle ; mais Pierre rompit bientôt le silence. Dans ce qu'il venait d'entendre, une seule chose l'avait frappé, c'est que le Maître allait se séparer d'eux. Incapable de se contenir : " Seigneur, dit-il, où allez-vous ? —Où je vais, répondit Jésus, tu ne peux me suivre maintenant, plus tard tu me suivras." Ces paroles dévoilaient l'avenir à Pierre : sa chute à l'heure de la présomption ; son dévouement, son martyre aux jours de l'humilité. Il ne les comprit pas : "Et pourquoi ne puis-je vous suivre maintenant ? reprit-il, je donnerai ma vie pour vous.—Tu donneras ta vie pour moi ! repartit Jésus ; en vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois." Puis le Seigneur se tut de nouveau.

Cette prédiction humilia Pierre ; il resta accablé et comme déchu du haut rang où l'avait élevé son Maître. Les apôtres l'entendirent ainsi, car ils se demandèrent aussitôt à qui écherrait la primauté dont Simon n'était plus digne. La rivalité tourna en dispute, et à la table même où il venait de communier ses apôtres, Jésus dut intervenir pour réprimer leur ambition : "Les rois des nations, dit-il,

commandent en maîtres, et ceux qui ont l'empire sur elles veulent être proclamés Bienfaiteurs. Pour vous, ne faites pas de même : que le plus grand devienne le moindre, et que le premier soit le serviteur. Car lequel est le plus grand : celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Mais moi j'ai été parmi vous comme le serviteur."

Pierre écoutait, mais abattu par la prédiction du Maître. Jésus vit sa tristesse : " Simon, Simon, dit-il, Satan a demandé à vous cribler tous comme on crible le froment. Mais j'ai prié pour toi ; que ta foi ne défaille pas. Et toi, à ton tour, confirme tes frères." Le Seigneur n'épargnait rien pour relever le prince de ses apôtres : non content de prier pour lui d'une manière spéciale, il lui promettait une foi inébranlable, si constante qu'elle devait affermir ses frères et faire de lui l'organe infaillible de la vérité. En retour de telles grâces, il ne lui demandait que de donner l'humilité pour fondement à une grandeur sans égale. Encore une fois Pierre ne comprit pas ; il s'obstina dans sa présomption, vantant son courage, se déclarant sûr de lui-même : " Maître, je suis prêt à aller avec vous en prison et à la mort;" et Jésus encore une fois lui prédit sa chute : " Pierre, " dit-il, rappelant par ce nom symbolique la fermeté qu'il cherchait vainement en lui, " Pierre, aujourd'hui même le coq ne chantera point que tu n'aies dit trois fois que tu ne me connais pas."

Mais le chef des apôtres n'était pas seul menacé ; le troupeau allait être dispersé et

privé de son pasteur. Jésus les en avertit : "Quand je vous envoyai sans sac, sans bourse, sans chaussures, dit-il, vous a-t-il manqué quelque chose?—Rien, Seigneur.—Mais maintenant, que celui qui a un sac ou une bourse les prenne, et que celui qui n'a rien vende tout, jusqu'à son vêtement, pour acheter une épée. Car je vous le dis, ce qu'Isaïe a prédit du Messie va s'accomplir en moi : Il sera mis au rang des scélérats."

Ce n'était là qu'un avertissement de se tenir prêts pour une lutte spirituelle ; les apôtres soupçonnèrent une allusion à quelque danger pressant : " Seigneur, dirent-ils, voyez, nous avons deux glaives ici." Attristé de voir que ses disciples, comme toujours, entendaient mal sa pensée, Jésus écarta les glaives : "C'est assez," dit-il, et rompant l'entretien, il ne songea plus qu'à rassurer les esprits.

Le Seigneur, dont l'objet était de préparer ses apôtres aux événements qui allaient suivre, leur commanda de ne pas se troubler, de croire en Dieu, de croire en lui, car il ne les quittait que pour leur préparer une des nombreuses demeures qui se trouvent dans la maison du Père. " S'il n'en était pas ainsi, ajouta-t-il, je vous l'aurais dit, car je vais vous préparer la place. Et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai et je vous retirerai à moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi. Or vous savez où je vais, et vous savez la route."

" Seigneur, dit Thomas, nous ne savons pas

où vous allez, comment saurions-nous la route ? "

Jésus lui répondit : " Je suis la voie, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père, mais déjà même vous le connaissez et vous l'avez vu. "

" Seigneur, reprit naïvement Philippe, montrez-nous votre Père, et il nous suffit. —— Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas encore ! Philippe, qui me voit, voit mon Père. "

Puis, s'adressant à tous, il leur promit qu'il ne les laisserait pas orphelins, qu'il reviendrait à eux, et par le Père leur donnerait l'Esprit-Saint comme aide. Cet Esprit de vérité devait à jamais demeurer en eux, et leur communiquer une telle puissance qu'ils feraient les mêmes œuvres que le Maître, de plus grandes encore, et que tout ce qu'ils demanderaient en son nom leur serait accordé. Il leur promi encore qu'après sa résurrection ils vivraien comme lui d'une vie divine : " Je vis et vou vivrez. En ce jour-là vous connaîtrez que j suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous L'unique condition pour recevoir ces grâce était d'observer les commandements du Se gneur, et par là de lui témoigner son amour " Car celui qui m'aime, dit Jésus, sera aimé mon Père, et je l'aimerai moi-même, et je m manifesterai à lui. "

Ici l'un des douze interrompit encore le S gneur ; c'était Judas, non l'homme de Kériot

mais Judas Lebbée, le cousin de Jésus : " Maître, dit-il, qu'est-il donc arrivé de nouveau ? D'où vient que vous vous découvrirez à nous et non pas au monde ? — Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. "

Le Maître n'espérait pas que ses apôtres comprissent alors de si hautes vérités ; aussi ajouta-t-il: " Je vous ai dit ces choses pendant que j'étais parmi vous ; mais le Saint-Esprit consolateur que mon Père vous enverra en mon nom vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de toutes les choses que je vous ai dites. "

Il ne restait plus au Sauveur qu'à se séparer des siens, et il le fit par cet adieu. " Je vous laisse ma paix. Je ne vous donne pas une paix comme celle que le monde donne. Que votre cœur ne se trouble pas, qu'il ne craigne rien. Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, mais c'est pour revenir vers vous. Si vous m'aimiez, vous vous rejouiriez de ce que je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi " et que je vais retrouver en lui une puissance divine pour assurer votre triomphe. " Et maintenant, je vous le dis avant que cela arrive, afin que vous le croyiez lorsqu'il arrivera. Je n'ai plus guère de temps pour vous parler, car le prince de ce monde approche. "

C'était Judas que le Seigneur dénonçait ainsi. Il le voyait, possédé de Satan, s'avancer vers le cénacle : " Il vient, s'écria-t-il, le prince

de ce monde, et cependant il n'a aucun droit sur moi ! Mais il le faut, afin que le monde sache que j'aime mon Père et que je fais ce qu'il me commande. " Et se levant : " Allons, dit-il aux apôtres, levez-vous, sortons d'ici. " Les derniers hymnes de l'Hallel furent chantés, et Jésus, suivi de ses disciples, marcha vers les portes de la ville.

LES DISCOURS DE JÉSUS SUR LA ROUTE DE GETHSÉMANI

En s'éloignant des portes Jésus retrouvait le silence et la solitude ; il s'arrêta sur la voie de l'agonie, en face des vignobles auxquels il aimait à comparer le royaume des cieux. En cette saison, la vigne était parée de ses pampres; ses rameaux, déjà deux fois émondés, gisaient à terre, les uns secs, amassés pour le feu, les autres gardant encore quelques restes de verdeur. La lune haute dans le ciel, tout au moins les feux allumés à l'approche de la moisson, éclairaient la campagne. Jésus apercevant le vignoble, dit à ses disciples :

" Je suis la vraie vigne, mon Père est le vigneron... vous êtes les branches... Demeurez en moi, et moi en vous. Comme la branche ne peut porter de fruits qu'attachée au cep, ainsi vous n'en pouvez porter, si vous ne demeurez en moi. "

Développant cette comparaison, Jésus montra " le bois stérile coupé, jeté hors du vignoble, mis en tas pour le feu et y brûlant éternellement. " Quant à " la branche chargée de

fruits," le céleste vigneron l'émonde, y tranche dans le vif, " la purifie, " enlève jusqu'à la fleur, quand par son excès elle épuise la plante et consume le suc destiné aux fruits. Jésus conjura les apôtres de rester unis au cep divin et leur en donna de pressants motifs : la gloire qui reviendrait à son Père, l'assurance que toute prière faite dans cette union serait exaucée, la joie qu'ils goûteraient à aimer leur Sauveur. Il leur demanda aussi de s'aimer entre eux, et, à son exemple, jusqu'à mourir l'un pour l'autre. C'était là " son commandement " par excellence, car " personne ne peut avoir de plus grand amour que de donner sa vie pour sauver ses amis ; " et en le publiant le Sauveur déclara qu'il révélait aux siens tout ce qu'il avait appris de son Père ; qu'il les traitait non plus en serviteurs, mais en amis, en élus de Dieu, placés dans sa vigne pour croître et porter des fruits éternels.

Toutefois, si les chrétiens doivent aimer tous les hommes comme leurs frères, c'est sans espoir de retour, car ils seront à jamais haïs des mondains. Jésus découvrit aux apôtres que cette haine, inexcusable depuis sa venue, atteindrait tous ceux qui porteraient son nom, et poursuivrait en eux son Père et lui-même ; "Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui, mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, pour cela le monde vous hait. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit :

Le serviteur n'est pas plus que son maître ; comme ils m'ont poursuivi, ils vous poursuivront, et ils garderont votre parole, " ajouta-t-il tristement, " comme ils ont gardé la mienne."

Après les avoir ainsi prémunis contre les persécutions, Jésus leur en exposa la violence : la haine de religion, la plus implacable de toutes, s'acharnant à les exterminer, les synagogues fermées devant eux, chacun croyant offrir à Dieu, par leur perte, un sacrifice agréable, et ces excès commis avec l'aveuglement du fanatisme : " Je vous ai dit ces choses, conclut le Maître, afin que, l'heure étant venue, vous vous souveniez que je vous ai avertis. Si dès le commencement je ne vous l'ai point dit, c'est qu'alors j'étais encore avec vous. Mais maintenant je m'en vais à Celui qui m'a envoyé."

" Je m'en vais, reprit-il, et personne de vous ne me demande où je vais ; mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse remplit votre cœur. Et cependant, en vérité, je vous le dis, il vous est bon que je m'en aille, car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. " Et il expliqua la mission de cet Esprit divin, qui allait " à convaincre le monde de péché pour n'avoir point cru à Jésus ; " " à établir la justice " de ce même Jésus " qui remontait vers son Père " pour y retrouver une gloire " que l'œil de l'homme ne soupçonne pas ; " " à confirmer le jugement du monde déjà condamné dans Satan son prince. "

" J'ai encore bien des choses à vous dire, ajouta le Seigneur, mais vous ne pouvez pas encore les porter. Quand donc cet Esprit de vérité sera venu, il vous apprendra toute vérité; car il ne parlera pas de lui-même, mais il vous dira ce qu'il aura ouï, et vous annoncera les choses futures. Il me glorifiera, parce qu'il prendra du mien, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a mon Père est à moi ; c'est pourquoi je vous ai dit qu'il prend du mien, et vous annoncera ce qu'il en aura pris. " Paroles qui, révélant la vie intime de Dieu, mettent sous nos yeux tout l'ordre de la Trinité, la distinction des personnes et leurs communications intérieures.

Jésus ne s'étendit pas sur de si hautes vérités, il se contenta d'en dévoiler quelques lueurs, et mit fin à ce long entretien en rappelant que les temps étaient proches aussi bien de l'épreuve que de la consolation : " Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, encore un peu de temps et vous me verrez parce que je m'en retourne à mon Père. "

A ce moment sans doute, il reprit sa marche vers Gethsémani. Les apôtres suivaient, occupés des paroles qu'ils venaient d'entendre : " Que veut-il dire ? murmuraient-ils entre eux : encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps, et vous me verrez ; et, parce que je m'en retourne à mon Père. " Ce " peu de temps " offusquait leur esprit ; comment prévoir en effet que la croix de Jésus allait être son triomphe ? Las de chercher ils se rapprochèrent de leur Maître

pour l'interroger : mais il les prévint. " Vous vous demandez, dit-il, ce que veut dire : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; un peu de temps, et vous me verrez. En vérité, je vous le dis, vous gémirez, et vous pleurerez, vous autres, et le monde se réjouira ; vous serez tristes, mais votre tristesse sera changée en joie. La femme, pendant qu'elle enfante, a de la douleur, parce que son heure est venue, mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux, parce qu'elle a mis un homme au monde. Et vous aussi, vous avez de la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. " Puis décrivant cette joie qui devait suivre sa résurrection, il la montra si parfaite qu'il semble parler moins d'hommes vivant sur la terre que de bienheureux dans le ciel. " En ce jour-là, dit-il, vous ne m'interrogerez plus sur rien. En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom : demandez, et vous recevrez, afin que votre joie s'accomplisse. " Cette prière au nom de Jésus, impossible avant sa glorification, était une des grâces réservées aux chrétiens sous le règne de l'Esprit-Saint, et devait combler leur joie en leur donnant tout pouvoir sur le cœur de Dieu.

Après avoir dit aux apôtres ce que signifiait cette parole : " Ne plus voir Jésus et peu après le revoir, " le Seigneur s'expliqua sur " le retour à son Père. " " Jusqu'ici, dit-il, je vous

ai parlé à l'aide de figures et en paraboles. Voici que je ne vous dirai plus rien de la sorte ; mais je vous parlerai ouvertement de mon Père." Il le fit en répétant ce qu'il avait tant de fois enseigné, que, venu comme homme sur la terre, il était demeuré comme Dieu dans le sein du Père, et que, sorti de lui, il n'en pouvait rester plus longtemps séparé. Jésus ressuscitant allait reprendre la gloire qui lui est essentielle, et y attirer l'humanité, rétablie par lui dans la grâce de Dieu. Cette réconciliation serait si complète qu'il n'aurait plus besoin de prier son Père pour eux : le Père de lui-même les aimait, parce qu'ils aimaient le Christ et croyaient "qu'il était sorti de Dieu." "Je suis sorti de mon Père, conclut Jésus, et je suis venu au monde ; maintenant je quitte le monde, et je m'en retourne à mon Père."

Si les disciples ne comprirent qu'imparfaitement ces paroles, néanmoins leur joie fut vive de voir le Maître louer leur foi. Ils crurent le temps venu où toute vérité se manifesterait d'elle-même. "C'est à cette heure, dirent-ils, que vous parlez à découvert, et il n'y a point de proverbes dans vos discours. Nous connaissons maintenant que vous savez tout, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous interroge, c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.—Oui, vous croyez maintenant," repartit tristement Jésus, voyant tout ce qu'il avait fallu pour éveiller en eux une étincelle de foi à ce dernier moment ; "mais le temps va venir, et il est venu, que vous serez dispersés

chacun dans vos demeures, et que vous me laisserez seul." En disant ces mots, les regards de Jésus s'élevèrent aux cieux : "Seul, reprit-il, non je ne le serai pas, car mon Père est avec moi."

Cette prédiction, que saint Jean indique d'un mot, est rapporté avec de plus longs détails par d'autres témoins. C'était sur la route de Gethsémani, dit saint Matthieu ; Jésus adressa ces paroles aux disciples qui le suivaient : "Je vous serai à tous cette nuit une occasion de scandale et de chute, car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées. Mais après que je serai ressuscité, j'irai devant vous en Galilée."

Pierre, oublieux déjà du reniement que le Maître lui avait prédit : "Quand même tous, s'écria-t-il, seraient scandalisés de vous, moi je ne le serai jamais." Une dernière fois Jésus l'avertit de se garder de la présomption : "En vérité, je te le dis, aujourd'hui, cette nuit même, avant le deuxième chant du coq, tu m'auras renié trois fois." Pierre, loin de s'humilier, continua de protester et de démentir la Vérité même. "Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas." Tous les apôtres, entraînés par son exemple, répétaient ces paroles. Voyant que rien n'ébranlerait leur confiance, Jésus voulut du moins les prémunir contre le découragement où les jetterait l'expérience de leur propre faiblesse, et les conjura, si délaissés qu'ils parussent, d'espérer toujours en lui "Je vous ai dit ces choses afin que vous trou-

viez la paix en moi. Dans ce monde vous aurez de l'affliction ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde ! »

LA PRIÈRE DE JÉSUS

Jésus et les apôtres étaient arrivés près du pont inférieur, sur lequel la route de Gethsémani traverse le Cédron. Ce fut là qu'eut lieu l'entretien que nous venons de rapporter, car nous voyons Jésus, après la prière qui suivit, franchir aussitôt le torrent. A ce point, la vallée se resserre, descend rapidement entre les monts de Moriah et des Oliviers, et n'est plus qu'une gorge aride. Aucun ruisseau ne rafraîchit ce lit de rochers ; les eaux du temple et le sang des victimes y coulaient seuls au milieu des tombeaux, qui se pressaient aussi nombreux jadis qu'aujourd'hui. La tombe d'Absalom, sur laquelle tout passant jette encore sa pierre vengeresse, rappelait David fuyant un fils rebelle, et franchissant le ravin à l'endroit où Jésus le traversait ; là même, arrachée du sanctuaire, Athalie avait été massacrée. Le Cédron, la gorge ténébreuse, était devenu comme le cloaque de la ville, où les adorateurs de Jéhovah brûlaient les impuretés qui souillaient le temple, le lieu des sépultures sans nom et sans honneur, la vallée des cendres et des cadavres, la grande région de la mort, comme parle Jérémie.

Du fond de ce ravin, Jésus leva les yeux vers son Père, et il lui adressa une prière où il révé-

lait ses dispositions à l'heure du sacrifice. Il s'y montrait, entre le Cénacle et le Calvaire, comme une victime prête à mourir, et s'offrait lui, ses apôtres, et tous ceux qui par la foi ne feraient qu'un avec lui, dans une commune oblation :

" Mon Père, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, et afin que, comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, il donne la vie éternelle à ceux que vous lui avez donnés. Or c'est la vie éternelle de vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'ouvrage que vous m'avez donné à faire. Et maintenant glorifiez-moi, vous, mon Père, de la gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût."

Ici Jésus cessa de prier pour lui-même ; comme victime il n'avait plus qu'à achever son sacrifice ; mais pouvait-il oublier que tout ne quittait pas la terre avec lui ? Il abaissa ses regards sur les apôtres, rappelant au Père ce qu'ils étaient devenus par ses soins : " J'ai manifesté votre nom, dit-il, aux hommes que vous m'avez donnés, en les tirant du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. Ils savent présentement que tout ce que vous m'avez donné vient de vous, parce que je leur ai donné les paroles que vous m'aviez données, et ils les ont reçues ; et ils ont connu véritablement que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé.

C'est pour eux que je prie ; je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous, et que je suis glorifié en eux (car tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi). Et maintenant je ne suis plus dans le monde, je viens à vous ; mais pour eux, ils sont dans le monde. Père saint, conservez-les fidèles à confesser votre nom que vous m'avez donné " de leur révéler, " afin qu'ils soient un comme nous. Pendant que j'étais avec eux dans le monde, je les gardais fidèlement attachés à ce nom que vous m'avez donné. Je les ai gardés, et aucun d'eux n'a péri, si ce n'est l'enfant de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Maintenant je viens à vous, et je dis ces choses, étant encore dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal. Ils ne sont point du monde, comme moi-même je ne suis point du monde. Consacrez-les pour " prêcher " la vérité, cette vérité qui est votre parole. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les ai envoyés dans le monde, et pour eux je me sacrifie, afin qu'ils soient consacrés pour " prêcher " la vérité. "

En ce moment le Sauveur étendit sa prière à toute l'Église, demandant pour elle trois grâces: l'unité de foi et d'amour, l'Eucharistie et la gloire du ciel. " Je ne prie pas pour eux seule-

ment, dit-il, mais pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous ; que de même aussi ils soient un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un, moi en eux, vous en moi, et qu'ils soient consommés en un, afin que le monde sache que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé."

C'était de l'Eucharistie que Jésus parlait en ces termes mystiques, et sa volonté associait à sa béatitude ceux qui s'étaient donnés à lui.

" Mon Père, je veux que là où je suis ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant l'établissement du monde. Père juste, le monde ne vous connaît pas, mais moi je vous connais, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître encore, afin que l'amour dont vous m'aimez soit en eux et moi en eux. "

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVIERS

De l'autre côté du Cédron, au pied de la colline, se trouve un jardin ombragé d'oliviers et nommé Gethsémani. Rien ne troublait la solitude de ces lieux, où le Sauveur avait coutume de passer la nuit, quand il ne retournait pas le soir à Béthanie; Judas connaissait cette retraite,

car quelques heures plus tard il guida sans hésiter la troupe qui cherchait le divin Maître.

A peine Jésus fut-il entré dans le jardin qu'il sentit une angoisse pareille aux premiers frissons de l'agonie : " Asseyez-vous ici, dit-il à ses disciples, pendant que j'irai là-bas pour prier. " Une tradition montre à l'entrée de Gethsémani la pierre où se reposèrent les apôtres.

Le Sauveur prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, auxquels il avait promis qu'ils boiraient à la coupe de ses douleurs, et il les amena sous les oliviers, dans la partie obscure du jardin. Jamais ses disciples n'avaient vu en lui pareille tristesse ; l'effroi, l'abattement, une sorte de stupeur, dit saint Marc, saisirent son âme. Il arrêta ses compagnons : " Mon âme, dit-il, est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici, veillez et priez. " Puis s'étant éloigné d'un jet de pierre, il se mit à genoux et se prosterna la face contre terre, priant que, s'il était possible, cette heure passât loin de lui : " Mon Père, tout vous est possible, écartez de moi cette coupe, " cette coupe d'angoisse où il goûtait par avance l'amertume de sa Passion. Jésus souffrait tellement, qu'il hésitait à souffrir plus encore, et il demeura longtemps conjurant le Père de lui accorder force et soutien. Sa dernière parole fut de résignation : " Que votre volonté s'accomplisse et non la mienne ! "

Il retourna alors vers les disciples, cherchant quelque allégement à sa peine, mais ce ne fut que pour sentir plus vivement la solitude et l'abandon. Pas un cœur qui veillât, qui compa-

tît à ses souffrances. Pierre, intrépide quelques heures auparavant, Jacques au ferme courage, Jean le bien-aimé, tous dormaient, et pourtant ils aimaient celui qui agonisait près d'eux, qui leur avait demandé de ne pas le laisser seul, mais de le soutenir par leur présence ! S'adressant au plus présomptueux des trois : " Simon, dit-il, tu dors ! Tu n'as donc pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible. " Les disciples le virent s'éloigner de nouveau, se prosterner, et, dans la poussière, s'épuiser aux luttes de l'agonie ; la même prière était dans sa bouche : " Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite ! " Bientôt la fatigue appesantit encore leurs paupières, et Jésus revenant les trouva une seconde fois endormis. " Ils ne surent que lui répondre," dit saint Marc. Le Sauveur s'éloigna une dernière fois ; c'était pour la lutte suprême, celle que saint Luc a racontée.

Que se passa-t-il à cette heure dans l'âme du Christ ? L'enfer fut-il déchaîné sur l'agneau qui portait le péché du monde ? Tenta-t-il d'écraser, sous le poids des iniquités du passé et de l'avenir, ce Jésus dont le regard embrassait l'empire du mal à travers les siècles ? Il n'y a place ici qu'à des conjectures. Tout ce que nous savons, c'est que les yeux du Sauveur ne pleurèrent pas seuls dans cette épreuve : des larmes de sang coulèrent de ses membres. " Étant tombé en agonie, il lui vint une sueur comme

des gouttes de sang qui tombaient à terre. "

Jésus ne priait que plus ardemment, répétant sans cesse les mêmes paroles : " Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite ! " Ce sang, ces pleurs, ces cris suppliants montèrent vers Dieu. Aux plaintes de la victime sans tache, le ciel fermé depuis Adam sur l'humanité pécheresse s'entr'ouvrit, et un ange en descendit qui consola le Sauveur. Jésus se releva plus fort que la douleur, " sachant tout ce qui allait fondre sur lui, " et attendant avec sérénité le supplice et la mort.

Il revint alors vers ses disciples endormis. Ils avaient failli à la mission de veiller près de leur Maître agonisant, et ce privilège unique était perdu pour toujours. Le Sauveur leur adressa ces paroles, où la tendresse se mêlait au reproche : " Dormez et reposez-vous maintenant ; " il n'est plus temps de veiller près de moi. Et interrompu aussitôt par l'arrivée de Judas:"C'est assez, ajouta-t-il, l'heure est venue où le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs ; réveillez-vous, allons, voilà celui qui va me trahir, il s'avance.

Jésus parlait encore, quand parut aux abords du jardin une troupe armée d'épées et de bâtons. C'était un tribun romain et ses légionnaires, entourés de Juifs de tous rangs, officiers du sanhédrin, gardes du temple, serviteurs des grands prêtres ; à leur tête marchait Judas, " l'un des douze. " Des torches et des lanternes brillaient dans cette foule.

Arrivés à Gethsémani, ils s'arrêtèrent près du jardin afin de prendre leurs sûretés. Judas rappela qu'un baiser était le signe convenu pour indiquer le Sauveur, qu'ils eussent aussitôt à le saisir et à l'emmener, en se gardant de sa puissance surnaturelle. Pendant qu'ils se concertaient ainsi, tout à coup le Maître paraît. A sa vue Judas hésite ; toutes ses ruses avortaient. " Qui cherchez-vous ? " dit Jésus. L'apôtre et ceux qui, comme lui, connaissaient le Sauveur, interdits d'être prévenus, se taisaient ; les autres, voyant Judas silencieux et immobile au milieu d'eux, croyant peut-être n'avoir affaire qu'à un étranger, répondent aussitôt : " Jésus de Nazareth.— C'est moi, " leur dit le Sauveur. Épouvantés ils reculent, et tombent à ses pieds.

" Qui cherchez-vous ? " demande de nouveau Jésus. Ils savent qui est devant eux ; ils n'osent dire : Toi-même. " Jésus de Nazareth, répondent-ils.—Je vous l'ai déjà dit : Jésus de Nazareth, c'est moi. " Le Christ se livre une seconde fois par ces paroles, mais en même temps il n'oublie pas les siens. " Si c'est moi que vous cherchez ajoute-t-il, laissez donc ceux-ci se retirer. " Au sein même des humiliations, et dans les mains de ses ennemis, il marque jusqu'où peut aller leur violence, quelle limite elle doit respecter. Ainsi s'accomplissait la promesse du Sauveur : " Père, je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés. "

Il fallait un terme à ces hésitations ; les soldats, le tribun, troublés de ce qui venait de se

passer, regardaient Judas et attendaient le signal convenu. Le traître s'approcha précipitamment : " Maître, Maître, salut ! " dit-il, et ses lèvres touchèrent le Christ. " Judas, lui répondit le Sauveur, mon ami est-ce pour cela que tu es ici ? Livrer le Fils de l'homme par un baiser ! "

Les soldats s'approchèrent aussitôt de Jésus et le saisirent. Les apôtres l'entouraient encore, tenant deux épées ; voyant ce qui allait se passer, l'un d'eux s'écria : " Maître, frapperons nous ? " Au même instant on vit le fer briller dans la main de Simon et s'abattre sur un des serviteurs du grand prêtre, nommé Malchus ; celui-ci se jeta de côté et reçut le coup à l'oreille droite, qui fut tranchée. La colère était dans les cœurs ; Jésus l'apaisa d'un mot: " Laissez faire, " dit-il. Puis, apercevant Malchus sanglant, de ses mains captives, mais non pas encore liées, il toucha l'oreille du serviteur et le guérit.

Se tournant alors vers Pierre, Jésus lui reprocha de troubler sa Passion et de ravaler sa dignité à la condition d'un criminel en révolte : " Remets ton épée dans le fourreau, car quiconque prendra l'épée périra par l'épée." Puis, son agonie et la coupe d'angoisse lui revenant en pensée : " Quoi! je ne boirai pas le calice que mon Père m'a donné à boire ? Penses-tu que je ne puisse pas le prier, et à l'heure même il m'enverrait ici plus de douze légions d'anges ? Mais alors, comment s'accompliront

les Écritures où il est dit qu'il en doit être ainsi ?"

En ce moment, Jésus aperçut s'approchant de lui quelques membres du sanhédrin. C'étaient des officiers du temple, des chefs des prêtres, et des anciens du peuple qui avaient suivi de loin leurs satellites. Jésus, s'adressant à eux, protesta sans colère contre la violence dont il était victime : " Vous êtes venus à moi comme à un voleur, me prendre avec des épées et des bâtons. J'étais tous les jours au milieu de vous enseignant dans le temple, et vous ne m'avez pas arrêté ; mais c'est que voici votre heure et la puissance des ténèbres." Jésus déclarait ainsi à ses ennemis qu'ils avaient dû attendre pour l'arrêter l'heure marquée par Dieu. "Et tout ceci, dit-il, arrive pour accomplir ce qui a été écrit par les prophètes."

Les disciples, entendant ces paroles s'enfuirent et laissèrent la troupe armée entourer leur Maître ; soldats, tribun, Juifs, tous se jetèrent sur lui pour le lier, car ils tremblaient encore devant celui qui venait de les terrasser. Jésus, abandonné des siens, fut entraîné vers Jérusalem. Seul, un jeune homme s'attachait à ses pas ; habitant sans doute la vallée du Cédron, et éveillé par le bruit, il n'avait eu que le temps de jeter sur lui un léger manteau. Son empressement à suivre le Sauveur inspira du soupçon, et les gardes voulurent le retenir ; mais il laissa son vêtement entre leurs mains, et s'enfuit loin d'eux.

LE JUGEMENT DE JÉSUS

JÉSUS DEVANT ANNE.

De Gethsémani, la route qui mène à la colline de Sion franchit le torrent, puis serpentant, parmi les tombeaux, au flanc du mont Moriah, elle s'élève sur la pente d'Ophel, et pénètre dans la ville par une des portes du sud. Les soldats suivirent cette voie pour conduire Jésus au palais où habitaient les deux grands prêtres Caïphe et Anne.

Le Sauveur fut donc en premier lieu conduit chez Anne, qui, pour laisser au Conseil le temps de s'assembler, l'interrogea " sur ces disciples et sur sa doctrine. " L'ordre même de ces questions indique l'esprit qui les dictait. On voit qu'aux yeux du grand prêtre, le principal était moins de juger un enseignement que de surprendre un complot. Il tenait le règne de Jésus pour l'un de ces rêves qui agitaient l'Orient, surtout la Judée, et réunissant des aventuriers par un lien secret d'espérances, les précipitaient dans les hasards d'une révolte contre Rome. Ce qu'il cherchait, c'était des complices pour tirer de leurs aveux la condamnation du Nazaréen et frapper à coup sûr.

Le Christ ne pouvait accepter le rôle de conspirateur ; sans répondre sur ses disciples, il s'éleva à une hauteur qu'Anne ne soupçonnait pas : " J'ai parlé publiquement, dit-il, j'ai toujours enseigné dans la synagogue et le temple où les Juifs s'assemblent ; et je n'ai rien dit en

secret. Pourquoi m'interroger? Interrogez ceux qui m'ont entendu sur ce que je leur ai dit. Ceux-là savent ce que je leur ai enseigné." Par ses inversions hardies, ses répétitions de mots, le texte original seul montre l'énergie de ces paroles, et comment Jésus détourna l'esprit du pontife de tout objet étranger pour l'attirer uniquement sur sa personne divine : C'est moi, moi seul, lui dit-il, qu'il importe de connaître. Ma doctrine, c'est moi ; et moi, librement, sans rien dissimuler, j'ai parlé au monde. Moi, partout et toujours, j'ai enseigné dans les synagogues, dans les parvis du temple, partout où les Juifs se rassemblent. Pourquoi parler de secret? Je n'ai rien dit de caché. Pourquoi ces questions? Interrogez non pas mes disciples, mais ceux qui m'ont entendu. Voyez ceux-ci même, ajouta-t-il en désignant ceux qui l'entouraient, savent ce que j'ai dit.

Les derniers mots de Jésus étaient un refus de se justifier. Les assistants le comprirent, et l'un des officiers d'Anne qui était près du Sauveur lui donna un soufflet en disant : "Est-ce ainsi que tu réponds au grand prêtre?" Jésus se contenta de répliquer : "Si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?"

Anne, vaincu par ce calme, cessa l'interrogatoire et renvoya Jésus lié à Caïphe, l'avertissant ainsi qu'il lui livrait une victime, moins pour la questionner que pour la condamner. Précaution superflue, car ce même Caïphe, comme saint Jean le rappelle, avait dit que

ques jours auparavant : "Il est bon qu'un seul homme meure pour tout le peuple ?"

Jésus fut amené devant le sanhédrin, que Caïphe paraît avoir présidé durant cette nuit.

L'assemblée devant laquelle comparut Jésus était la haute cour de justice en Judée. Elle comptait dans ses réunions plénières soixante et onze membres, mais la présence de vingt-trois suffisait pour constituer le tribunal et donner force à ses arrêts. Le Nasi, "patriarche" du sanhédrin, siégeant sur une estrade, présidait aux délibérations ; autour de lui, sur des coussins posés à terre, étaient assis les autres juges, en demi-cercle. Le Nasi avait, à sa droite, un vice-président qui dirigeait les débats, et, près de lui, les Sages, conseillers habituels de la cour. Aux deux extrémités se tenaient deux secrétaires, occupés à recueillir, l'un, tout ce qui était à la charge de l'accusé, l'autre, ce qui lui était favorable ; des officiers subalternes entouraient l'accusé, armés de cordes et de lanières pour le lier ou le frapper au premier ordre. Tel était l'aspect du tribunal devant lequel Jésus fut amené.

Répondant par une dérision à la demande du Christ "qu'on interrogeât ses auditeurs," les chefs du sanhédrin produisirent des témoins subornés qui assurèrent l'avoir entendu proférer des paroles de scandale : c'étaient quelques-unes de ces expressions mal comprises dont nous trouvons de nombreux exemples dans les Évangiles. On garda à l'égard de ces délateurs les formalités habituelles, le serment leur fut

déféré, et ils entendirent le solennel avertissement du Nasi: "Sachez que le sang de l'innocent et de sa postérité retombera sur vous à tout jamais." Mais si résolus qu'ils fussent à calomnier, ils ne purent se concerter sur tous les points, et devant le tribunal, où ils parurent l'un après l'autre, leurs dépositions ne s'accordaient pas. Jésus n'eut donc qu'à écouter en silence pour voir les ruses de ses adversaires se détruire d'elles-mêmes.

A la fin, deux hommes attestèrent qu'ils avaient ouï dire à Jésus : " Je puis détruire le temple de Dieu, et en trois jours le réédifier." Saint Marc rapporte ce témoignage sous une autre forme : " Nous lui avons ouï dire : Je détruirai ce temple fait de main d'homme, et en trois jours j'en bâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme." Même sur ce point ils ne purent s'entendre. L'accusation languissait au milieu de ces dépositions contradictoires ; l'imposture d'ailleurs était manifeste, car c'était publiquement et au milieu du temple que Jésus avait dit : " Renversez ce saint des saints," par vos prévarications et vos crimes; " en trois jours je le redresserai." Et par là, on s'en souvient, il désignait son corps, destiné à devenir le saint des saints de l'alliance nouvelle.

Fort du témoignage que lui rendait la vérité, Jésus se taisait et laissait la confusion régner autour de lui. Caïphe sentit combien ce silence parlait éloquemment ; il s'élança de l'estrade, et s'avançant au milieu de la salle en face du pri-

sonnier : " Tu ne réponds rien, dit-il ; qu'est-ce que ceux-ci déposent contre toi?" Jésus se taisait toujours. Le pontife déconcerté comprit qu'il fallait finir. Laissant donc de côté les détours et les questions captieuses, il déféra à Jésus le serment solennel qui, selon la Loi, l'obligeait à répondre : " Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, dis-nous si tu es le Fils de Dieu. " La parole de Caïphe allait plus loin que sa pensée ; il ne disait pas : Dis-nous si tu te prétends vraiment le fils de Dieu ; mais " si tu es le Christ, le fils du Dieu béni.—Je le suis, " répondit Jésus, et il joignit à cette déclaration quelques développements, dont l'évangéliste a conservé ce trait capital : " Toutefois, je vous le dis, un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel. "

Les scribes ne pouvaient méconnaître dans ces paroles un double emprunt fait aux livres sacrés : d'un côté, le souvenir du psaume qui annonce la divinité du Christ : " Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite ; " de l'autre, une allusion à la vision de Daniel où le Messie " s'avance sur les nuées des cieux vers l'Ancien des jours. " Jésus proclamait donc par là qu'il était le Christ attendu d'Israël ; que sa place était à la droite de Dieu, sa mission de venir à la fin des temps juger le monde. Mais les sanhédrites fermèrent l'oreille à ces témoignages, et le grand prêtre n'y répondit qu'en déchirant ses vêtements : " Qu'avons-nous encore besoin de témoins? s'écria-t-il;

vous avez entendu le blasphème. Que vou
en semble ? " Tous répondirent : " Il est dign
de mort. "

Aussitôt commença une scène d'outrages san
nom. Il semble, d'après le récit de saint Marc
que, dans le sein même du Conseil, quelques
uns des magistrats, donnant le signal de ce
indignités, crachèrent les premiers au visage
de Jésus ; puis lui ayant couvert la face, ils lu
donnaient des soufflets ; d'autres, dit saint Mat
thieu, frappaient Jésus et lui disaient après
chaque coup : " Christ, prophétise, qui t'a
frappé ? " Quand leur fureur se fut lassée, les
sanhédrites livrèrent Jésus à leurs valets.
Ceux-ci le reçurent à coups de bâton, selon une
des variantes du texte sacré ; selon l'autre, ils
le chassèrent devant eux en le maltraitant.

LE RENIEMENT DE PIERRE

Dans cette nuit s'accomplit ce qu'avait prédit
le Seigneur : tandis qu'il comparaissait devant
Anne et Caïphe, Pierre, le chef de ses apôtres,
le renia trois fois.

Deux des apôtres, remis de leur premier
effroi, revinrent bientôt sur les pas du Sauveur.
Pierre, l'un d'eux, restait loin ; mais l'autre dis-
ciple se rapprocha de la troupe armée ; c'était
Jean, qui, tout entier désormais aux périls du
Maître, ne devait plus le quitter. Comme il
était connu au palais du pontife, il y entra
avec Jésus, sans remarquer que son compagnon
n'avançait pas. Celui-ci, n'osant pénétrer dans

la cour, se tenait au dehors. Jean l'y aperçut ; il sortit, parla à la servante qui gardait la porte, et l'introduisit. Cette femme jeta un regard curieux sur l'étranger : " N'es-tu pas aussi, lui dit-elle, des disciples de cet homme ? —Je n'en suis point," répondit Pierre, et il passa rapidement.

Dans cette saison, les nuits de Judée sont d'autant plus fraîches que le jour a été plus ardent. Pour se garantir du froid, les gardes et les valets avaient allumé dans la cour un de ces buissons épineux qui abondent autour de Jérusalem. Pierre, assis dans ce groupe, se chauffait "attendant la fin," quand il fut rejoint par la servante. Elle le regarda fixement à la lueur du foyer : "Certes, dit-elle, tu étais avec Jésus de Nazareth." Pierre le nia devant tous. "Je ne sais ce que tu veux dire." Et comme elle insistait, disant aux autres : "Certainement il était avec lui. — Femme, répondit Pierre, je ne le connais même pas." Puis troublé, il se retira du groupe ; en ce moment on entendit le premier chant du coq.

En se rapprochant de l'entrée, il trouva une autre servante à qui la première avait apparemment communiqué ses doutes. Elle aussi dit à ceux qui l'entouraient : " Cet homme était avec Jésus de Nazareth." Pierre le nia avec serment. La servante commise à la porte le suivait toujours : "Assurément, reprit-elle de nouveau, c'est un de ceux-là." Il le nia encore. Un des témoins de cette scène s'adressant à l'apôtre : "Tu es donc de ces gens-là ?

lui dit-il.—Homme, répondit Pierre, je n'en suis point."

On se lassa de l'interroger, et il demeura près d'une heure tranquille ; mais s'étant mis à parler avec ses voisins: "Certes, reprirent-ils, tu es un de ses disciples, car ton accent te trahit ; tu es Galiléen." Un des serviteurs du grand prêtre, parent de Malchus dont Pierre avait coupé l'oreille ajouta: "Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec lui ?" Pierre défaillit encore : "Je ne sais ce que tu dis, répondit-il, je ne connais pas cet homme dont tu parles." Et son effroi se manifesta par des anathèmes et des serments répétés. Il protestait encore quand le coq chanta pour la seconde fois. C'est alors que Jésus se tourna et le regarda. Pierre n'y put tenir ; il se souvint que le Maître lui avait dit: "Avant le chant du coq, tu m'auras renié trois fois." Désespéré, hors de lui-même, il ne vit plus les dangers qui l'entouraient. A cet éclat de douleur, la foule s'écarta et lui ouvrit un libre passage. Il sortit, pensant à la parole de Jésus et pleura amèrement.

SECONDE SÉANCE DU SANHÉDRIN

Saint Luc montre le Sauveur au milieu de ces valets, insulté et battu. "Ils lui bandèrent les yeux, dit-il, et le frappant au visage, le défiaient de prophétiser, et ils proféraient beaucoup d'autres injures contre lui."

Ils s'étaient réunis dès l'aube pour aviser aux moyens d'exécuter l'arrêt qui frappait Jésus.

Le principal était d'obtenir l'assentiment du procurateur Ponce-Pilate, car depuis l'exil d'Archélaüs et l'asservissement de la Judée, le sanhédrin n'avait plus le droit de mort.

Jésus fut donc amené devant ses juges et Caïphe lui répéta la demande : " Si tu es le Christ, dis-le-nous. — Si je vous le dis, répondit-il, vous ne me croirez pas, et si je vous interroge, vous ne me répondrez point et ne me laisserez point aller. " Par là, il rappelait aux sanhédrites qu'en leur présence, quelques heures auparavant, il s'était proclamé le Messie, et qu'ils ne l'avaient point cru. Comment le croiraient-ils maintenant ? Toutes les questions que, depuis son retour à Jérusalem, il leur avait adressées sur le baptême de Jean, sur le Christ, étaient restées sans réponse : ils ne répondraient pas plus qu'ils ne l'avaient fait jusqu'ici ; quant à le délivrer, ils ne le voulaient pas. Jésus consentit néanmoins à répéter encore une fois et dans les mêmes termes ce qu'il avait dit pendant la nuit : qu'il était Fils de l'homme et Fils de Dieu ; vainement l'avait-on souffleté, couvert de crachats et d'insultes ; après comme avant ces opprobres, il montrait de loin à ses bourreaux leur victime triomphante au sein de la gloire, et assise à la droite du Très-Haut. " Tu es donc le Fils de Dieu ? demandèrent les sanhédrites.—Vous l'avez dit, répondit Jésus, je le suis.—Qu'avons-nous besoin de témoins ? s'écrièrent-ils aussitôt, nous l'avons entendu nous-mêmes de sa bouche. " Se levant tous à

cette parole, ils lièrent Jésus plus étroitement, et l'entraînèrent au prétoire.

MORT DE JUDAS.

Judas, confondu dans la foule, avait observé de loin sa victime, inquiet, troublé, conservant peut-être encore un secret espoir que Jésus dominerait ses juges et leur échapperait; mais quand il le vit condamné et qu'il l'eut suivi jusqu'au palais du gouverneur, le remords s'éveilla dans son âme; la vie de Jésus, dont il avait été témoin, repassa tout entière devant ses yeux, et les dernières paroles du Maître lui revinrent comme un reproche. Accablé de honte, saisi par un esprit de vertige, il alla, non à ce Jésus qui l'eût accueilli et sauvé, mais vers les prêtres complices du crime.

Il les avait vus, au sortir du palais de Caïphe, prendre le chemin du temple; il s'y rendit et monta les degrés qui séparaient du sanctuaire la cour des gentils. Entre le parvis des prêtres et celui des Juifs, s'élevait la salle du Gazith. Bien qu'elle ne fût plus le lieu de séance du sanhédrin, tout fait présumer que Judas y trouva les prêtres et les anciens réunis. "J'ai péché, s'écria-t-il, j'ai livré le sang du juste," et sa main leur tendait les trente shekels. (1) Ils ne répondirent à cette désolation que par le dédain: "Que nous importe? C'est ton affaire." Judas reprit l'argent; dans l'égarement du déses-

(1) Le shekel valait environ 60 cents.

poir, fra .chissant l'entrée du saint, il y jeta le prix de la trahison, et disparut.

Les prêtres ramassèrent l'argent ; autour d'eux étaient les troncs destinés à recevoir les aumônes. "Il n'est pas permis, dirent-ils, de le mettre dans le trésor, puisque c'est le prix du sang." Étrange scrupule chez ces docteurs d'Israël habitués à n'écouter que leur haine et qui eurent besoin d'un conseil pour décider de l'emploi de trente pièces d'argent. Judas vint à leur aide.

Il avait suivi au sortir du temple la route qui descend vers la fontaine de Siloë. A l'endroit où le Cédron se joint au torrent d'Hinnom, il remonta le lit de ce dernier, dont l'aspect n'était pas pour calmer son désespoir. Jérusalem, aujourd'hui encore, n'a point de lieu plus saisissant : une gorge profonde, des collines aux flancs escarpés ou couverts de rares oliviers, et dans ce val maudit par Jérémie, le souvenir toujours présent des sacrifices de Moloch. Judas s'éleva sur la pente qui fait face au mont de Sion, et s'arrêta dans le champ d'argile d'un potier. De là, embrassant du regard la voie par où il avait traîné sa victime, de Gethsémani au palais des pontifes, son esprit acheva de s'égarer. "Il s'alla pendre," dit saint Matthieu ; "la corde se rompit," ajoute les Actes ; "son corps précipité la face contre terre se brisa, et ses entrailles se répandirent sur la terre du sang."

Instruits de cette mort, les sanhédrites s'empressèrent de faire disparaître un com-

plice dont la fin désespérée témoignait l'innocence de Jésus. Les trente shekels de Judas étaient entre leurs mains ; ils achetèrent le champ d'un potier pour enterrer le cadavre au lieu même où ses entrailles s'étaient répandues ; puis, afin d'effacer le souvenir du crime, ils consacrèrent cet endroit à la sépulture des prosélytes étrangers qui mourraient dans la ville. Mais les habitants de Jérusalem avaient connu la fin tragique de Judas, et comme cette terre maudite avait bu le sang du traître, ils l'appelèrent Haceldama, " le champ du sang. "

JÉSUS AU PRÉTOIRE ET DEVANT HÉRODE.

Pilate résidait dans l'Antonia, forteresse bâtie au nord du temple et dominant sur les parvis. Il pouvait braver le tumulte du haut de cette citadelle, qui lui offrait d'ailleurs une magnificence royale : vastes portiques, bains, cours immenses où campaient les soldats.

Jésus, introduit dans une des salles, comparut devant Pilate.

" Quelle accusation, dit Pilate, apportez-vous contre cet homme ? " Les sanhédrites avaient espéré que leur empressement, et le moment où ils se présentaient, imposeraient à Pilate. Leur dépit s'exhala en paroles amères : " Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'eussions pas livré. " Cette réponse arrogante blessa le gouverneur. Il usa à son tour d'ironie et de dédain : " Prenez-le vous-mêmes, dit-il, et jugez-le selon vos lois. " L'excommunication,

les trente-neuf coups de fouet donnés dans la la synagogue ne suffisaient-ils pas à punir la violation de leurs droits ? " Nous n'avons plus le pouvoir de faire mourir personne, " reprirent les Juifs, dévoilant ainsi où ils en voulaient venir.

"Nous l'avons trouvé, dirent-ils, soulevant le peuple, empêchant de payer le tribut à César, et se disant le Christ-Roi. "

Pilate, résolu de s'en éclaircir, rentra dans le prétoire et appela Jésus.

Pilate, parla le premier : " Es-tu vraiment le roi des Juifs ? " dit-il à Jésus. Le Sauveur, moins attentif aux paroles qu'à la pensée de celui qui l'interrogeait, lui répondit : " Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? " Surpris de se voir pénétrer, le gouverneur repartit brusquement : " Suis-je donc Juif, moi ? Ta nation et les pontifes t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait ? " Cette question n'obtint pas de réponse. Tout entier aux luttes intérieures qui agitaient Pilate, Jésus le voyait avec compassion repoussant la grâce qui l'appelait à la vérité, et toujours obsédé du problème redoutable : " Qu'est-ce donc que ce royaume ? " C'est à cette voix secrète que le Christ répondit : " Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes ministres combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. " Mais, vous le voyez à mes liens, à mon abandon, " mon royaume n'est pas d'ici. "—Tu es donc roi ? s'écria Pilate. —Vous l'avez dit, " répliqua Jésus. "Je suis né,

et je suis venu dans le monde afin de rendre hommage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. — Qu'est-ce que la vérité ?" reprit Pilate, et il sortit pour échapper à l'ascendant que Jésus prenait sur lui.

Il s'en alla donc vers les Juifs, et leur dit : "Je ne trouve en cet homme aucune cause de mort." A cette réponse, ils éclatèrent en cris de rage. Les prêtres et les anciens insistaient avec violence, répétant aux oreilles du gouverneur des accusations vagues, contradictoires, souvent même incompréhensibles pour lui. Il fit venir Jésus ; sa présence excita une nouvelle fureur. Pilate se tournant vers lui : "N'entends-tu pas, lui dit-il, de combien de choses ils t'accusent ?" Jésus ne répondit pas un seul mot. Ce silence, cette paix au milieu d'une foule déchaînée, jeta le gouverneur dans l'admiration.

Il cherchait à sortir d'embarras, mais les Juifs firent de vives instances, disant : "Il soulève le peuple, enseignant par toute la Judée, commençant par la Galilée jusqu'ici " Le nom de Galilée fut un trait de lumière ; lancé à dessein de rappeler au juge le caractère remuant de cette province et le sang des séditieux versé dans le temple, il lui découvrait un expédient pour se dégager. Aussitôt, Pilate demanda si Jésus était Galiléen, et ayant connu qu'il était du ressort d'Hérode, il le renvoya au tétrarque.

Ce prince habitait dans l'ancienne demeure des Machabées, où s'étaient retirés les fils

d'Hérode, quand le palais de leur père fut livré aux gouverneurs romains. Les légionnaires y conduisirent Jésus entouré de ses ennemis.

L'arrivée de Jésus n'éveilla chez Hérode qu'une joie frivole, car son âme dépravée était incapable même du trouble qui agitait Pilate. Depuis longtemps instruit de ce qu'on rapportait du Christ, il souhaitait le voir et être témoin de ses prodiges. Nul doute que le thaumaturge, pour éviter le supplice, ne satisfît sa curiosité en opérant quelque miracle. Hérode, plein de ces pensées, traita d'abord le prisonnier avec égard, l'accabla de questions, et le pressa de manifester son pouvoir surnaturel. Mais Jésus pénétrait l'indignité de ce prince ; et lui, qui avait eu pour Pilate des paroles de miséricorde, ne daigna même pas répondre à Hérode. Ce silence déconcerta le tétrarque. Outré d'avoir été méprisé, il voulut en retour témoigner au Christ son dédain et le revêtit par dérision d'une robe blanche. Que représentait ce vêtement ? La toge des consuls ou des candidats romains, travestissant Jésus en monarque de théâtre ; ou l'habit que prenaient les Juifs renvoyés d'une cause capitale, Hérode indiquant qu'il regardait le prisonnier comme un insensé, incapable de crime ? Le procurateur paraît l'avoir interprété dans ce dernier sens, car, en disputant au peuple la vie du Christ, il s'appuya, pour le sauver, sur cette absolution moqueuse.

Encore une fois Jésus fut traîné à l'Antonia. La magnificence dérisoire dont il était revêtu

rendait son infortune plus sensible. Pilate en fut touché, et, fort du renvoi d'Hérode, essaya d'arracher au sanhédrin sa victime. Il assembla donc les princes des prêtres et les anciens ; mais ceux-ci, de leur côté, résolus à forcer son consentement, avaient amassé des gens du peuple pour imposer davantage. Pilate ayant Jésus près de lui : " Vous m'avez présenté cet homme, leur dit-il, l'accusant de soulever le peuple ; et voilà que, l'interrogeant devant vous, je n'ai rien trouvé en lui de ce que vous lui reprochez. Et de même, Hérode, à qui je vous ai renvoyés, ne l'a pas non plus trouvé digne de mort. " Qu'un silence menaçant ou des murmures aient accueilli ces paroles, Pilate crut devoir les corriger de quelque manière, et il ajouta : " Je le châtierai donc et le renverrai. " Pour légère qu'il tînt la peine indiquée par ces mots, ce n'en était pas moins de sa part une complaisance inique, un signe de faiblesse, qui ne pouvait échapper aux sanhédrites. Ils résolurent de pousser hardiment leur avantage.

Au matin de la Parascève, les gouverneurs romains, afin de rehausser la solennité pascale, faisaient grâce à un prisonnier désigné par les Juifs.

La vue de la foule remplissant la place de Gabbatha, et réclamant à grands cris ce privilège, suggéra à Pilate un nouvel expédient. Parmi les condamnés qui devaient être exécutés, selon l'usage, aux fêtes de Pâques, il y avait un homme nommé Barrabas, d'une scélérutesse insigne. A la tête des séditieux, il avait

versé le sang dans Jérusalem, et tenté une révolte non seulement contre l'autorité de Rome, mais contre celle des sanhédrites ; car c'est dans leurs prisons que le gouverneur alla le chercher. L'exclamation de saint Jean, à la pensée que le divin Maître lui fut comparé, dit assez quel mépris entourait le criminel : " Or, Barrabas était un brigand ! "

Pilate espérait qu'entre ce scélérat et l'innocent qu'ils poursuivaient, les Juifs ne pourraient refuser à celui-ci la préférence : " Qui voulez-vous que je vous délivre, dit-il, Barrabas ou Jésus qui est appelé Messie ? " et il monta les degrés du tribunal placé devant le prétoire. Comme il était assis, des serviteurs vinrent le trouver, envoyés par sa femme, qui, de l'Antonia, regardait cette scène. La tradition, qui l'appelle Claudia Procula, la donne comme une femme pieuse, une des prosélytes, si nombreuses alors dans la noblesse romaine ; une lumière divine lui avait montré la doctrine de Jésus plus parfaite même que la Loi de Jéhovah. Dès la veille, un trouble étrange s'était emparé d'elle, au bruit que le Sauveur allait être arrêté ; le sommeil n'avait pas calmé ses angoisses, toute la nuit, des songes terribles l'avait agitée. Aussi, quand elle vit Jésus entouré d'un peuple furieux, Pilate chancelant, prêt à le condamner, elle ordonna de porter à son époux ce message : " Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste, car j'ai été aujourd'hui fort tourmentée en songe à cause de lui. " Seule au milieu de juges iniques, de faux témoins,

de bourreaux, cette païenne trouvait dans son cœur assez de force et de tendresse pour plaider la cause de Jésus.

Les prêtres et les anciens avaient mis le temps à profit. Répandus dans la foule, ils l'enflammaient de leurs passions, et lui persuadèrent de préférer Barrabas au Sauveur. Aussi, quand Pilate demanda pour la seconde fois : " Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs ? " un cri unanime s'éleva du peuple : " Débarrassez-nous de lui, et délivrez Barrabas.—Que ferai-je donc de celui que vous appelez le roi des Juifs ? reprit le gouverneur.—Crucifiez-le, crucifiez-le, répondit la foule tout d'une voix.—Mais quel mal a-t-il fait ? poursuivit le juge, devenu l'avocat de son prisonnier ; pour moi, je ne trouve en lui aucune cause de mort ; je le châtierai donc et le renverrai. " Mais la multitude ne répétait qu'avec plus de fureur : " Crucifiez-le, crucifiez-le ! " " Et ils faisaient, des efforts horribles, criant qu'on le crucifiât, et leurs cris augmentaient toujours. "

Voyant qu'il ne gagnait rien, mais qu'au contraire le tumulte croissait, Pilate voulut montrer qu'il tenait Jésus pour juste, et entendait n'être pas responsable de sa mort. Une coutume d'Israël ordonnait aux anciens de la ville où l'auteur d'un meurtre restait inconnu de se laver les mains sur le cadavre de la victime, en témoignage de leur innocence. Cette prescription du Deutéronome servit au gouverneur pour parler aux yeux de la foule. Il fit donc

apporter de l'eau et se lava les mains : " Je suis innocent du sang de ce juste, dit-il ; pour vous, c'est votre affaire. " Tout le peuple répondit : "Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! " Pilate n'eut pas le courage d'aller plus loin, et renvoyant Barrabas dégagé de chaînes, il livra le Christ aux mains des soldats. Sans doute il ne comptait pas encore l'abandonner; mais la flagellation étant le préliminaire du crucifiement, il espéra que le sang de Jésus calmerait ses ennemis et permettrait de le sauver.

LA CONDAMNATION DE JÉSUS.

La flagellation infligée à Jésus était une cruelle torture. Dépouillé de ses vêtements et attaché par les mains à une basse colonne, le condamné présentait son dos aux coups qui le déchiraient. L'instrument du supplice pour les étrangers était non les verges d'orme, réservées aux citoyens romains, mais les lanières de cuir armées d'osselets et de balles de plomb. Sous cet horrible fouet, la peau se soulevait en lambeaux, le sang coulait, et la victime, tombant bientôt aux pieds des licteurs, exposait à leurs violences toutes les parties de son corps. Il n'était pas rare de voir les condamnés succomber dans ce premier supplice, car la loi romaine ne connaissait pas les limites fixées par la Synagogue à la durée de la peine. Nulle règle ne déterminait le nombre des coups ; tout était laissé aux caprices des licteurs, qui ne s'arrêtaient que par dégoût ou par lassitude. Les Évangiles nomment le châtiment sans

entrer dans le détail ; mais le silence de Jésus qui rendit les bourreaux plus acharnés, l'intention de Pilate d'émouvoir les Juifs par le spectacle de leur victime, l'état où le Sauveur fut réduit, jusqu'à ne pouvoir soutenir sa croix tout fait soupçonner ur scène de longues tortures. Elle se passa dans le prétoire et sous les yeux du peuple, car nous voyons qu'aussitôt après la flagellation, les soldats ramenèrent Jésus dans les cours de l'Antonia.

Là, renouvelant la scène de moquerie jouée en leur présence par Hérode, ils appelèrent à eux toute la cohorte et rendirent au roi des Juifs d'insultants hommages. Jésus, assis sur un trône dérisoire, fut couvert du manteau de laine rouge que portaient les légionnaires. Quelques-uns d'entre eux cependant tressaient une couronne d'épines qui ceignit bientôt la tête du Sauveur ; puis, prenant un roseau, ferme comme le bois, ils le placèrent dans sa main ; un trône, une couronne, un sceptre, rien ne manquait au nouveau monarque que les adorations de ses sujets ; elles lui furent prodiguées : " Salut, roi des Juifs ! " criaient-ils en fléchissant le genou devant lui, et ils ne se relevaient que pour le couvrir de soufflets et de crachats. Durant ces indignes traitements, le roseau échappa aux mains de Jésus liées et défaillantes ; ils s'en saisirent, et frappant cette tête sacrée, ils y enfonçaient les épines.

La compassion que Pilate avait toujours témoignée pour Jésus ne permet pas de suppo-

ser qu'il ait assisté à cette scène. Ses ordres avaient été fidèlement accomplis, outrepassés même ; il voulut en profiter pour émouvoir le peuple. Paraissant de nouveau sur la place de Gabbatha : "Voici, dit-il aux Juifs, que je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime." Et Jésus sortit, la couronne d'épines au front, le manteau rouge flottant sur son corps ensanglanté ; on lui fit monter les degrés du tribunal. "Voilà l'homme !" dit Pilate à la foule. Mais leurs cœurs étaient fermés à la pitié. "Crucifiez, crucifiez-le ! " sécrièrent-ils. Leur cruauté indigna le gouverneur ; il y eut en lui comme un élan pour sauver Jésus : " Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le ; car moi, je ne trouve en lui aucune cause de mort.——Nous avons une loi, dirent-ils, et, selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il se fait le Fils de Dieu."

Plus inquiet que jamais, il fit rentrer le Sauveur,et seul à seul avec lui : " D'où es-tu ? " dit-il, Jésus ne fit aucune réponse. " Quoi ! reprit le gouverneur, tu ne me parles pas ! Ne sais-tu donc pas que j'ai le pouvoir de te crucifier et le porvoir de rompre tes liens ?"

" Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, répondit Jésus, s'il ne vous était donné d'en haut." Puis, comparant le crime de Pilate à celui des Juifs, il fit la part de la haine et celle de la faiblesse. " Et c'est pour cela que le crime de celui qui me livre entre vos mains est plus grand que le vôtre."

Cédant enfin au cri de sa conscience, le gouverneur se décida à délivrer Jésus ; il sortait du prétoire, quand de nouvelles clameurs l'assaillirent : " Si vous renvoyez cet homme, vous n'êtes pas ami de César ; quiconque se fait roi est ennemi de César. " Terrible menace, car César alors c'était Tibère, et nul n'ignorait le crédit des délateurs. Hérode avait pu se défendre contre les rapports des Juifs, son fils Archélaüs venait d'être déposé sur leurs instances ; il n'en fallait pas tant pour triompher de Pilate. Oubliant Jésus, il ne vit plus que le maître soupçonneux qui, de son rocher de Caprée, faisait trembler le monde ; les Juifs le traînant à ce juge implacable, le crime de lèse-majesté pesant sur lui, sa fortune brisée, l'exil, la mort. Il ne put tenir devant ces fantômes ; la crainte l'emportant sur tout autre sentiment, il fit sortir Jésus, et monta au tribunal. C'était la veille de la Pâque, vers la sixième heure (entre dix heures et demie et onze heures du matin), les Juifs entouraient le siège élevé où Pilate, devenu l'instrument de leur haine, cherchait encore à imposer en couvrant sa terreur des apparences de l'ironie. " C'est donc là votre roi ? " répéta-t-il. Mais sa voix fut étouffée par les cris de la foule : " Enlevez, enlevez-le, crucifiez-le !—C'est votre roi, et je le crucifierai ! " Un dernier mot eut raison de ses lenteurs : "Nous n'avons d'autre roi que César," dirent les grands prêtres. Vaincu, il leur livra Jésus.

LE CRUCIFIEMENT

L'exécution suivit immédiatement la sentence c'était l'usage romain, et les Juifs avaient hâte que tout fût fini, de peur que le cadavre demeurant sur la croix ne souillât la fête. Le cortège se forma donc incontinent : en tête un centurion à cheval, derrière lui quatre soldats entourant Jésus et deux malfaiteurs envoyés à la mort. Le Sauveur ne portait plus le manteau rouge, les bourreaux le lui avaient enlevé pour lui rendre ses vêtements. Mais son front gardait la couronne d'épines et à son cou pendait la tablette où était écrite sa condamnation.

L'instrument du supplice fut apporté ; sa forme, conservée par la tradition, est connue sous le nom de croix latine : un long poteau de bois coupé vers le sommet par une traverse plus courte, destinée à fixer les mains, tandis que la partie supérieure soutenait l'inscription.

Tout était prêt ; le cortège marcha rapidement vers le Golgotha. Entouré d'une foule insolente, Jésus traîna le bois infamant à travers les rues de Jérusalem et sur la voie qui monte au Calvaire. Il approchait des portes, quand tout défaillit en lui ; les insultes, les coups de pique et d'aiguillon n'étaient pas épargnés aux infortunés qui tombaient sous le faix : mais on vit bientôt que les violences seraient inutiles, et que la victime était incapable de porter plus loin sa croix.

En ce moment un homme entrait dans la ville : c'était un Juif cyrénéen revenant des champs ; à son costume, aux provisions qu'il apportait pour la Pâque, les soldats reconnurent un étranger employé à des travaux serviles ; c'en fut assez pour lui imposer une de ces corvées auxquelles le caprice des légionnaires soumettait les habitants des provinces. Ils le forcèrent donc à porter la croix derrière Jésus.

Pour Jésus, les soldats durent le relever, le soutenir même jusqu'au Calvaire. A la vue de l'homme de douleurs mené au supplice, un frémissement de pitié agita la foule, et d'une troupe de femmes qui était près de Jésus s'élevèrent des cris et des lamentations ; pleurant sur lui, elles frappaient leur poitrine. La loi défendait d'accorder aux suppliciés des témoignages de regrets, mais la compassion qui se manifestait autour du Christ était un de ces mouvements que nul ordre ne peut maîtriser.

Ému de la désolation de ces femmes, Jésus se tourna vers elles : " Filles de Jérusalem, dit-il, ne pleurez pas sur moi ; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, parce qu'il viendra bientôt des jours où l'on dira : " Heureuses les stériles ! heureuses les entrailles qui n'ont pas enfanté et les mamelles qui n'ont pas nourri ! Alors ils commenceront à crier aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Couvrez-nous ! Car si les hommes

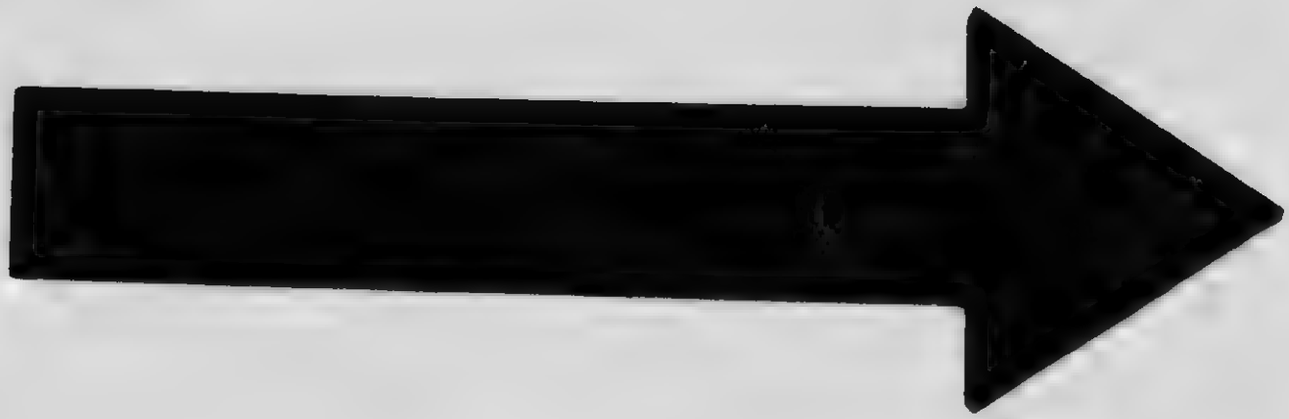
traitent ainsi le bois vert, que sera-t-il fait au bois sec ? ".

Jésus arrivait sans forces au lieu de l'exécution ; les soldats lui présentèrent un vin mêlé de myrrhe et de pavot que les Juifs avaient coutume d'offrir aux condamnés pour les jeter dans l'engourdissement et adoucir leurs souffrances. Les femmes des nobles familles prenaient soin de le mélanger elles-mêmes et de l'apporter. Les soldats, se prêtant à l'usage des Juifs, offrirent ce breuvage au Sauveur.

Jésus, l'ayant goûté, ne voulut pas boire ; mais résigné à toutes les amertumes du supplice, il en suivit les apprêts : la croix enfoncée dans le sol, les marteaux, les clous préparés, les échelles dressées, les cordes tendues. A l'approche des tourments, si un frisson agita ses membres, son âme demeura ferme dans l'attente de la mort.

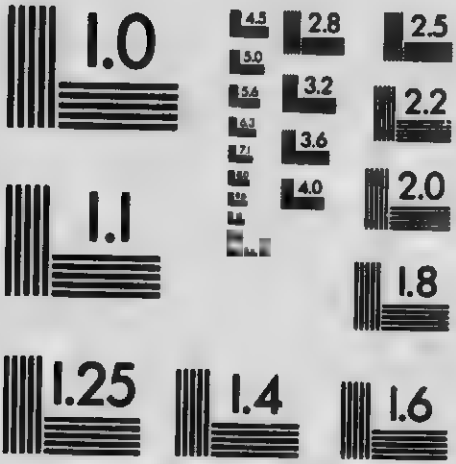
Les bourreaux le saisirent enfin et le dépouillèrent de ses vêtements : le crucifié demeurait sur le gibet. On fixa d'abord les mains, dont le fer traversait la paume ou le poignet. Parfois les pieds n'étaient que serrés avec des cordes, mais le plus souvent le bourreau les clouait sur le bois. C'est ce qui eut lieu pour Jésus.

A la même heure s'accomplissait cet autre oracle d'Isaïe : " Il a été mis au nombre des scélérats. " Deux croix avaient été dressées, l'une à la droite, l'autre à la gauche de Jésus, portant deux larrons condamnés à mourir. Il



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

ne restait plus aux soldats que d'attacher au-dessus de la tête du Christ l'inscription dictée par Pilate. On y lisait ces mots, en hébreu, en grec et en latin : " Celui-ci est Jésus de Nazareth, roi des Juifs. "

Les grands prêtres lui demandèrent de corriger l'inscription et d'écrire, non plus : " Voici le roi des Juifs. " mais : " Voici celui qui s'est donné pour le roi des Juifs. " " Ce qui est écrit est écrit ", répondit Pilate.

MORT DE JÉSUS

Les soldats avaient achevé leur œuvre, fixant Jésus sur la croix, enfonçant les clous dans ses membres. Le Sauveur en prit occasion de prier pour eux : " Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. " Touchante parole, que les bourreaux entendirent à peine, car d'autres soins les occupaient déjà. Comme la loi romaine leur attribuait les dépouilles du condamné, ils se partageaient la tunique et le manteau de Jésus. Ce dernier vêtement, étant fait de plusieurs pièces, fut divisé sans peine en quatre parties : mais la tunique était sans couture, " et depuis le haut jusqu'en bas de même tissu ; " la séparer, c'eût été en détruire la valeur. " Ne la déchirons pas, dirent les soldats, mais jetons le sort à qui l'aura. " Et ils s'en remirent au hasard pour décider de la robe du Christ. " C'était, dit saint Jean, l'accomplissement des paroles prophétiques : Ils ont partagé mes vêtements entre eux, ils ont jeté le sort sur ma robe. " Tout étant fini, les

soldats s'assirent au pied de la croix et veillèrent à ce que personne n'enlevât le corps des crucifiés, avant qu'ils eussent expiré.

D'ordinaire, sur l'échafaud, les criminels sont entourés de pitié et de respect ; Jésus n'eut pas même cette consolation. Ses ennemis, repoussés du prétoire, vinrent à la croix et se vengèrent sur lui en le couvrant d'opprobres. Au premier rang se trouvaient les faux témoins que le sanhédrin avait produits la nuit précédente. Ils passaient et repassaient devant le gibet, branlant la tête en signe de mépris, blasphémant et rappelant au Christ la calomnie dont il était victime : « Va donc, toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même et descends de la croix ! » D'autres lui lançaient le défi que Jésus avait entendu au jour de la tentation : « Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix ! »

Prêtres, scribes, anciens raillaient entre eux sa muette agonie. N'osant nier devant le peuple les miracles du Galiléen, ils tentaient de les obscurcir par l'impuissance où on le voyait réduit : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ! » Puis levant les yeux vers l'inscription dont Pilate leur imposait l'humiliante ironie : « Que le Christ, le roi d'Israël descende présentement de sa croix, disaient-ils, afin que nous le voyions et que nous croyions en lui ! »

« Il s'est confié en Dieu ; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre, puisqu'il a dit : Je suis le fils

de Dieu." Rien n'arrêtait ce débordement d'injures qui entraîna bientôt tout le peuple et les soldats eux-mêmes. Ceux-ci s'étant levés tendirent avec une pitié moqueuse la coupe de vin qu'ils buvaient entre eux et crièrent à Jésus : "Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi donc !"

Toutefois l'insulte n'était pas à son comble. Jésus avait des compagnons de supplice ; il vit ceux-là même se tourner contre lui, et, des croix dressées à ses côtés, il entendit qu'on répétait ce blasphème : "Si tu es le Christ, sauve-toi, sauve-nous !" Un seul des larrons avait parlé, l'autre contemplait le Sauveur, admirait sa résignation, et se sentait attiré vers lui. Aussi quand il entendit l'outrage de son compagnon, lui fit-il ce reproche : "Tu ne crains pas Dieu, quoique tu te trouves condamné au même supplice. Encore pour nous c'est avec justice, puisque nous souffrons la peine que nous avons méritée, mais celui-ci n'a rien fait de mal." Et sa foi s'échauffant dans ce témoignage : "Seigneur, ajouta-t-il, quand vous serez venu en votre royaume, souvenez-vous de moi."

Le Sauveur ne pouvait faire un mouvement sans augmenter ses souffrances ; mais ayant ouï cette prière, il tourna la tête vers son compagnon et lui répondit : "Je vous le dis, en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis."

Jésus occupé d'abord de ses bourreaux pour leur pardonner, de son compagnon de supplice

pour lui ouvrir les cieux, Jésus abaissa enfin ses regards sur ses amis qui lui demandaient un dernier adieu, sur sa mère percée du glaive que lui avait annoncé le vieillard Siméon. De tous ses apôtres Jean seul demeurait près de lui, et plus fidèle à mesure que croissait le danger. il soutenait Marie Évitant de la nommer, pour ne pas l'exposer aux insultes en révélant qui elle était : " Femme, dit Jésus, voici votre fils ! " et à Jean : " Voici votre mère ! " Depuis ce moment, le disciple prit Marie dans sa demeure et la regarda comme sa mère.

Cette dernière attache rompue, Jésus se jeta dans le sein de Dieu pour consommer sa Passion. Il était midi quand les premières ténèbres s'élevèrent sur le Golgotha ; depuis ce temps elles montaient toujours, étendant un linceul sur Jérusalem, la Judée, le monde entier.

Pendant trois heures Jésus lutta sans proférer une seule plainte. Que se passait-il dans ces ombres impénétrables ? Les évangélistes qui ont raconté l'agonie du jardin se taisent sur celle de la croix. Mais à la fin un grand cri perça les ténèbres, révélant le mystère de ces heures d'angoisse. Saint Marc l'a conservé tel qu'il vint sur les lèvres de Jésus, dans cette langue araméenne qu'enfant il avait parlée sur les genoux de Marie : " Eloï ! Eloï ! Lamma sabachtani ? " " Mon Dieu ! mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ? "

A cette même heure les ténèbres disparaissant et avec elles l'épouvante, les Juifs s'enhardirent à répéter la parole de Jésus et feignirent de

confondre le nom divin d'Éli avec celui du prophète. " Il appelle Élie, " disaient-ils"

Tout à coup un nouveau cri se fit entendre : " J'ai soif, " disait Jésus, lamentant la plus affreuse torture du crucifiement. Un des assistants courut tremper une éponge dans l'aigre boisson des soldats et l'offrit au Sauveur. Et comme son bras ne pouvait atteindre à la tête du crucifié, il prit un roseau, mit l'éponge au bout de la tige et l'approcha des lèvres du Christ. Cet acte de pitié excita dans la foule un cri de haine : " Laisse donc, laisse-nous voir si Élie viendra le sauver. —Laissez-moi faire, dit l'homme, nous verrons alors si Élie le sauvera. "

Le Sauveur appuya ses lèvres contre l'éponge imbibée de vinaigre ; puis, ranimé, il attacha encore une fois ses regards sur le monde. Sa vue embrassait toute la durée des temps et son œuvre entière : les justes qui l'avaient précédé, tous ceux qui dans l'avenir devaient croire en lui se tournaient vers la croix et y trouvaient leur salut. " Tout est consommé, " dit-il, et ma passion, et ma vie et le salut du genre humain Après avoir adressé à la terre cet adieu, il s'abandonna à son Père céleste : " Père ! dit-il, avec un grand cri, je remets mon esprit entre vos mains. " C'était la voix du fils se jetant dans les bras de son père, et en même temps la parole de " Celui à qui personne ne prend son âme, mais qui la dépose quand il lui plaît. " C'est d'un témoin demeuré près de la croix, de Marie peut-être, que saint Luc recueillit laparole suprême

de Jésus. Jean était là, regardantl e Sauveur ; il le vit pencher la tête et mourir.

LE TOMBEAU DE JÉSUS.

" Aussitôt le voile du temple fut déchiré du haut en bas, et mis en deux parts ; la terre trembla, les rochers furent fendus, les tombeaux s'ouvrirent, et plusieurs corps de saints qui étaient endormis ressuscitèrent. "

Le centurion romain fut le premier à s'incliner devant ces prodiges. Avec les soldats, il était demeuré sur le Calvaire, " vis-à-vis de Jésus ; " mais quand il sentit la terre trembler sous ses pieds, et qu'il vit le Christ " mourir en jetant ce grand cri, " la crainte le saisit, ses yeux s'ouvrirent et il rendit gloire à Dieu : " Ah! vraiment, cet homme était juste, s'écria-t-il, c'était le Fils de Dieu. " Et sa foi entraînant les légionnaires : " Vraiment, répétèrent-ils, c'était le Fils de Dieu ! "

Jésus avait succombé vers la neuvième heure, mais ses compagnons de supplice, si rien n'abrégeait leurs tortures, devaient agoniser longtemps encore. Or la Loi prescrivait de ne pas laisser le condamné sur le gibet au delà d'un jour, et ce commandement était plus pressant que jamais à la veille de la Pâque, qu'il convenait de ne pas troubler par le spectacle des crucifiés. Les Juifs allèrent donc trouver Pilate, et lui demandèrent de faire rompre les jambes des condamnés, afin qu'on pût les enlever plus tôt.

Le gouverneur envoya de nouveaux soldats au Calvaire. Ceux-ci brisèrent à coups de massue les jambes et les cuisses des deux larrons ; mais venant à Jésus, ils ne trouvèrent qu'un cadavre. Rompre ses membres était peine superflue ; un des soldats, pour s'assurer que le corps était sans vie, enfonça sa lance dans le côté droit. Saint Jean, qui était au pied de la croix, vit couler de la poitrine de l'eau et du sang : "Celui qui l'a vu, dit-il en parlant de lui-même, en a rendu témoignage, et son témoignage est véritable ; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi. Car ces choses ont été faites pour que l'Écriture fût accomplie : " Vous n'en briserez point les os." Et ailleurs l'Écriture dit encore : " Ils verront celui qu'ils ont percé." Aux yeux de saint Jean, ce dernier acte de la Passion était donc à la fois l'accomplissement d'une prophétie et un symbole. Le coup de lance qui épargnait à Jésus le broiement des os en faisait le véritable agneau pascal, nourriture du nouvel Israël ; tandis que l'eau et le sang coulant de sa blessure marquaient d'un côté le baptême et ses ablutions vivifiantes ; de l'autre, le sang divin de l'Eucharistie.

Le soir venu, un Juif qui n'avait pas encore paru sur le Calvaire survint au milieu des soldats. Il se nommait Joseph d'Arimathie et était membre du tribunal qui avait condamné Jésus. Riche, puissant, et de noble apparence, il n'avait osé jusqu'alors se déclarer pour le Seigneur, car la crainte des sanhédrites et

son rang l'arrêtaient. C'était pourtant un homme juste et bon qui attendait le royaume de Dieu et faisait partie des disciples. Déjà il avait laissé entrevoir ses sentiments en refusant de consentir aux desseins et aux actes de ses collègues. La mort du Maître acheva de le toucher ; à l'heure où tous tremblaient, elle lui donna de l'audace.

Joseph se présenta donc courageusement devant Pilate et réclama le corps. Le premier sentiment du gouverneur à la nouvelle du trépas de Jésus fut d'étonnement : une fin si rapide dans ce supplice était chose inouïe. Ayant fait venir le centurion, il lui demanda si vraiment Jésus était déjà mort. Sur sa réponse, il n'hésita plus à ajouter foi aux paroles de Joseph et lui accorda le corps du Sauveur, car l'usage de Rome était de ne pas refuser cette consolation aux amis du condamné. Les étoiles annonçant le commencement du sabbat ne brillaient pas encore ; Joseph put donc acheter le suaire de lin avec les bandelettes pour l'ensevelissement, et il revint au Calvaire, où, aidé des disciples, il détacha Jésus de la croix.

Le temps des humiliations était passé. Ce corps, cloué au gibet des scélérats, allait être enseveli avec décence. Un autre prince d'Israël avait fait les apprêts : c'était Nicodème, le scribe fameux qui allait de nuit converser avec Jésus. Tremblant devant ses collègues du sanhédrin, il avait jusqu'alors dissimulé sa foi, mais la vue des prodiges et l'exemple

de Joseph triomphèrent de sa faiblesse; il l
suivit de près au Calvaire et vint prodigue
ses richesses au Maître qu'il pleurait. Cent livre
de parfums furent apportées par ses ordres
c'était de la myrrhe et de l'aloès broyés e
mêlés ensemble. Les chairs sanglantes e
furent couvertes, on roula de longues bande
lettes autour du corps, des bras et des jambes
selon l'usage des Juifs, un suaire envelopp
la tête, et, plongé dans ces parfums, Jésu
fut porté au tombeau. Il fallait se hâter ; l
sabbat approchait ; on n'avait pour acheve
la sépulture que la courte durée du crépuscule

Le sépulcre se trouva préparé ; car prè
des croix Joseph d'Arimathie possédait u
jardin, où un tombeau ouvert dans le ro
n'avait encore servi à personne ; il le consacra
au Maître, que l'approche du sabbat ne per
mettait pas de transporter ailleurs. Le
grottes funéraires, creusées au flanc de
rochers, formaient des salles, dans lesquelle
des niches ou des bancs étaient ménagé
pour recevoir les corps. On entrait de plain-
pied ou par une pente douce dans ces tom-
beaux, que fermait une pierre difficile à
remuer. Jésus fut déposé sur une des couches
funèbres. Aidés de leurs compagnons, les pieux
sanhédrites roulèrent à l'entrée la lourde
porte, puis tous rentrèrent dans la cité, où
régnait déjà le calme de la nuit et du grand
sabbat.

sse ; il le
prodiguer
Cent livres
s ordres ;
oroyés et
antes en
es bande-
s jambes ;
nveloppa
ns, Jésus
hâter ; le
achever
épuscule.
car près
édait un
s le roc
consacra
ne per-
rs. Les
lanc des
esquelles
ménagés
de plain-
ces tom-
ifficile à
s couches
les pieux
lourde
cité, où
u grand

TABLE DES MATIÈRES

Première Partie

Enfance de Jésus

	Pages
Naissance de St Jean-Baptiste	1
La Visitation	7
La Nativité	9
L'Adoration des Bergers	12
La Circoncision et la Présentation au Temple	14
L'Épiphanie	18
Fuite en Égypte—Les Saints Innocents—Retour de la Ste Famille	23
Jésus au milieu des Docteurs	27

Deuxième Partie

Les Paraboles

PAGES

LA SEMENCE 32

RÉFLEXIONS *St Jean Chrysostôme*... 34

EXEMPLE *Vocation de Matthieu*..... 35

L'IVRAIE..... 38

RÉFLEXIONS *St Jean Chrysostôme* .. 39

EXEMPLE *Le Jugement dernier*. 41

LE GRAIN DE SENEVÉ, LE LEVAIN... 43

RÉFLEXIONS *Tertullien*..... 43

St Jean Chrysostôme.. 44

Lamennais 45

EXEMPLE *Premier Sermon de St Pierre* 46

LE TRÉSOR, LA PERLE..... 50

RÉFLEXIONS *St Jean Chrysostôme*.... 50

EXEMPLE *Le jeune homme de l'Évangile* 52

PAGES

LE FILET 52
Réflexions *St Jean Chrysostôme*... 53
Exemple *La Pêche Miraculeuse*..... 54
LE ROI QUI RENTRE EN COMPTE AVEC SES SERVITEURS..... 56
Réflexions *Bourdaloue*..... 58
St Jean Chrysostôme.. 59
Exemple *Jésus pleure sur Jérusalem* 61
LE BON PASTEUR 62
Réflexions *L'Abbé C. Fouard* 63
St Augustin..... 64
Dom Guéranger 65
Exemple *Etablissement de l'Eglise Dom Guéranger* 67
LE BON SAMARITAIN 73
Réflexions *L. Billot S. J.*..... 74
Exemple *La Résurrection de Lazare* 79
LE RICHE INSENSÉ 84
Réflexions *St Jean Chrysostôme*... 85
Bossuet..... 88
Exemple *La multiplication des cinq pains et des deux poissons* 90

PAGES

LE FIGUIER STÉRILE..... 92
RÉFLEXIONS *L'Abbé C. Fouard*..... 93
Bossuet..... 94
EXEMPLE *Le départ de Notre-Seigneur pour Jérusalem*.. 95
LES INVITÉS A UN FESTIN..... 97
RÉFLEXIONS *L'Abbé C. Fouard*..... 98
St Jean Chrysostôme... 99
EXEMPLE *Promesse de l'Eucharistie* 102
LA BREBIS ET LA DRACHME PERDUES..... 105
RÉFLEXIONS *Denys le Chartreux*..... 106
EXEMPLE *Conversion de Madeleine*. 110
L'ENFANT PRODIGUE. 113
RÉFLEXIONS *De Grenade*..... 115
St Bernard..... 117
EXEMPLE *Apparition de Notre-Seigneur à ses apôtres* 122
L'ÉCONOME INFIDÈLE..... 124
RÉFLEXIONS *Denys le Chartreux*..... 125
EXEMPLE *La Conversion de Zachée*... 129

PAGES

LE MAUVAIS RICHE 131
Réflexions *St Jean Chrysostôme* .. 132
Exemple *La prière du centenier* 139
PARABOLE DE L'AMI 142
Réflexions *Bourdaloue* 143
Exemple *Les aveugles de Jéricho* 144
LE JUGE ET LA VEUVE 146
Réflexions *Bourdaloue* 146
Exemple *La Chananéenne* 148
LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN 150
Réflexions *Massillon* 150
St Jean Chrysostôme ... 151
Exemple *Malédictions de Notre-Seigneur contre les scribes et les pharisiens* 153
LES OUVRIERS DE LA VIGNE 157
Réflexions *Denys le Chartreux* 158
Exemple *Notre-Seigneur promet le ciel au bon larron* 163
LES SERVITEURS ET LES MINES, ... 164
LES DIX TALENTS 166
Réflexions *Bossuet* 167
Exemple *L'Aumône de la Veuve* 172

PAGES

LES DEUX FILS 172
RÉFLEXIONS *Denys le Chartreux* 173
Bossuet 174
EXEMPLE *La Samaritaine* 176
LE PÈRE DE FAMILLE ET LA VIGNE.. 182
RÉFLEXIONS *Bossuet* 183
EXEMPLE *Les Juifs rejettent Notre-Seigneur* 186
LE FESTIN DES NOCES 187
RÉFLEXIONS *Bossuet* 188
EXEMPLE *St Matthieu donne un festin à Notre-Seigneur* 191
LES VIERGES SAGES, ET LES VIERGES FOLLES 192
RÉFLEXIONS *Bossuet* 193
EXEMPLE *La guérison du paralytique* 197
LA VRAIE VIGNE 198
RÉFLEXIONS *Bossuet* 199
EXEMPLE *Mission des apôtres* 205

3eme Partie

La Passion

PAGES

LE FESTIN PASCAL 208

INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE 214

LES DISCOURS DE JÉSUS SUR LA ROUTE DE GETHSÉMANI 222

LA PRIÈRE DE JÉSUS 229

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVIERS 232

LE JUGEMENT DE JÉSUS—JÉSUS DEVANT ANNE 239

LE RENIEMENT DE PIERRE 244

SECON DE SÉANCE DU SANHÉDRIN 246

MORT DE JUDAS 248

JÉSUS AU PRÉTOIRE ET DEVANT HÉRODE 250

LA CONDAMNATION DE JÉSUS 257

LE CRUCIFIEMENT 261

MORT DE JÉSUS 264

LE TOMBEAU DE JÉSUS 269